



John Adams Library.



IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF No:

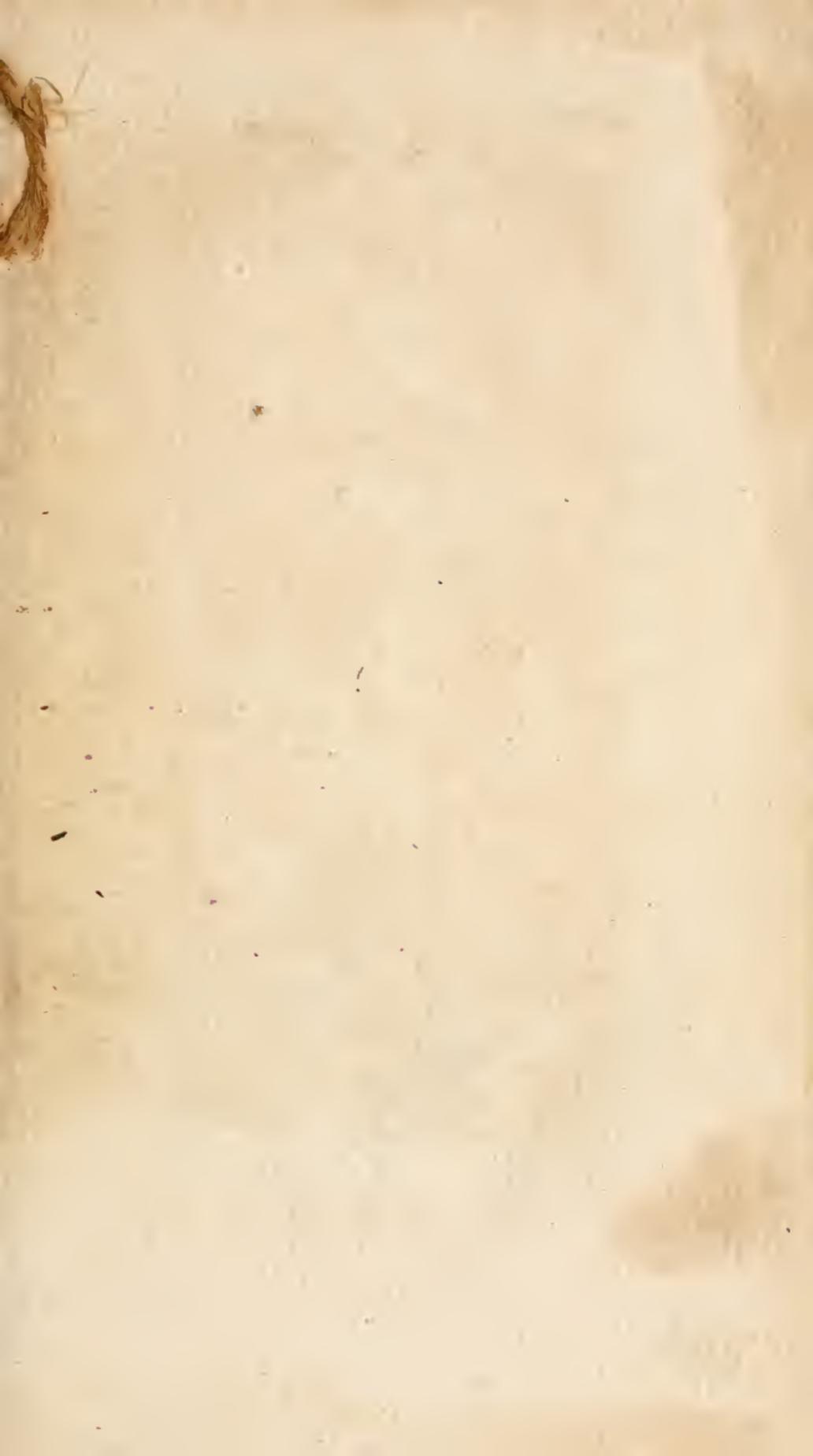
★ADAMS

184.10

1113









c. Eisen inv.

Leopold. del.

Il retourne chez ses Egaux.

ŒUVRES

DE

M. ROUSSEAU

DE GENÈVE.

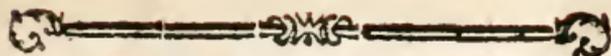
NOUVELLE ÉDITION,

*Revue, corrigée, & augmentée de plusieurs
pièces qui n'avoient point encore paru.*

TOME III.



A NEUCHÂTEL.



M. DCC. LXIV.

XT

ADAMS 184.10

V.3



T A B L E

DES ARTICLES

Contenus dans ce troisième Tome.

<i>DÉDICACE</i> ,	page	3
<i>Préface.</i>		51
<i>Avertissement.</i>		73
<i>Discours sur l'origine & les fondemens de l'inégalité parmi les hommes.</i>		75
<i>Première Partie.</i>		81
<i>Seconde Partie.</i>		139
<i>Notes.</i>		201
<i>Lettre de M. de Voltaire à M. Rousseau.</i>		275
<i>Réponse de M. Rousseau à M. de Vol- taire.</i>		281
<i>Lettre à M. de Boissy , au sujet de la précédente.</i>		289
<i>Avis à un Anonyme , par J. J. Rous- seau.</i>		293
<i>Lettre d'un Bourgeois de Bordeaux à l'Auteur du Mercure.</i>		297
<i>Réponse de M. Rousseau à M. de Boissy , qui lui avoit communiqué la Lettre précédente.</i>		305
<i>Discours sur l'économie politique.</i>		307

Fin de la Table.



ŒUVRES

DIVERSES

DE M. J. J. ROUSSEAU.

DISCOURS

SUR L'ORIGINE

ET LES FONDEMENTS

DE L'INÉGALITÉ

PARMI LES HOMMES.

Non in depravatis, sed in his quæ benè secundum naturam se habent, considerandum est quid sit naturale. ARISTOT. Politic. L. 2.

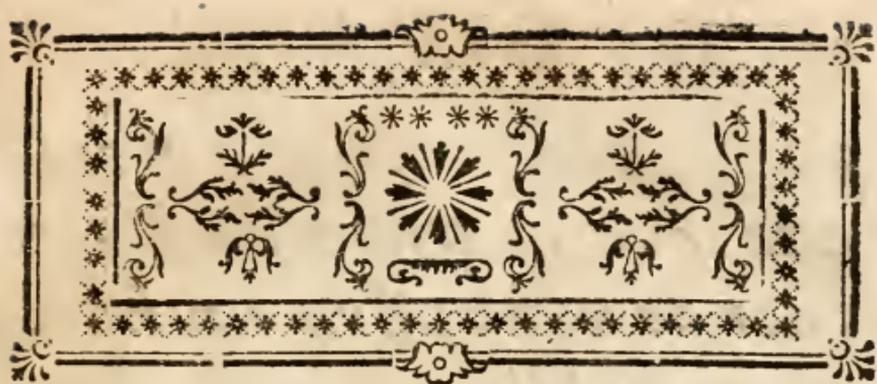
THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 311

LECTURE 10

LECTURE 10



A LA RÉPUBLIQUE

DE

GENÈVE.

MAGNIFIQUES, TRÈS-HONORÉS

ET SOUVERAINS SEIGNEURS,

*CONVAINCU qu'il
n'appartient qu'au Citoyen
vertueux de rendre à sa pa-
trie des honneurs qu'elle*

A ij

iv DÉDICACE.

puisse avouer, il y a trente ans que je travaille à mériter de vous offrir un hommage public ; & cette heureuse occasion suppléant en partie à ce que mes efforts n'ont pu faire, j'ai cru qu'il me seroit permis de consulter ici le zèle qui m'anime, plus que le droit qui devroit m'autoriser. Ayant eu le bonheur de naître parmi vous, comment pourrois-je méditer sur l'égalité que la nature a mise entre les hommes, & sur l'inégalité qu'ils ont instituée, sans penser à la profonde sagesse avec la-

DÉDICACE. v

quelle l'une & l'autre, heureusement combinées, dans cet État, concourent, de la manière la plus approchante de la loi naturelle & la plus favorable à la société, au maintien de l'ordre public, & au bonheur des particuliers? En recherchant les meilleures maximes que le bon sens puisse dicter sur la constitution d'un gouvernement, j'ai été si frappé de les voir toutes en exécution dans le vôtre, que même, sans être né dans vos murs, j'aurois cru ne pouvoir me dispenser d'offrir ce tableau de la so-

vj DÉDICACE.

ciété humaine à celui de tous les peuples qui me paroît en posséder les plus grands avantages , & en avoir le mieux prévenu les abus.

Si j'avois eu à choisir le lieu de ma naissance , j'aurois choisi une société d'une grandeur bornée par l'étendue des facultés humaines, c'est-à-dire , par la possibilité d'être bien gouvernée , & où, chacun suffisant à son emploi , nul n'eût été contraint de commettre à d'autres les fonctions dont il étoit chargé ; un État où, tous les particuliers se

DÉDICACE. vij

connoissant entr'eux , les manœuvres obscures du vice , ni la modestie de la vertu n'eussent pu se dérober aux regards & au jugement du public , & où cette douce habitude de se voir & de se connoître fût, de l'amour de la patrie , l'amour des Citoyens plutôt que celui de la terre.

J'aurois voulu naître dans un pays où le Souverain & le peuple ne pussent avoir qu'un seul & même intérêt , afin que tous les mouvemens de la machine ne tendissent jamais qu'au bonheur commun ; ce qui ne

viiij DÉDICACE.

pouvant se faire à moins que le peuple & le Souverain ne soient une même personne , il s'ensuit que j'aurois voulu naître sous un gouvernement démocratique ; sagement tempéré.

J'aurois voulu vivre & mourir libre , c'est-à-dire , tellement soumis aux loix , que ni moi , ni personne n'en pût secouer l'honorable joug ; ce joug salutaire & doux , que les têtes les plus fieres portent d'autant plus docilement qu'elles sont faites pour n'en porter aucun autre.

J'aurois donc voulu que

personne dans l'État n'eût pu se dire au-dessus de la loi, & que personne au dehors n'en pût imposer que l'État fût obligé de reconnoître: car quelle que puisse être la constitution d'un gouvernement, s'il s'y trouve un seul homme qui ne soit pas soumis à la loi, tous les autres sont nécessairement à la discrétion de celui-là() ; Et, s'il y a un chef national, & un autre chef étranger, quelque partage d'autorité qu'ils puissent faire, il est impossible que l'un & l'autre soient bien obéis, & que l'État soit bien gouverné.*

x D É D I C A C E .

Je n'aurois point voulu habiter une République de nouvelle institution, quelque bonnes loix qu'elle pût avoir; de peur que, le gouvernement autrement constitué peut-être qu'il ne faudroit pour le moment, ne convenant pas aux nouveaux Citoyens, ou les Citoyens au nouveau gouvernement, l'État ne fût sujet à être ébranlé & détruit presque dès sa naissance. Car il en est de la liberté comme de ces alimens solides & succulens, ou de ces vins généreux, propres à nourrir & fortifier les

DÉDICACE. xj

tempéramens robustes qui en ont l'habitude , mais qui accablent , ruinent & enivrent les foibles & délicats qui n'y sont point faits. Les peuples une fois accoutumés à des Maîtres , ne sont plus en état de s'en passer. S'ils tentent de secouer le joug , ils s'éloignent d'autant plus de la liberté , que , prenant pour elle une licence effrénée qui lui est opposée , leurs révolutions les livrent presque toujours à des séducteurs qui ne font qu'aggraver leurs chaînes. Le peuple Romain lui-même , ce mo-

xij D É D I C A C E.

dèle de tous les peuples libres, ne fut point en état de se gouverner en sortant de l'oppression des Tarquins : avili par l'esclavage & les travaux ignominieux qu'ils lui avoient imposés, ce n'étoit d'abord qu'une stupide populace qu'il fallut ménager & gouverner avec la plus grande sagesse, afin que, s'accoutumant peu-à-peu à respirer l'air salutaire de la liberté, ces âmes énervées, ou plutôt abruties sous la tyrannie, acquissent par degrés cette sévérité de mœurs, & cette fierté de courage qui en firent

DÉDICACE. xiiij

enfin le plus respectable de tous les peuples. J'aurois donc cherché pour ma patrie une heureuse & tranquille République, dont l'ancienneté se perdît en quelque sorte dans la nuit des temps; qui n'eût éprouvé que des atteintes propres à manifester & affermir dans ses habitans le courage & l'amour de la patrie, & où les Citoyens, accoutumés de longue main à une sage indépendance, fussent non-seulement libres, mais dignes de l'être.

J'aurois voulu me choisir une patrie détournée,

xiv DÉDICACE.

par une heureuse impuissance, du féroce amour des conquêtes, & garantie, par une position encore plus heureuse, de la crainte de devenir elle-même la conquête d'un autre État; une ville libre placée entre plusieurs peuples, dont aucun n'eût intérêt à l'envahir, & dont chacun eût intérêt d'empêcher les autres de l'envahir eux-mêmes; une République, en un mot, qui ne tentât point l'ambition de ses voisins, & qui pût raisonnablement compter sur leur secours au besoin. Il s'ensuit que, dans une po-

sition si heureuse, elle n'auroit eu rien à craindre que d'elle-même, & que, si ses Citoyens s'étoient exercés aux armes, ç'eût été plutôt pour entretenir chez eux cette ardeur guerrière, & cette fierté de courage qui sied si bien à la liberté, & qui en nourrit le goût, que par la nécessité de pourvoir à leur propre défense.

J'aurois cherché un pays où le droit de législation fût commun à tous les Citoyens : car qui peut mieux sçavoir qu'eux, sous quelles conditions il leur convient de vivre ensemble dans une

xvj DÉDICACE.

même société ? Mais je n'aurois pas approuvé des plébiscites semblables à ceux des Romains , où les chefs de l'État & les plus intéressés à sa conservation étoient exclus des délibérations dont souvent dépendoit son salut , & où , par une absurde conséquence , les Magistrats étoient privés des droits dont jouissoient les simples Citoyens.

Au contraire , j'aurois désiré que , pour arrêter les projets intéressés & mal conçus , & les innovations dangereuses qui perdirent enfin les Athéniens , chacun n'eût

DÉDICACE. xvij

pas le pouvoir de proposer de nouvelles loix à sa fantaisie ; que ce droit appartînt aux seuls Magistrats ; qu'ils en usassent même avec tant de circonspection ; que le peuple , de son côté , fût si réservé à donner son consentement à ces loix ; & que la promulgation ne pût s'en faire qu'avec tant de solemnité , qu'avant que la constitution fût ébranlée , on eût le tems de se convaincre que c'est sur-tout la grande antiquité des loix qui les rend saintes & vénérables , que le peuple méprise bien-tôt celles qu'il

xviiij DÉDICACE.

voit changer tous les jours, & qu'en s'accoutumant à négliger les anciens usages sous prétexte de faire mieux, on introduit souvent de grands maux pour en corriger de moindres.

J'aurois fui sur-tout, comme nécessairement mal gouvernée, une République où le peuple, croyant pouvoir se passer de ses Magistrats ou ne leur laisser qu'une autorité précaire, auroit imprudemment gardé l'administration des affaires civiles & l'exécution de ses propres loix. Telle dut être la grossiere consti-

tution des premiers gouvernemens sortant immédiatement de l'état de nature, & tel fut encore un des vices qui perdirent la République d'Athènes.

Mais j'aurois choisi celle où les particuliers, se contentant de donner la sanction aux loix, & de décider en Corps, & sur le rapport des chefs, les plus importantes affaires publiques, établiroient des Tribunaux respectés, en distingueroient avec soin les divers départemens, éliroient d'année en année les plus capables & les plus intègres de leurs

XX DÉDICACE.

Concitoyens pour administrer la Justice & gouverner l'État, & où, la vertu des Magistrats portant ainsi témoignage de la sagesse du peuple, les uns & les autres s'honoreroient mutuellement. De sorte que, si jamais de funestes mal-entendus venoient à troubler la concorde publique, ces temps mêmes d'aveuglement & d'erreur fussent marqués par des témoignages de modération, d'estime réciproque, & d'un commun respect pour les loix; présages & garants d'une réconciliation sincère & perpétuelle.

DÉDICACE. xxj

Tels sont, MAGNIFIQUES, TRÈS-HONORÉS, ET SOUVERAINS SEIGNEURS, les avantages que j'aurois recherchés dans la patrie que je me serois choisie. Que si la providence y avoit ajouté de plus une situation charmante, un climat tempéré, un pays fertile, & l'aspect le plus délicieux qui soit sous le ciel, je n'aurois désiré, pour combler mon bonheur, que de jouir de tous ces biens dans le sein de cette heureuse patrie, vivant paisiblement dans une douce société avec mes Concitoyens, exerçant

xxij DÉDICACE.

envers eux , & à leur exemple , l'humanité , l'amitié & toutes les vertus , & laissant après moi l'honorable mémoire d'un homme de bien , & d'un honnête & vertueux patriote.

Si , moins heureux ou trop tard sage , je m'étois vu réduit à finir en d'autres climats une infirme & languissante carrière , regrettant inutilement le repos & la paix dont une jeunesse imprudente m'auroit privé , j'aurois , du moins , nourri dans mon ame ces mêmes sentimens dont je n'aurois pu faire usage dans

DÉDICACE. xxiiij

mon pays ; & , pénétré d'une affection tendre & désintéressée pour mes Concitoyens éloignés , je leur aurois adressé , du fond de mon cœur , à-peu-près le discours suivant :

Mes chers Concitoyens , ou plutôt mes Frères , puisque les liens du sang , ainsi que les loix , nous unissent presque tous , il m'est doux de ne pouvoir penser à vous , sans penser en même temps à tous les biens dont vous jouissez , & dont nul de vous peut-être ne sent mieux le prix que moi qui les ai perdus. Plus je ré-

xxiv DÉDICACE.

fléchis sur votre situation politique & civile , & moins je puis imaginer que la nature des choses humaines puisse en comporter une meilleure. Dans tous les autres gouvernemens, quand il est question d'assurer le plus grand bien de l'État , tout se borne toujours à des projets en idées , & tout au plus à de simples possibilités ; pour vous , votre bonheur est tout fait , il ne faut qu'en jouir , & vous n'avez plus besoin , pour devenir parfaitement heureux , que de savoir vous contenter de l'être. Votre
Souveraineté

DÉDICACE. xxv

Souveraineté acquise ou recouvrée à la pointe de l'épée , & conservée durant deux siècles à force de valeur & de sagesse , est enfin pleinement & universellement reconnue. Des traités honorables fixent vos limites , assurent vos droits , & affermissent votre repos. Votre constitution est excellente , dictée par la plus sublime raison , & garantie par des Puissances amies & respectables ; votre État est tranquille ; vous n'avez ni guerres ni conquérans à craindre ; vous n'avez point d'autres

xxvj D É D I C A C E.

*maîtres que de sages loix
que vous avez faites , ad-
ministrées par des Magis-
trats intègres qui sont de
votre choix ; vous n'êtes ni
assez riches pour vous éner-
ver par la mollesse , & per-
dre dans de vaines délices
le goût du vrai bonheur &
des solides vertus ; ni assez
pauvres pour avoir besoin
de plus de secours étran-
gers que ne vous en procure
votre industrie ; & cette li-
berté précieuse , qu'on ne
maintient chez les grandes
Nations, qu'avec des impôts
exorbitans , ne vous coûte
presque rien à conserver.*

DÉDICACE. [xxvij

Puisse durer toujours, pour le bonheur de ses Citoyens & l'exemple des peuples, une République si sagement & si heureusement constituée! Voilà le seul vœu qui vous reste à faire, & le seul soin qui vous reste à prendre. C'est à vous seuls désormais, non à faire votre bonheur: vos Ancêtres vous en ont évité la peine, mais à le rendre durable par la sagesse d'en bien user. C'est de votre union perpétuelle, de votre obéissance aux loix, de votre respect pour leurs Ministres que dépend votre

xxviiij DÉDICACE.

conservation. S'il reste parmi vous le moindre germe d'aigreur ou de défiance, hâtez-vous de le détruire comme un levain funeste d'où résulteroient tôt ou tard vos malheurs & la ruine de l'État. Je vous conjure de rentrer tous au fond de votre cœur, & de consulter la voix secrète de votre conscience. Quelqu'un parmi vous connoît-il dans l'Univers un corps plus intègre, plus éclairé, plus respectable que celui de votre Magistrature? Tous ses membres ne vous donnent-ils pas l'exemple de

DÉDICACE. xxix

la modération, de la simplicité de mœurs, du respect pour les loix & de la plus sincère réconciliation?

Rendez donc sans réserve à de si sages chefs, cette salutaire confiance que la raison doit à la vertu; songez qu'ils sont de votre choix, qu'ils le justifient, & que les honneurs dûs à ceux que vous avez constitués en dignité, retombent nécessairement sur vous-mêmes. Nul de vous n'est assez peu éclairé pour ignorer qu'où cesse la vigueur des loix & l'autorité de leurs défenseurs, il ne peut

xxx DÉDICACE.

y avoir ni sûreté, ni liberté pour personne. De quoi s'agit-il donc entre vous que de faire de bon cœur & avec une juste confiance ce que vous seriez toujours obligés de faire par un véritable intérêt, par devoir, & pour la raison. Qu'une coupable & funeste indifférence pour le maintien de la constitution ne vous fasse jamais négliger, au besoin, les sages avis des plus éclairés & des plus zélés d'entre vous : mais que l'équité, la modération, la plus respectueuse fermeté, continuent de régler toutes vos

DÉDICACE. xxxj

démarches, & de montrer en vous à tout l'Univers l'exemple d'un peuple fier & modeste, aussi jaloux de sa gloire que de sa liberté. Gardez-vous sur-tout, (& ce sera mon dernier conseil) d'écouter jamais des interprétations sinistres & des discours envenimés, dont les motifs secrets sont souvent plus dangereux que les actions qui en sont l'objet. Toute une maison s'éveille & se tient en allarmes aux premiers cris d'un bon & fidèle gardien qui n'abboie jamais qu'à l'approche des voleurs; mais

xxxij DÉDICACE.

on hait l'importunité de ces animaux bruyans qui troublent sans cesse le repos public, & dont les aver-tissemens continuels & déplacés ne se font pas même écouter au moment qu'ils sont nécessaires.

Et vous, MAGNIFIQUES ET TRÈS-HONORÉS SEIGNEURS; vous, dignes & respectables Magistrats d'un peuple libre, permettez-moi de vous offrir en particulier mes hommages & mes devoirs. S'il y a dans le monde un rang propre à illustrer ceux qui l'occupent, c'est sans doute ce-

DÉDICACE. xxxiiij

*lui que donnent les talens
 & la vertu, celui dont vous
 vous êtes rendus dignes,
 & auquel vos Concitoyens
 vous ont élevés. Leur pro-
 pre mérite ajoute encore au
 vôtre un nouvel éclat; &
 choisis par des hommes ca-
 pables d'en gouverner d'au-
 tres, pour les gouverner
 eux-mêmes, je vous trou-
 ve autant au-dessus des au-
 tres Magistrats, qu'un peu-
 ple libre, & sur-tout celui
 que vous avez l'honneur de
 conduire, est par ses lu-
 mieres & par sa raison au-
 dessus de la populace des
 autres États.*

xxxiv DÉDICACE.

Qu'il me soit permis de citer un exemple dont il devroit rester de meilleures traces, & qui sera toujours présent à mon cœur. Je ne me rappelle point, sans la plus douce émotion, la mémoire du vertueux Citoyen de qui j'ai reçu le jour, & qui souvent entretint mon enfance du respect qui vous étoit dû. Je le vois encore vivant du travail de ses mains, & nourrissant son ame des vérités les plus sublimes. Je vois Tacite, Plutarque, & Grotius, mêlés devant lui avec les instrumens de son métier. Je

vois à ses côtés un fils chéri, recevant avec trop peu de fruit les tendres instructions du meilleur des pères. Mais si les égaremens d'une folle jeunesse me firent oublier, durant un temps, de si sages leçons, j'ai le bonheur d'éprouver enfin que, quelque penchant qu'on ait vers le vice, il est difficile qu'une éducation dont le cœur se mêle, reste perdue pour toujours.

Tels sont, MAGNIFIQUES ET TRÈS - HONORÉS SEIGNEURS, les Citoyens, & même les simples habi-

xxxvj DÉDICACE.

tans nés dans l'État que vous gouvernez ; tels sont ces hommes instruits & sensés dont , sous le nom d'ouvriers & de peuple , on a , chez les autres nations , des idées si basses & si fausses. Mon pere , je l'avoue avec joie , n'étoit pas distingué parmi ses Concitoyens ; il n'étoit que ce qu'ils sont tous ; & tel qu'il étoit , il n'y a point de pays où sa société n'eût été recherchée , cultivée , & même avec fruit , par les plus honnêtes gens. Il ne m'appartient pas , & , grace au Ciel , il n'est pas nécessai-

DÉDICACE. xxxvij

re de vous parler des égards que peuvent attendre de vous des hommes de cette trempe , vos égaux par l'éducation, ainsi que par les droits de la nature & de la naissance ; vos inférieurs par leur volonté ; par la préférence qu'ils doivent à votre mérite, qu'ils lui ont accordée , & pour laquelle vous leur devez à votre tour une sorte de reconnoissance. J'apprends avec une vive satisfaction de combien de douceur & de condescendance vous tempérez avec eux la gra-

xxxviii DÉDICACE.

vit^e convenable aux Ministres des loix , combien vous leur rendez en estime & en attentions ce qu'ils vous doivent d'obéissance & de respects ; conduite pleine de justice & de sagesse , propre à éloigner de plus en plus la mémoire des événemens malheureux qu'il faut oublier pour ne les revoir jamais : conduite d'autant plus judicieuse , que ce peuple équitable & généreux se fait un plaisir de son devoir , qu'il aime naturellement à vous honorer , & que les plus ardens

DÉDICACE. xxxix

à soutenir leurs droits, sont les plus portés à respecter les vôtres.

Il ne doit pas être étonnant que les chefs d'une société civile en aiment la gloire & le bonheur; mais il l'est trop, pour le repos des hommes, que ceux qui se regardent comme les Magistrats, ou plutôt comme les maîtres d'une patrie plus sainte & plus sublime, témoignent quelque amour pour la patrie terrestre qui les nourrit. Qu'il m'est doux de pouvoir faire en notre faveur une exception si rare, & placer au rang

xl DÉDICACE.

de nos meilleurs citoyens, ces zélés dépositaires des dogmes sacrés autorisés par les Loix, ces vénérables Pasteurs des ames, dont la vive & douce éloquence porte d'autant mieux dans les cœurs les maximes de l'Évangile, qu'ils commencent toujours par les pratiquer eux-mêmes! Tout le monde sait avec quel succès le grand art de la Chaire est cultivé à Genève. Mais, trop accoutumés à voir dire d'une manière & faire d'une autre, peu de gens savent jusqu'à quel point l'esprit du Christia-

DÉDICACE. xli

nisme , la sainteté des mœurs , la sévérité pour soi-même & la douceur pour autrui , règnent dans le corps de nos Ministres. Peut-être appartient-il à la seule Ville de Genève , de montrer l'exemple édifiant d'une aussi parfaite union entre une Société de Théologiens & de gens de Lettres. C'est , en grande partie , sur leur sagesse & leur modération reconnues , c'est sur leur zèle pour la prospérité de l'État , que je fonde l'espoir de son éternelle tranquillité ; & je re-

xlij DÉDICACE.

marque avec un plaisir mêlé d'étonnement & de respect , combien ils ont d'horreur pour les affreuses maximes de ces hommes sacrés & barbares , dont l'Histoire fournit plus d'un exemple , & qui , pour soutenir les prétendus droits de Dieu , c'est-à-dire , leurs intérêts , étoient d'autant moins avarés du sang humain , qu'ils se flattoient que le leur seroit toujours respecté.

Pourrois-je oublier cette précieuse moitié de la République qui fait le bonheur

DÉDICACE. xliij

de l'autre, & dont la douceur & la sagesse y maintiennent la paix & les bonnes mœurs ? Aimables & vertueuses Citoyennes, le sort de votre sexe sera toujours de gouverner le nôtre. Heureux ! quand votre chaste pouvoir, exercé seulement dans l'union conjugale, ne se fait sentir que pour la gloire de l'État & le bonheur public ! C'est ainsi que les femmes commandoient à Sparte, & c'est ainsi que vous méritez de commander à Genève. Quel homme barbare pourroit résister à la voix

de l'honneur & de la raison dans la bouche d'une tendre épouse ; & qui ne mépriseroit un vain luxe , en voyant votre simple & modeste parure , qui , par l'éclat qu'elle tient de vous , semble être la plus favorable à la beauté ? C'est à vous de maintenir toujours , par votre aimable & innocent empire , & par votre esprit insinuant , l'amour des loix dans l'État & la concorde parmi les citoyens ; de réunir par d'heureux mariages les familles divisées ; & sur-tout de corriger par la persuasive

douceur de vos leçons, & par les graces modestes de votre entretien, les travers que nos jeunes gens vont prendre en d'autres pays, d'où, au lieu de tant de choses utiles dont ils pourroient profiter, ils ne rapportent, avec un ton puérile & des airs ridicules, pris parmi des femmes perdues, que l'admiration de je ne sais quelles prétendues grandeurs, frivoles dédommagemens de la servitude, qui ne vaudront jamais l'auguste liberté. Soyez donc toujours ce que

vous êtes, les chastes gardiennes des mœurs & les doux liens de la paix; & continuez de faire valoir en toute occasion les droits du cœur & de la nature au profit du devoir & de la vertu.

Je me flatte de n'être point démenti par l'événement, en fondant sur de tels garants l'espoir du bonheur commun des citoyens, & de la gloire de la République. J'avoue qu'avec tous ces avantages, elle ne brillera pas de cet éclat dont la plupart des

DÉDICACE. xlvij

yeux sont éblouis, & dont le puerile & funeste goût est le plus mortel ennemi du bonheur & de la liberté. Qu'une jeunesse dissolue aille chercher ailleurs des plaisirs faciles & de longs repentirs. Que les prétendus gens de goût admirent en d'autres lieux la grandeur des Palais, la beauté des équipages, les superbes ameublemens, la pompe des spectacles, & tous les raffinemens de la mollesse & du luxe. A Genève, on ne trouvera que des hommes; mais pourtant un tel spectacle a bien.

xlviij DÉDICACE.

*son prix , & ceux qui le
rechercheront vaudront bien
les admirateurs du reste.*

*Daignez , MAGNIFI-
QUES, TRÈS-HONORÉS
ET SOUVERAINS SEI-
GNEURS, recevoir tous ,
avec la même bonté, les
respectueux témoignages de
l'intérêt que je prends à
votre prospérité commune.
Si j'étois assez malheureux
pour être coupable de quel-
que transport indiscret dans
cette vive effusion de mon
cœur, je vous supplie de le
pardonner à la tendre af-
fection d'un vrai Patriote ,
&*

DÉDICACE. xlix

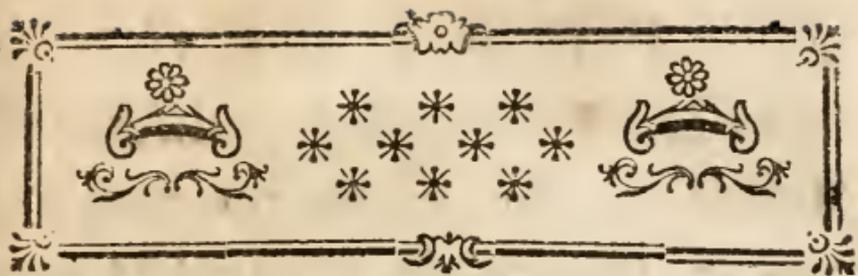
& au zèle ardent & légitime d'un homme qui n'envisage point de plus grand bonheur pour lui-même, que celui de vous voir tous heureux.

Je suis avec le plus profond respect,

MAGNIFIQUES, TRÈS-HONORÉS ET SOUVERAINS
SEIGNEURS,

A Chambéri,
le 22 Juin 1754.

Votre très-humble & très-obéissant serviteur & Concitoyen,
JEAN-JACQUES ROUSSEAU.



PRÉFACE.

LA plus utile & la moins avancée de toutes les connoissances humaines me paroît être celle de l'homme (* 2.); & j'ose dire que la seule inscription du Temple de Delphes contenoit un précepte plus important & plus difficile que tous les gros livres des Moralistes. Aussi je regarde le sujet de ce Discours, comme une des questions les plus intéressantes que la Philosophie puisse proposer, & , malheureusement pour nous ; comme une des plus épineuses

lij P R É F A C E.

que les Philosophes puissent résoudre : car comment connoître la source de l'inégalité parmi les hommes, si l'on ne commence par les connoître eux-mêmes ? Et comment l'homme viendra-t-il à bout de se voir tel que l'a formé la nature, à travers tous les changemens que la succession des temps & des choses a dû produire dans sa constitution originelle ; & de démêler ce qu'il tient de son propre fond d'avec ce que les circonstances & ses progrès ont ajouté ou changé à son état primitif ? Semblable à la statue de Glaucus, que le temps, la mer & les orages avoient tellement défigurée, qu'elle ressembloit moins à un Dieu qu'à une bête

P R É F A C E. *liij*

féroce , l'ame humaine , altérée au fein de la fociété par mille caufes fans cefse renaiffantes , par l'acquifition d'une multitude de connoiffances & d'erreurs , par les changemens arrivés à la conftitution des corps , & par le choc continuel des paffions , a , pour ainfi-dire , changé d'apparence , au point d'être prefque méconnoiffable ; & l'on n'y retrouve plus , au lieu d'un être agiffant toujours par des principes certains & invariables , au lieu de cette célefte & majef- tueufe fimplicité dont fon Au- teur l'avoit empreinte , que le difforme contraste de la paffion qui croit raifonner & de l'en- tendement en délire.

liv P R É F A C E.

Ce qu'il y a de plus cruel encore, c'est que, tous les progrès de l'espèce humaine l'éloignant sans cesse de son état primitif, plus nous accumulons de nouvelles connoissances, & plus nous nous ôtons les moyens d'acquérir la plus importante de toutes; & que c'est en un sens à force d'étudier l'homme, que nous nous sommes mis hors d'état de le connoître.

Il est aisé de voir que c'est dans ces changemens successifs de la constitution humaine, qu'il faut chercher la première origine des différences qui distinguent les hommes, lesquels, d'un commun aveu, sont naturellement aussi égaux entr'eux,

P R É F A C E. *lv*

que l'étoient les animaux de chaque espèce, avant que diverses causes physiques eussent introduit dans quelques-unes les variétés que nous y remarquons. En effet, il n'est pas concevable que ces premiers changemens, par quelque moyen qu'ils soient arrivés, aient altéré tout à la fois, & de la même manière, tous les individus de l'espèce; mais les uns s'étant perfectionnés ou détériorés, & ayant acquis diverses qualités bonnes ou mauvaises, qui n'étoient point inhérentes à leur nature, les autres restèrent plus longtems dans leur état originel; & telle fut, parmi les hommes, la première

lvj P R É F A C E.

source de l'inégalité, qu'il est plus aisé de démontrer ainsi en général, que d'en assigner avec précision les véritables causes.

Que mes lecteurs ne s'imaginent donc pas que j'ose me flatter d'avoir vu ce qui me paroît si difficile à voir. J'ai commencé quelques raisonnemens ; j'ai hazardé quelques conjectures, moins dans l'espoir de résoudre la question, que dans l'intention de l'éclaircir & de la réduire à son véritable état. D'autres pourront aisément aller plus loin dans la même route, sans qu'il soit facile à personne d'arriver au terme. Car ce n'est pas une légère entre-

P R É F A C E. *lvij*

prise de démêler ce qu'il y a d'originair & d'artificiel dans la nature actuelle de l'homme, & de bien connoître un état qui n'existe plus, qui n'a peut-être point existé, qui probablement n'existera jamais, & dont il est pourtant nécessaire d'avoir des notions justes pour bien juger de notre état présent. Il faudroit même plus de Philosophie qu'on ne pense à celui qui entreprendroit de déterminer exactement les précautions à prendre, pour faire sur ce sujet de solides observations; & une bonne solution du problème suivant ne me paroîtroit pas indigne des Aristotes & des Plines de notre siècle.

lviiij PRÉFACE.

cle: *Quelles expériences seroient nécessaires pour parvenir à connoître l'homme naturel ; & quels sont les moyens de faire ces expériences au sein de la société ?* Loin d'entreprendre de résoudre ce problême, je crois en avoir assez médité le sujet, pour ofer répondre d'avance que les plus grands Philosophes ne feront pas trop bons pour diriger ces expériences, ni les plus puissans souverains pour les faire ; concours auquel il n'est guères raisonnable de s'attendre , sur-tout avec la persévérance ou plutôt la succession de lumieres & de bonne volonté nécessaire, de part & d'autre, pour arriver au succès.

P R É F A C E. *lix*

Ces recherches si difficiles à faire , & auxquelles on a si peu songé jusqu'ici , sont pourtant les seuls moyens qui nous restent de lever une multitude de difficultés qui nous dérobent la connoissance des fondemens réels de la société humaine. C'est cette ignorance de la nature de l'homme , qui jette tant d'incertitude & d'obscurité sur la véritable définition du droit naturel : car l'idée du droit , dit M. Burlamaqui , & plus encore celle du droit naturel , sont manifestement des idées relatives à la nature de l'homme. C'est donc de cette nature même de l'homme , continue-t-il , de sa constitution & de son état , qu'il

lx *PRÉFACE.*

faut déduire les principes de cette science.

Ce n'est point sans surprise & sans scandale qu'on remarque le peu d'accord qui règne sur cette importante matière entre les divers Auteurs qui en ont traité. Parmi les plus graves Ecrivains, à peine en trouve-t-on deux qui soient du même avis sur ce point. Sans parler des anciens Philosophes qui semblent avoir pris à tâche de se contredire entr'eux sur les principes les plus fondamentaux, les Jurisconsultes Romains assujettissent indifféremment l'homme & tous les autres animaux à la même loi naturelle, parce qu'ils considerent

PRÉFACE. *lxj*

plutôt sous ce nom la loi que la nature s'impose à elle-même, que celle qu'elle prescrit; ou plutôt, à cause de l'acception particulière selon laquelle ces Jurisconsultes entendent le mot de loi, qu'ils semblent n'avoir pris en cette occasion, que pour l'expression des rapports généraux établis par la nature entre tous les êtres animés, pour leur commune conservation. Les modernes, ne reconnoissant sous le nom de loi qu'une règle prescrite à un être moral, c'est-à-dire, intelligent, libre, & considéré dans ses rapports avec d'autres êtres, bornent conséquemment au seul animal doué de raison, c'est-à-dire, à l'homme, la

lxiij *PRÉFACE.*

compétence de la loi naturelle ; mais définissant cette loi chacun à sa mode , ils l'établissent tous sur des principes si métaphysiques , qu'il y a , même parmi nous , bien peu de gens en état de comprendre ces principes , loin de pouvoir les trouver d'eux-mêmes : de sorte que toutes les définitions de ces sçavans hommes , d'ailleurs en perpétuelle contradiction entr'elles , s'accordent seulement en ceci , qu'il est impossible d'entendre la loi de nature , & par conséquent d'y obéir , sans être un très-grand raisonneur & un profond Métaphysicien. Ce qui signifie précisément que les hommes ont dû employer pour l'établisse-

PRÉFACE. *lxiiij*

ment de la société, des lumières qui ne se développent qu'avec beaucoup de peine & pour fort peu de gens dans le sein de la société même.

Connoissant si peu la nature, & s'accordant si mal sur le sens du mot de *Loi*, il seroit bien difficile de convenir d'une bonne définition de la loi naturelle. Aussi toutes celles qu'on trouve dans les livres, outre le défaut de n'être point uniformes, ont-elles encore celui d'être tirées de plusieurs connoissances que les hommes n'ont point naturellement, & des avantages dont ils ne peuvent concevoir l'idée qu'après être sortis de l'état de nature. On commence par re-

lxiv PRÉFACE.

chercher les règles dont, pour l'utilité commune, il seroit à propos que les hommes convinssent entr'eux; & puis on donne le nom de loi naturelle à la collection de ces règles, sans autre preuve que le bien qu'on trouve qui résulteroit de leur pratique universelle. Voilà assurément une manière très commode de composer des définitions, & d'expliquer la nature des choses par des convenances presque arbitraires.

Mais tant que nous ne connoîtrons point l'homme naturel, c'est en vain que nous voudrons déterminer la loi qu'il a reçue; ou celle qui convient le mieux à sa constitution. Tout ce que

PRÉFACE. *lx*

nous pouvons voir très clairement au sujet de cette loi, c'est que non-seulement, pour qu'elle soit loi, il faut que la volonté de celui qu'elle oblige puisse s'y soumettre avec connoissance; mais qu'il faut encore, pour qu'elle soit naturelle, qu'elle parle immédiatement par la voix de la nature.

Laissant donc tous les livres scientifiques qui ne nous apprennent qu'à voir les hommes tels qu'ils se sont faits, & méditant sur les premières & plus simples opérations de l'ame humaine, j'y crois appercevoir deux principes antérieurs à la raison, dont l'un nous intéresse ardemment à notre bien-être &

lxxvj PRÉFACE.

à la conservation de nous-mêmes , & l'autre nous inspire une répugnance naturelle à voir périr ou souffrir tout être sensible , & principalement nos semblables. C'est du concours , & de la combinaison que notre esprit est en état de faire de ces deux principes , sans qu'il soit nécessaire d'y faire entrer celui de la sociabilité , que me paroissent découler toutes les règles du droit naturel ; règles que la raison est ensuite forcée de rétablir sur d'autres fondemens , quand par ses développemens successifs elle est venue à bout d'étouffer la nature.

De cette manière , on n'est point obligé de faire de l'hom-

PRÉFACE. *lxvij*

me un philosophe avant que d'en faire un homme ; ses devoirs envers autrui ne lui sont pas uniquement dictés par les tardives leçons de la sagesse ; & tant qu'il ne résistera point à l'impulsion intérieure de la commisération , il ne fera jamais du mal à un autre homme , ni même à aucun être sensible , excepté dans le cas légitime où , sa conservation se trouvant intéressée , il est obligé de se donner la préférence à lui-même. Par ce moyen , on termine aussi les anciennes disputes sur la participation des animaux à la loi naturelle : car il est clair que , dépourvus de lumières & de liberté , ils ne peuvent reconnoître

lxviiij P R E F A C E.

cette loi ; mais tenant en quelque chose à notre nature par la sensibilité dont ils sont doués , on jugera qu'ils doivent aussi participer au droit naturel , & que l'homme est assujetti envers eux à quelque espèce de devoirs. Il semble , en effet , que , si je suis obligé de ne faire aucun mal à mon semblable , c'est moins parce qu'il est un être raisonnable , que parce qu'il est un être sensible ; qualité qui , étant commune à la bête & à l'homme , doit au moins donner à l'une le droit de n'être point maltraitée inutilement par l'autre.

Cette même étude de l'homme originel , de ses vrais besoins & des principes fondamen-

PRÉFACE. *lxix*

taux de ses devoirs , est encore le seul bon moyen qu'on puisse employer pour lever ces foules de difficultés qui se présentent sur l'origine de l'inégalité morale , sur les vrais fondemens du corps politique , sur les droits réciproques de ses membres , & sur mille autres questions semblables , aussi importantes que mal éclaircies.

En considérant la société humaine d'un regard tranquille & désintéressé , elle ne semble montrer d'abord que la violence des hommes puissans & l'oppression des foibles. L'esprit se révolte contre la dureté des uns , ou est porté à déplorer l'aveuglement des autres ; &

lxx *P R É F A C E.*

comme rien n'est moins stable parmi les hommes que ces relations extérieures que le hazard produit plus souvent que la sagesse, & qu'on appelle foiblesse ou puissance, richesse ou pauvreté, les établissemens humains paroissent au premier coup-d'œil fondés sur des monceaux de sable mouvant. Ce n'est qu'en les examinant de près, ce n'est qu'après avoir écarté la poussière & le sable qui environnent l'édifice, qu'on apperçoit la base inébranlable sur laquelle il est élevé, & qu'on apprend à en respecter les fondemens. Or sans l'étude sérieuse de l'homme, de ses facultés naturelles, & de leurs développemens successifs,

P R É F A C E. lxxj

on ne viendra jamais à bout de faire ces distinctions, & de séparer, dans l'actuelle constitution des choses, ce qu'a fait la volonté divine d'avec ce que l'art humain a prétendu faire. Les recherches politiques & morales auxquelles donne lieu l'importante question que j'examine, sont donc utiles de toutes manières, & l'histoire hypothétique des gouvernemens est pour l'homme une leçon instructive à tous égards. En considérant ce que nous serions devenus, abandonnés à nous-mêmes, nous devons apprendre à bénir celui dont la main bienfaisante, corrigeant nos institutions & leur donnant une assiette inébranlable, a

lxxij P R É F A C E.

prévenu les désordres qui devroient en résulter , & fait naître notre bonheur des môyens qui sembloient devoir combler notre misère.

*Quem te Deus esse
Jussit , & humanâ quâ parte locatus es in re,
Disce.*



AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT

SUR LES NOTES.

J'ai ajouté quelques Notes à cet Ouvrage, selon ma coutume paresseuse, de travailler à bâton rompu; ces Notes s'écartent quelquefois assez du sujet, pour n'être pas bonnes à lire avec le texte. Je les ai donc rejetées à la fin du Discours; dans lequel j'ai tâché de suivre de mon mieux le plus droit chemin. Ceux qui auront le courage de recommencer, pourront s'amuser la seconde fois à battre les buissons, & tenter de parcourir les Notes; il y aura peu de mal que les autres ne les lisent point du tout.

Q U E S T I O N

Proposée par l'Académie de Dijon.

Quelle est l'origine de l'inégalité parmi les Hommes, & si elle est autorisée par la Loi Naturelle?



DISCOURS

SUR L'ORIGINE

ET LES FONDEMENTS

DE L'INÉGALITÉ

PARMI LES HOMMES.

C'EST de l'homme que j'ai à parler, & la question que j'examine m'apprend que je vais parler à des hommes : car on n'en propose point de semblables, quand on craint d'honorer la vérité. Je défendrai donc avec confiance la cause de l'Humanité devant les Sages qui m'y invitent, & je ne serai pas mécontent de moi-même, si je me rends digne de mon sujet & de mes Juges.

Je conçois dans l'espèce humaine deux sortes d'inégalités, l'une que j'appelle naturelle ou physique, parce qu'elle est éta-

blie par la nature , & qui consiste dans la différence des âges , de la santé , des forces du corps , & des qualités de l'esprit ou de l'ame ; l'autre qu'on peut appeller inégalité morale ou politique , parce qu'elle dépend d'une sorte de convention , & qu'elle est établie ou du moins autorisée par le consentement des hommes. Celle-ci consiste dans les différens privilèges dont quelques-uns jouissent au préjudice des autres , comme d'être plus riches , plus honorés , plus puissans qu'eux , ou même de s'en faire obéir.

On ne peut pas demander quelle est la source de l'inégalité naturelle , parce que la réponse se trouveroit énoncée dans la simple définition du mot. On peut encore moins chercher s'il n'y auroit point quelque liaison essentielle entre les deux inégalités : car ce seroit demander , en d'autres termes , si ceux qui commandent valent nécessairement mieux que ceux qui obéissent , & si la force du corps ou de l'esprit , la sagesse ou la vertu se trouvent toujours dans les mêmes individus , en proportion de la puissance ou de la richesse ; question bonne peut-être à agiter entre des esclaves entendus de leurs maîtres , mais qui ne convient pas à des

hommes raisonnables & libres , qui cherchent la vérité.

De quoi s'agit-il donc précisément dans ce Discours ? De marquer , dans le progrès des choses , le moment où , le droit succédant à la violence , la nature fut soumise à la loi ; d'expliquer par quel enchaînement de prodiges , le fort put se résoudre à servir le foible , & le peuple à acheter un repos en idée , au prix d'une félicité réelle.

Les Philosophes qui ont examiné les fondemens de la société , ont tous senti la nécessité de remonter jusqu'à l'état de nature , mais aucun d'eux n'y est arrivé. Les uns n'ont point balancé à supposer à l'homme , dans cet état , la notion du juste & de l'injuste , sans se soucier de montrer qu'il dût avoir cette notion , ni même qu'elle lui fût utile. D'autres ont parlé du droit naturel que chacun a de conserver ce qui lui appartient , sans expliquer ce qu'ils entendoient par appartenir. D'autres , donnant d'abord au plus fort l'autorité sur le plus foible , ont aussitôt fait naître le gouvernement sans songer au temps qui dut s'écouler avant que le sens des mots d'*autorité* & de *gouvernement* pût exister parmi les hommes.

Enfin tous, parlant sans cesse de besoin, d'avidité, d'oppression, de desirs & d'orgueil, ont transporté à l'état de nature, des idées qu'ils avoient prises dans la société; ils parloient de l'homme sauvage, & ils peignoient l'homme civil. Il n'est pas même venu dans l'esprit de la plupart de douter que l'état de nature eût existé, tandis qu'il est évident, par la lecture des Livres sacrés, que le premier homme ayant reçu immédiatement de Dieu des lumières & des préceptes, n'étoit point lui-même dans cet état, & qu'en ajoutant aux écrits de Moïse la foi que leur doit tout Philosophe chrétien, il faut nier que, même avant le déluge, les hommes se soient jamais trouvés dans le pur état de nature, à moins qu'ils n'y soient retombés par quelque événement extraordinaire: paradoxe fort embarrassant à défendre, & tout-à fait impossible à prouver.

Commençons donc par écarter tous les faits; car ils ne touchent point à la question. Il ne faut pas prendre les recherches dans lesquelles on peut entrer sur ce sujet, pour des vérités historiques mais seulement pour des raisonnemens hypothétiques & conditionnels, plus pro-

pres à éclaircir la nature des choses qu'à en montrer la véritable origine, & semblables à ceux que font tous les jours nos Physiciens sur la formation du Monde. La Religion nous ordonne de croire que, Dieu lui-même ayant tiré les hommes de l'état de nature, ils sont inégaux parce qu'il a voulu qu'ils le fussent; mais elle ne nous défend pas de former des conjectures tirées de la seule nature de l'homme & des êtres qui l'entourent, sur ce qu'auroit pu devenir le genre humain, s'il fût resté abandonné à lui-même. Voilà ce qu'on me demande, & ce que je me propose d'examiner dans ce Discours. Mon sujet intéressant l'homme en général, je tâcherai de prendre un langage qui convienne à toutes les Nations; ou plutôt oubliant les temps & les lieux, pour ne songer qu'aux hommes, à qui je parle, je me supposerai dans le Lycée d'Athènes, répétant les leçons de mes Maîtres, ayant les Platons & les Xénocrates pour Juges, & le genre humain pour auditeur.

O homme de quelque contrée que tu sois, quelles que soient tes opinions, écoute; voici ton histoire telle que j'ai cru la lire, non dans les livres de tes semblables qui sont menteurs, mais dans la

nature, qui ne ment jamais. Tout ce qui fera d'elle sera vrai : il n'y aura de faux que ce que j'y aurai mêlé du mien sans le vouloir. Les temps dont je vais parler sont bien éloignés : combien tu as changé de ce que tu étois ! C'est, pour ainsi dire, la vie de ton espèce que je te vais décrire d'après les qualités que tu as reçues, que ton éducation & tes habitudes ont pu dépraver, mais qu'elles n'ont pu détruire. Il y a, je le sens, un âge auquel l'homme individuel voudroit s'arrêter ; tu chercheras l'âge auquel tu desirerois que ton espèce se fût arrêtée. Mécontent de ton état présent, par des raisons qui annoncent à ta postérité malheureuse de plus grands mécontentemens encore, peut-être voudrois-tu pouvoir rétrograder ; & ce sentiment doit faire l'éloge de tes premiers ayeux, la critique de tes contemporains, & l'effroi de ceux qui auront le malheur de vivre après toi.



PREMIERE PARTIE.

QUELQUE important qu'il soit, pour bien juger de l'état naturel de l'homme, de le considérer dès son origine, & de l'examiner, pour ainsi dire, dans le premier embryon de l'espèce, je ne suivrai point son organisation à travers ses développemens successifs : je ne m'arrêterai pas à rechercher dans le système animal ce qu'il put être au commencement pour devenir enfin ce qu'il est. Je n'examinerai pas si, comme le pense Aristote, ses ongles allongés ne furent point d'abord des griffes crochues ; s'il n'étoit point velu comme un ours, & si, marchant à quatre pieds (* 3), ses regards dirigés

* 3

vers la terre, & bornés à un horizon de quelques pas, ne marquoient point à la fois le caractère & les limites de ses idées. Je ne pourrois former sur ce sujet que des conjectures vagues & presque imaginaires. L'Anatomie comparée a fait encore trop peu de progrès, les observations des Naturalistes sont encore trop in-

certaines, pour qu'on puisse établir sur de pareils fondemens la base d'un raisonnement solide ; ainsi , sans avoir recours aux connoissances surnaturelles que nous avons sur ce point, & sans avoir égard aux changemens qui ont dû survenir dans la conformation tant intérieure qu'extérieure de l'homme , à mesure qu'il appliquoit ses membres à de nouveaux usages, & qu'il se nourrissoit de nouveaux alimens , je le supposerai conformé de tout tems , comme je le vois aujourd'hui , marchant à deux pieds , se servant de ses mains comme nous faisons des nôtres , portant ses regards sur toute la nature , & mesurant des yeux la vaste étendue du Ciel.

En dépouillant cet être, ainsi constitué, de tous les dons surnaturels qu'il a pu recevoir , & de toutes les facultés artificielles , qu'il n'a pu acquérir que par de longs progrès ; en le considérant , en un mot , tel qu'il a dû sortir des mains de la nature , je vois un animal moins fort que les uns , moins agile que les autres , mais , à tout prendre , organisé le plus avantageusement de tous : je le vois se rassasiant sous un chêne , se désaltérant au premier

ruisseau , trouvant son lit au pied du même arbre qui lui a fourni son repas , & voilà ses besoins satisfaits.

La terre abandonnée à sa fertilité naturelle (* a) , & couverte de forêts immenses que la coignée ne mutila jamais , offre à chaque pas des magasins & des retraites aux animaux de toute espèce. Les hommes dispersés parmi eux , observent , imitent leur industrie , & s'élèvent ainsi jusqu'à l'instinct des bêtes , avec cet avantage que chaque espèce n'a que le sien propre , & que l'homme n'en ayant peut-être aucun qui lui appartienne , se les approprie tous , se nourrit également de la plupart des alimens divers (* 4) que les autres animaux se partagent , & trouve par conséquent sa subsistance plus aisément que ne peut faire aucun d'eux.

Accoutumés dès l'enfance aux intempéries de l'air & à la rigueur des saisons ; exercés à la fatigue , & forcés de défendre nuds & sans armes leur vie & leur proie contre les autres bêtes féroces , ou de leur échapper à la course , les hommes se forment un tempérament robuste & presque inaltérable ; les enfans apportant au monde l'excellente constitution de leurs peres , & la fortifiant par les mêmes

exercices qui l'ont produite , acquierent ainsi toute la vigueur dont l'espèce humaine est capable. La nature en use précisément avec eux comme la loi de Sparte avec les enfans des citoyens ; elle rend forts & robustes ceux qui sont bien constitués , & fait périr tous les autres ; différente, en cela, de nos sociétés où l'État, en rendant les enfans onéreux aux peres, les tue indistinctement avant leur naissance.

Le corps de l'homme sauvage étant le seul instrument qu'il connoisse , il l'emploie à divers usages, dont , par le défaut d'exercice , les nôtres sont incapables ; & c'est notre industrie qui nous ôte la force & l'agilité que la nécessité l'oblige d'acquérir. S'il avoit eu une hache , son poignet romproit-il de si fortes branches ? S'il avoit eu une fronde , lanceroit-il de la main une pierre avec tant de roideur ? S'il avoit eu une échelle , grimperoit-il si légèrement sur un arbre ? S'il avoit eu un cheval , seroit-il si vite à la course ? Laissez à l'homme civilisé le tems de rassembler toutes ses machines autour de lui , on ne peut douter qu'il ne surmonte facilement l'homme sauvage ; mais si vous voulez voir un combat plus inégal encore , mettez-les nuds & désarmés

vis-à-vis l'un de l'autre; & vous reconnoîtrez bientôt quel est l'avantage d'avoir sans cesse toutes les forces à sa disposition, d'être toujours prêt à tout événement, & de se porter, pour ainsi dire, toujours tout entier avec foi (* 5.) (* 5.

Hobbes prétend que l'homme est naturellement intrépide, & ne cherche qu'à attaquer & combattre. Un Philosophe illustre pense au contraire, (& Cumberland & Pufendorff l'assurent aussi,) que rien n'est si timide que l'homme dans l'état de nature, & qu'il est toujours tremblant, & prêt à fuir au moindre bruit qui le frappe, au moindre mouvement qu'il aperçoit. Cela peut être ainsi pour les objets qu'il ne connoit pas, & je ne doute point qu'il ne soit effrayé par tous les nouveaux spectacles qui s'offrent à lui, toutes les fois qu'il ne peut distinguer le bien & le mal physique qu'il en doit attendre, ni comparer ses forces avec les dangers qu'il a à courir; circonstances rares dans l'état de nature, où toutes choses marchent d'une manière si uniforme, & où la face de la terre n'est point sujette à ces changemens brusques & continuels qu'y causent les passions & l'inconstance des peuples réunis. Mais l'homme sauvage vivant dif-

persé parmi les animaux, & se trouvant de bonne heure dans le cas de se mesurer avec eux, il en fait bientôt la comparaison; & sentant qu'il les surpasse plus en adresse qu'ils ne le surpassent en force, il apprend à ne les plus craindre. Mettez un ours ou un loup aux prises avec un Sauvage robuste, agile, courageux comme ils sont tous, armé de pierres & d'un bon bâton, & vous verrez que le péril sera tout au moins réciproque, & qu'après plusieurs expériences pareilles, les bêtes féroces qui n'aiment point à s'attaquer l'une à l'autre, s'attaqueront peu volontiers à l'homme, qu'elles auront trouvé tout aussi féroce qu'elles. A l'égard des animaux qui ont réellement plus de force qu'il n'a d'adresse, il est vis-à-vis d'eux dans le cas des autres espèces plus faibles, qui ne laissent pas de subsister, avec cet avantage pour l'homme, que non moins dispos qu'eux à la course, & trouvant sur les arbres un refuge presque assuré, il a par-tout le prendre & le laisser dans la rencontre, & le choix de la fuite ou du combat. Ajoutons qu'il ne paroît pas qu'aucun animal fasse naturellement la guerre à l'homme, hors le cas de sa propre défense ou d'une extrême faim; ni té-

moigne contre lui de ces violentes antipathies qui semblent annoncer qu'une espece est destinée par la nature à servir de pâture à l'autre.

D'autres ennemis plus redoutables, & dont l'homme n'a pas les mêmes moyens de se défendre, sont les infirmités naturelles, l'enfance, la vieillesse, & les maladies de toute espèce; tristes signes de notre foiblesse, dont les deux premiers sont communs à tous les animaux, & dont le dernier appartient principalement à l'homme vivant en société. J'observe même, au sujet de l'enfance, que la mere portant par-tout son enfant avec elle, a beaucoup plus de facilité à le nourrir, que n'ont les femelles de plusieurs animaux, qui sont forcées d'aller & venir sans cesse avec beaucoup de fatigue, d'un côté pour chercher leur pâture, & de l'autre pour allaiter & nourrir leurs petits. Il est vrai que, si la femme vient à périr, l'enfant risque fort de périr avec elle; mais ce danger est commun à cent autres especes, dont les petits ne sont de long-tems en état d'aller chercher eux-mêmes leur nourriture; & si l'enfance est plus longue parmi nous, la vie étant plus longue aussi, tout est encore à-peu-près égal en ce

(* b.) point, (* b.) quoiqu'il y ait sur la durée du premier âge, & sur le nombre des petits (* 6.), d'autres règles qui ne sont pas de mon sujet. Chez les vieillards, qui agissent & transpirent peu, le besoin d'alimens diminue avec la faculté d'y pourvoir; & comme la vie sauvage éloigne d'eux la goutte & les rhumatismes, & que la vieillesse est de tous les maux celui que les secours humains peuvent le moins soulager, ils s'éteignent enfin, sans qu'on s'apperçoive qu'ils cessent d'être & presque sans s'en appercevoir eux-mêmes.

A l'égard des maladies, je ne répéterai point les vaines & fausses déclamations que font contre la Médecine la plupart des gens en santé; mais je demanderai s'il y a quelque observation solide, de laquelle on puisse conclure que, dans les pays où cet art est le plus négligé, la vie moyenne de l'homme soit plus courte, que dans ceux où il est cultivé avec le plus de soin? Et comment cela pourroit-il être, si nous nous donnons plus de maux, que la Médecine ne peut nous fournir de remèdes? L'extrême inégalité dans la manière de vivre, l'excès d'oïveté dans les uns, l'excès de travail dans les autres, la facilité d'irriter & de satisfaire nos appé-

tits & notre sensualité, les alimens trop recherchés des riches, qui les nourrissent de fucs échauffans & les accablent d'indigestions; la mauvaise nourriture des pauvres, dont ils manquent même le plus souvent, & dont le défaut les porte à surcharger avidement leur estomac dans l'occasion; les veilles, les excès de toute espèce, les transports immodérés de toutes les passions, les fatigues & l'épuisement d'esprit, les chagrins & les peines sans nombre qu'on éprouve dans tous les états, & dont les ames sont perpétuellement rongées; voilà les funestes garans, que la plupart de nos maux sont notre propre ouvrage, & que nous les aurions presque tous évités, en conservant la maniere de vivre simple, uniforme, & salutaire qui nous étoit prescrite par la nature. Si elle nous a destinés à être sains, j'ose presque assurer que l'état de réflexion est un état contre nature, & que l'homme qui médite est un animal dépravé. Quand on songe à la bonne constitution des Sauvages, au moins de ceux que nous n'avons pas perdus avec nos liqueurs fortes; quand on sçait qu'ils ne connoissent presque d'autres maladies que les blessures & la vieillesse, on est très porté à croire qu'on feroit aisément

l'histoire des maladies humaines en suivant celle des sociétés civiles. C'est au moins l'avis de Platon, qui juge, sur certains remèdes employés ou approuvés par Podalyre & Macaon au siège de Troye, que diverses maladies que ces remèdes devoient exciter, n'étoient point encore alors connues parmi les hommes.

Avec si peu de sources de maux, l'homme dans l'état de nature n'a donc guères besoin de remèdes, moins encore de Médecins; l'espece humaine n'est point non plus, à cet égard, de pire condition que toutes les autres, & il est aisé de sçavoir des chasseurs, si dans leurs courses ils trouvent beaucoup d'animaux infirmes. Plusieurs en trouvent qui ont reçu des blessures considérables très-bien cicatrisées; qui ont eu des os & même des membres rompus & repris sans autre Chirurgien que le tems, sans autre régime que leur vie ordinaire; & qui n'en sont pas moins parfaitement guéris, pour n'avoir point été tourmentés d'incisions, empoisonnés de drogues, ni exténués de jeûnes. Enfin, quelque utile que puisse être parmi nous la Médecine bien administrée, il est toujours certain que, si le Sauvage malade abandonné à lui-même n'a rien à espérer

que de la nature, en revanche il n'a rien à craindre que de son mal, ce qui rend souvent sa situation préférable à la nôtre.

Gardons - nous donc de confondre l'homme sauvage avec les hommes que nous avons sous les yeux. La nature traite tous les animaux abandonnés à ses soins avec une prédilection qui semble montrer combien elle est jalouse de ce droit. Le cheval, le chat, le taureau, l'âne même, ont la plupart une taille plus haute, tous une constitution plus robuste, plus de vigueur, de force & de courage dans les forêts, que dans nos maisons; ils perdent la moitié de ces avantages en devenant domestiques, & l'on diroit que tous nos soins à bien traiter & nourrir ces animaux, n'aboutissent qu'à les abâtardir. Il en est ainsi de l'homme même: en devenant sociable & esclave, il devient foible, craintif, rempant; & sa maniere de vivre molle & efféminée acheve d'énerver à la fois sa force & son courage. Ajoutons qu'entre les conditions sauvage & domestique, la différence d'homme à homme doit être plus grande encore que celle de bête à bête; car, l'animal & l'homme ayant été traités également par la nature, toutes les commodités que

l'homme se donne de plus qu'aux animaux qu'il apprivoise, sont autant de causes particulières qui le font dégénérer plus sensiblement.

Ce n'est donc pas un si grand malheur à ces premiers hommes, ni sur-tout un si grand obstacle à leur conservation, que la nudité, le défaut d'habitation, & la privation de toutes ces inutilités que nous croyons si nécessaires. S'ils n'ont pas la peau velue, ils n'en ont aucun besoin dans les pays chauds, & ils sçavent bientôt, dans les pays froids, s'approprier celles des bêtes qu'ils ont vaincues; s'ils n'ont que deux pieds pour courir, ils ont deux bras pour pourvoir à leur défense & à leurs besoins. Leurs enfans marchent peut-être tard & avec peine, mais les mères les portent avec facilité; avantage qui manque aux autres espèces, où la mère étant poursuivie se voit contrainte d'abandonner ses petits ou de régler son pas sur le leur. Enfin, à moins de supposer ces concours singuliers & fortuits de circonstances, dont je parlerai dans la suite, & qui pouvoient fort bien ne jamais arriver, il est clair, en tout état de cause, que le premier qui se fit des habits ou un logement, se donna en cela des choses peu né-

cessaires, puisqu'il s'en étoit passé jusqu'alors, & qu'on ne voit pas pourquoi il n'eût pu supporter, homme fait, un genre de vie qu'il supportoit dès son enfance.

Seul, oisif, & toujours voisin du danger, l'homme sauvage doit aimer à dormir, & avoir le sommeil léger comme les animaux qui, pensant peu, dorment, pour ainsi dire, tout le tems qu'il ne pensent point. Sa propre conservation faisant presque son unique soin, ses facultés les plus exercées doivent être celles qui ont pour objet principal l'attaque & la défense, soit pour subjuguier sa proie, soit pour se garantir d'être celle d'un autre animal; au contraire, les organes qui ne se perfectionnent que par la mollesse & la sensualité, doivent rester dans un état de grossièreté qui exclut en lui toute espèce de délicatesse; & ses sens se trouvant partagés sur ce point, il aura le toucher & le goût d'une rudesse extrême; la vue, l'ouïe & l'odorat de la plus grande subtilité. Tel est l'état animal en général; & c'est aussi, selon le rapport des voyageurs, celui de la plupart des peuples sauvages. Ainsi il ne faut point s'étonner que les Hottentots du Cap de Bonne-Espérance découvrent, à la simple vue, des

vaisseaux en haute mer, d'aussi loin que les Hollandois avec des lunettes; ni que les Sauvages de l'Amérique sentissent les Espagnols à la piste, comme auroient pu faire les meilleurs chiens; ni que toutes ces Nations barbares supportent sans peine leur nudité, aiguïsent leur goût à force de piment, & boivent les liqueurs Européennes comme de l'eau.

Je n'ai considéré jusqu'ici que l'homme physique; tâchons de le regarder maintenant par le côté métaphysique & moral.

Je ne vois dans tout animal qu'une machine ingénieuse, à qui la nature a donné des sens pour se remonter elle-même, & pour se garantir, jusqu'à un certain point, de tout ce qui tend à la détruire ou à la déranger. J'apperçois précisément les mêmes choses dans la machine humaine, avec cette différence, que la nature seule fait tout dans les opérations de la bête, au lieu que l'homme concourt aux siennes, en qualité d'agent libre. L'un choisit ou rejette par instinct, & l'autre par un acte de liberté; ce qui fait que la bête ne peut s'écarter de la règle qui lui est prescrite, même quand il lui seroit avantageux de le faire, & que l'homme s'en écarte sou-

vent à son préjudice. C'est ainsi qu'un pigeon mourroit de faim près d'un bassin rempli des meilleures viandes, & un chat sur des tas de fruits ou de grain, quoique l'un & l'autre pût très-bien se nourrir de l'aliment qu'il dédaigne, s'il s'étoit avisé d'en essayer; c'est ainsi que les hommes dissolus se livrent à des excès qui leur causent la fièvre & la mort, parce que l'esprit déprave les sens, & que la volonté parle encore quand la nature se taît.

Tout animal a des idées, puisqu'il a des sens: il combine même ses idées jusqu'à un certain point; & l'homme ne diffère, à cet égard, de la bête que du plus au moins; quelques Philosophes ont même avancé qu'il y a plus de différence de tel homme à tel homme, que de tel homme à telle bête. Ce n'est donc pas tant l'entendement qui fait, parmi les animaux, la distinction spécifique de l'homme, que sa qualité d'agent libre. La nature commande à tout animal, & la bête obéit. L'homme éprouve la même impression, mais il se reconnoît libre d'acquiescer ou de résister; & c'est sur-tout dans la conscience de cette liberté, que se montre la spiritualité de son ame. Car la physique explique en quelque manière le mécanisme des sens & la formation des

idées ; mais dans la puissance de vouloir , ou plutôt de choisir , & dans le sentiment de cette puissance , on ne trouve que des actes purement spirituels, dont on n'explique rien par les loix de la mécanique.

Mais quand les difficultés qui environnent toutes ces questions , laisseroient quelque lieu de disputer sur cette différence de l'homme & de l'animal , il y a une autre qualité très spécifique qui les distingue , & sur laquelle il ne peut y avoir de contestation , c'est la faculté de se perfectionner ; faculté qui , à l'aide des circonstances , développe successivement toutes les autres , & réside parmi nous , tant dans l'espèce que dans l'individu : au lieu qu'un animal est, au bout de quelques mois , ce qu'il sera toute sa vie ; & son espèce est au bout de mille ans , ce qu'elle étoit la première année de ces mille ans. Pourquoi l'homme seul est-il sujet à devenir imbécille ? N'est-ce point qu'il retourne ainsi dans son état primitif ; & que , tandis que la bête qui n'a rien acquis , & qui n'a rien non plus à perdre , reste toujours avec son instinct , l'homme reperdant , par la vieillesse ou d'autres accidens , tout ce que sa *perfectibilité* lui avoit fait

fait acquérir, retombe ainsi plus bas que la bête même? Il seroit triste pour nous d'être forcés de convenir que cette faculté distinctive & presque illimitée est la source de tous les malheurs de l'homme, que c'est-elle qui le tire, à force de temps, de cette condition originaire, dans laquelle il couleroit des jours tranquilles & innocens; que c'est elle qui, faisant éclore avec les siècles ses lumieres & ses erreurs, ses vices & ses vertus, le rend à la longue le tyran de lui-même, & de la nature. (* 7.) (* 7.) Il seroit affreux d'être obligé de louer comme un être bienfaisant celui qui le premier suggéra à l'habitant des rives de l'Orénoque l'usage de ces ais qu'il applique sur les tempes de ses enfans, & qui leur assurent du moins une partie de leur imbécillité & de leur bonheur originel.

L'homme Sauvage, livré par la nature au seul instinct, ou plutôt dédommagé de celui qui lui manque peut-être, par des facultés capables d'y suppléer d'abord & de l'élever ensuite fort au-dessus de celle-là, commencera donc par les fonctions purement animales: (* 8.) appercevoir & (* 8.) sentir sera son premier état, qui lui sera commun avec tous les animaux. Vouloir & ne pas vouloir, désirer & craindre,

feront les premières & presque les seules opérations de son ame, jusqu'à ce que de nouvelles circonstances y causent de nouveaux développemens.

Quoi qu'en disent les Moralistes, l'entendement humain doit beaucoup aux passions, qui, d'un commun aveu, lui doivent beaucoup aussi : c'est par leur activité que notre raison se perfectionne ; nous ne cherchons à connoître que parce que nous desirons de jouir ; & il n'est pas possible de concevoir pourquoi celui qui n'auroit ni desirs ni craintes, se donneroit la peine de raisonner. Les passions, à leur tour, tirent leur origine de nos besoins, & leurs progrès de nos connoissances : car on ne peut desirer ou craindre les choses, que sur les idées qu'on en peut avoir, ou par la simple impulsion de la nature ; & l'homme sauvage, privé de toute sorte de lumieres, n'éprouve que les passions de cette dernière espece ; ses desirs ne
 (* 9.) passent pas ses besoins physiques ; (* 9.) les seuls biens qu'il connoisse dans l'Univers, sont la nourriture, une femelle & le repos ; les seuls maux qu'il craigne, sont la douleur & la faim. Je dis la douleur, & non la mort : car jamais l'animal ne sçaura ce que c'est que mourir ; & la con-

noissance de la mort & de ses terreurs est une des premières acquisitions que l'homme ait faites , en s'éloignant de la condition animale.

Il me seroit aisé , si cela m'étoit nécessaire, d'appuyer ce sentiment par les faits, & de faire voir que , chez toutes les Nations du monde , les progrès de l'esprit se font précisément proportionnés aux besoins que les peuples avoient reçus de la nature , ou auxquels les circonstances les avoient assujettis , & par conséquent aux passions qui les portoient à pourvoir à ces besoins. Je montrerois en Égypte les arts naissans & s'étendant avec les débordemens du Nil; je suivrois leur progrès chez les Grecs , où on les vit germer , croître , & s'élever jusqu'aux cieux parmi les sables & les rochers de l'Attique , sans pouvoir prendre racine sur les bords fertiles de l'Eurotas ; je remarquerois qu'en général, les peuples du Nord sont plus industrieux que ceux du Midi , parce qu'ils peuvent moins se passer de l'être; comme si la nature vouloit ainsi égaliser les choses , en donnant aux esprits la fertilité qu'elle refuse à la terre.

Mais sans recourir aux témoignages incertains de l'Histoire, qui ne voit que

tout semble éloigner de l'homme sauvage la tentation & les moyens de cesser de l'être ? Son imagination ne lui peint rien ; son cœur ne lui demande rien. Ses modiques besoins se trouvent si aisément sous sa main , & il est si loin du degré de connoissances nécessaires pour desirer d'en acquérir de plus grandes , qu'il ne peut avoir ni prévoyance , ni curiosité. Le spectacle de la nature lui devient indifférent , à force de lui devenir familier. C'est toujours le même ordre, ce sont toujours les même révolutions ; il n'a pas l'esprit des'étonner des plus grandes merveilles ; & ce n'est pas chez lui qu'il faut chercher la philosophie dont l'homme a besoin , pour sçavoir observer une fois ce qu'il a vu tous les jours. Son ame , que rien n'agite , se livre au seul sentiment de son existence actuelle , sans aucune idée de l'avenir , quelque prochain qu'il puisse être , & ses projets , bornés comme ses vues , s'étendent à peine jusqu'à la fin de la journée. Tel est encore aujourd'hui le degré de prévoyance du Caraïbe : il vend le matin son lit de coton , & vient pleurer le soir pour le racheter , faute d'avoir prévu qu'il en auroit besoin pour la nuit prochaine.

Plus on médite sur ce sujet, plus la distance des pures sensations aux plus simples connoissances s'aggrandit à nos regards ; & il est impossible de concevoir comment un homme auroit pû par ses seules forces , sans le secours de la communication , & sans l'aiguillon de la nécessité , franchir un si grand intervalle. Combien de siècles se sont peut-être écoulés , avant que les hommes aient été à portée de voir d'autre feu que celui du ciel ? Combien ne leur a-t-il pas fallu de différens hazards pour apprendre les usages les plus communs de cet élément ? Combien de fois ne l'ont-ils pas laissé éteindre , avant que d'avoir acquis l'art de le reproduire ? Et combien de fois peut-être chacun de ces secrets n'est-il pas mort avec celui qui l'avoit découvert ? Que dirons-nous de l'agriculture , art qui demande tant de travail & de prévoyance , qui tient à d'autres arts , qui très-évidemment n'est praticable que dans une société au moins commencée , & qui ne nous sert pas tant à tirer de la terre des alimens qu'elle fourniroit bien sans cela , qu'à la forcer aux préférences qui sont le plus de notre goût ? Mais supposons que les hommes eussent tellement multiplié ,

que les productions naturelles n'eussent plus suffi pour les nourrir; supposition qui, pour le dire en passant, montreroit un grand avantage pour l'espece humaine dans cette maniere de vivre; supposons que sans forges, & sans ateliers, les instrumens de labourage fussent tombés du Ciel entre les mains des Sauvages; que ces hommes eussent vaincu la haine mortelle qu'ils ont tous pour un travail continu; qu'ils eussent appris à prévoir de si loin leurs besoins; qu'ils eussent deviné comment il faut cultiver la terre, semer les grains, & planter les arbres; qu'ils eussent trouvé l'art de moudre le bled & de mettre le raisin en fermentation; toutes choses qu'il leur a fallu faire enseigner par les Dieux, faute de concevoir comment ils les auroient apprises d'eux-mêmes; quel seroit, après cela, l'homme assez insensé pour se tourmenter à la culture d'un champ qui sera dépouillé par le premier venu, homme, ou bête indifféremment, à qui cette moisson conviendra? Et comment chacun pourra-t-il se résoudre à passer sa vie à un travail pénible, dont il est d'autant plus sûr de ne pas recueillir le prix, qu'il lui sera plus nécessaire? En un mot, comment cette

situation pourra-t-elle porter les hommes à cultiver la terre, tant qu'elle ne fera point partagée entr'eux, c'est-à-dire, tant que l'état de nature ne sera point anéanti?

Quand nous voudrions supposer un homme sauvage aussi habile dans l'art de penser, que nous le font nos Philosophes; quand nous en ferions, à leur exemple, un Philosophe lui-même, découvrant seul les plus sublimes vérités, se faisant, par des suites de raisonnemens très-abstracts, des maximes de justice & de raison tirées de l'amour de l'ordre en général, ou de la volonté connue de son Créateur; en un mot, quand nous lui supposerions dans l'esprit autant d'intelligence, & de lumière qu'il doit avoir, & qu'on lui trouve en effet de pesanteur & de stupidité, quelle utilité retireroit l'espece de toute cette métaphysique, qui ne pourroit se communiquer & qui périroit avec l'individu qui l'auroit inventée? Quel progrès pourroit faire le genre humain épars dans les bois parmi les animaux? Et jusqu'à quel point pourroient se perfectionner & s'éclairer mutuellement des hommes qui, n'ayant ni domicile fixe, ni aucun besoin l'un de l'autre, se rencon-

treroient , peut-être à peine deux fois en leur vie, sans se connoître, & sans se parler?

Qu'on songe de combien d'idées nous sommes redevables à l'usage de la parole; combien la Grammaire exerce & facilite les opérations de l'esprit; & qu'on pense aux peines inconcevables & au temps infini qu'a dû coûter la premiere invention des Langues; qu'on joigne ces réflexions aux précédentes, & l'on jugera combien il eût fallu de milliers de siècles, pour développer successivement, dans l'esprit humain, les opérations dont il étoit capable.

Qu'il me soit permis de considérer un instant les embarras de l'origine des Langues. Je pourrois me contenter de citer ou de répéter ici les recherches que M. l'Abbé de Condillac a faites sur cette matiere, qui toutes confirment pleinement mon sentiment, & qui, peut-être, m'en ont donné la premiere idée. Mais la maniere dont ce Philosophe résout les difficultés qu'il se fait à lui-même sur l'origine des signes institués, montrant qu'il a supposé ce que je mets en question, savoir une sorte de société déjà établie entre les inventeurs du langage, je crois, en renvoyant à ses réflexions, devoir y joindre les miennes pour exposer les mêmes dif-

difficultés dans le jour qui convient à mon
 sujet. La première qui se présente est d'i-
 maginer comment elles purent devenir
 nécessaires : car les hommes n'ayant nul-
 le correspondance entr'eux, ni aucun
 besoin d'en avoir, on ne conçoit ni la
 nécessité de cette invention, ni la possibi-
 lité, si elle ne fut pas indispensable. Je di-
 rois bien, comme beaucoup d'autres, que
 les Langues sont nées dans le commerce
 domestique des peres, des meres & des
 enfans : mais, outre que cela ne résou-
 droit point les objections, ce seroit com-
 mettre la faute de ceux qui, raisonnant
 sur l'état de nature, y transportent les
 idées prises dans la société, voient tou-
 jours la famille rassemblée dans une mê-
 me habitation, & ses membres gardant
 entr'eux une union aussi intime & aussi
 permanente que parmi nous, où tant
 d'intérêts communs les réunissent; au lieu
 que dans cet état primitif, n'ayant ni
 maisons, ni cabanes, ni propriété d'au-
 cune espece, chacun se logeoit au hazard,
 & souvent pour une seule nuit; les mâles
 & les femelles s'unissoient fortuitement
 selon la rencontre, l'occasion, & le desir,
 sans que la parole fût un interprète fort
 nécessaire des choses qu'ils avoient à se

dire: ils se quittoient avec la même facilité. (* 10.) La mere allaitoit d'abord ses enfans pour son propre besoin; puis l'habitude les lui ayant rendu chers, elle les nourrissoit ensuite pour le leur; si-tôt qu'ils avoient la force de chercher leur pâture, ils ne tarديوient pas à quitter la mere elle-même; & comme il n'y avoit presque point d'autre moyen de se retrouver que de ne pas se perdre de vue, ils en étoient bientôt au point de ne pas même se reconnoître les uns les autres, Remarquez encore que l'enfant ayant tous ses besoins à expliquer, & par conséquent plus de choses à dire à la mere, que la mere à l'enfant, c'est lui qui doit faire les plus grands fraix de l'invention, & que la Langue qu'il emploie doit être en grande partie son propre ouvrage; ce qui multiplie autant les Langues qu'il y a d'individus pour les parler: à quoi contribue encore la vie errante & vagabonde qui ne laisse à aucun idiôme le temps de prendre de la consistance; car de dire que la mere dicte à l'enfant les mots dont il devra se servir pour lui demander telle ou telle chose, cela montre bien comment on enseigne des Langues déjà formées; mais cela n'apprend point comment elles se forment.

Supposons cette première difficulté vaincue : franchissons, pour un moment, l'espace immense qui dut se trouver entre le pur état de nature & le besoin des Langues ; & cherchons, en les supposant nécessaires, (* c.) comment elles purent (* c.) commencer à s'établir. Nouvelle difficulté pire encore que la précédente ; car, si les hommes ont eu besoin de la parole pour apprendre à penser, ils ont eu bien plus besoin encore de savoir penser pour trouver l'art de la parole ; & quand on comprendroit comment les sons de la voix ont été pris pour les interprètes conventionnels de nos idées, il resteroit toujours à savoir quels ont pu être les interprètes mêmes de cette convention pour les idées qui, n'ayant point un objet sensible, ne pouvoient s'indiquer ni par le geste, ni par la voix ; de sorte qu'à peine peut-on former des conjectures supportables sur la naissance de cet art de communiquer ses pensées, & d'établir un commerce entre les esprits : art sublime qui est déjà si loin de son origine, mais que le Philosophe voit encore à une si prodigieuse distance de sa perfection, qu'il n'y a point d'homme assez hardi, pour assurer qu'il y arriveroit jamais,

quand les révolutions que le temps amène nécessairement, seroient suspendues en sa faveur, que les préjugés sortiroient des Académies ou se tairoient devant elles, & qu'elles pourroient s'occuper de cet objet épineux, durant des siècles entiers sans interruption.

Le premier langage de l'homme, le langage le plus universel, le plus énergique, & le seul dont il eut besoin, avant qu'il fallût persuader des hommes assemblés, est le cri de la nature. Comme ce cri n'étoit arraché que par une sorte d'instinct dans les occasions pressantes, pour implorer du secours dans les grands dangers, ou du soulagement dans les maux violens, il n'étoit pas d'un grand usage dans le cours ordinaire de la vie, où regnent des sentimens plus modérés. Quand les idées des hommes commencerent à s'étendre & à se multiplier, & qu'il s'établit entr'eux une communication plus étroite, ils chercherent des signes plus nombreux & un langage plus étendu : ils multiplierent les inflexions de la voix, & y joignirent les gestes, qui, par leur nature, sont plus expressifs, & dont le sens dépend moins d'une détermination antérieure. Ils exprimoient donc les objets visibles & mobiles par des gestes,

& ceux qui frappent l'ouïe par des sons imitatifs : mais comme le geste n'indique guères que les objets présens ou faciles à décrire , & les actions visibles ; qu'il n'est pas d'un usage universel , puisque l'obscurité ou l'interposition d'un corps le rendent inutile , & qu'il exige l'attention plutôt qu'il ne l'excite , on s'avisa enfin de lui substituer les articulations de la voix , qui , sans avoir le même rapport avec certaines idées , sont plus propres à les représenter toutes , comme signes institués ; substitution qui ne put se faire que d'un commun consentement , & d'une manière assez difficile à pratiquer pour des hommes dont les organes grossiers n'avoient encore aucun exercice , & plus difficile encore à concevoir en elle-même , puisque cet accord unanime dut être motivé , & que la parole paroît avoir été fort nécessaire pour établir l'usage de la parole.

On doit juger que les premiers mots dont les hommes firent usage , eurent dans leur esprit une signification beaucoup plus étendue que n'ont ceux qu'on emploie dans les langues déjà formées , & qu'ignorant la division du discours en ses parties constitutives , ils donnerent d'abord

à chaque mot le sens d'une proposition entière. Quand ils commencèrent à distinguer le sujet d'avec l'attribut, & le verbe d'avec le nom, (ce qui ne fut pas un médiocre effort de génie,) les substantifs ne furent d'abord qu'autant de noms propres, l'infinitif fut le seul temps des verbes ; &, à l'égard des adjectifs, la notion ne s'en dut développer que fort difficilement, parce que tout adjectif est un mot abstrait, & que les abstractions sont des opérations pénibles & peu naturelles.

Chaque objet reçut d'abord un nom particulier, sans égard aux genres, & aux espèces, que ces premiers instituteurs n'étoient pas en état de distinguer ; & tous les individus se présentèrent isolés à leur esprit, comme ils le sont dans le tableau de la nature. Si un chêne s'appelloit A, un autre chêne s'appelloit B : de sorte que, plus les connoissances étoient bornées, & plus le Dictionnaire devint étendu. L'embarras de toute cette nomenclature ne put être levé facilement : car pour ranger les êtres sous des dénominations communes & génériques, il en falloit connoître les propriétés & les différences ; il falloit des observations &

des définitions , c'est-à-dire , de l'Histoire Naturelle & de la Métaphysique , beaucoup plus que les hommes de ce tems-là n'en pouvoient avoir.

D'ailleurs , les idées générales ne peuvent s'introduire dans l'esprit qu'à l'aide des mots , & l'entendement ne les fait que par des propositions. C'est une des raisons pourquoi les animaux ne feroient se former de telles idées, ni jamais acquérir la perfectibilité qui en dépend. Quand un singe va sans hésiter d'une noix à l'autre , pense-t-on qu'il ait l'idée générale de cette sorte de fruit, & qu'il compare son archétype à ces deux individus ? Non sans doute ; mais la vue de l'une de ces noix rappelle à sa mémoire les sensations qu'il a reçues de l'autre ; & ses yeux, modifiés d'une certaine manière, annoncent à son goût la modification qu'il va recevoir. Toute idée générale est purement intellectuelle ; pour peu que l'imagination s'en mêle , l'idée devient aussitôt particulière. Essayez de vous tracer l'image d'un arbre en général, jamais vous n'en viendrez à bout ; malgré vous il faudra le voir petit ou grand, rare ou touffu, clair ou foncé ; & s'il dépendoit de vous de n'y voir que ce qui se trouve en tout

arbre, cette image ne ressembleroit plus à un arbre. Les êtres purement abstraits se voient de même, ou ne se conçoivent que par le discours. La définition seule du triangle vous en donne la véritable idée : si-tôt que vous en figurez un dans votre esprit, c'est un tel triangle & non pas un autre, & vous ne pouvez éviter d'en rendre les lignes sensibles ou le plan coloré. Il faut donc énoncer des propositions, il faut donc parler pour avoir des idées générales : car si-tôt que l'imagination s'arrête, l'esprit ne marche plus qu'à l'aide du discours. Si donc les premiers inventeurs n'ont pu donner des noms qu'aux idées qu'ils avoient déjà, il s'enfuit que les premiers substantifs n'ont jamais pu être que des noms propres.

Mais lorsque, par des moyens que je ne conçois pas, nos nouveaux Grammairiens commencerent à étendre leurs idées & à généraliser leurs mots, l'ignorance des inventeurs dut assujettir cette méthode à des bornes fort étroites ; & comme ils avoient d'abord trop multiplié les noms des individus, faute de connoître les genres & les especes, ils firent ensuite trop peu d'especes & de genres, faute d'avoir considéré les êtres par toutes leurs diffé-

rences. Pour pousser les divisions assez loin , il eût fallu plus d'expérience & de lumières qu'ils n'en pouvoient avoir , & plus de recherches & de travail qu'ils n'y en vouloient employer. Or si , même aujourd'hui , l'on découvre chaque jour de nouvelles especes qui avoient échappé jusqu'ici à toutes nos observations , qu'on pense combien il dut s'en dérober à des hommes qui ne jugeoient des choses que sur le premier aspect ! Quant aux classes primitives & aux notions les plus générales , il est superflu d'ajouter qu'elles durent leur échapper encore. Comment , par exemple , auroient-ils imaginé ou entendu les mots de matiere, d'esprit, de substance, de mode, de figure, de mouvement , puisque nos Philosophes qui s'en servent depuis si longtems , ont bien de la peine à les entendre eux-mêmes , & que les idées qu'on attache à ces mots étant purement métaphysiques , ils n'en trouvoient aucun modèle dans la nature ?

Je m'arrête à ces premiers pas , & je supplie mes Juges de suspendre ici leur lecture pour considérer sur l'invention des seuls substantifs physiques , c'est-à-dire , sur la partie de la langue la plus facile à trouver , le chemin qui lui reste à faire ,

pour exprimer toutes les pensées des hommes, pour prendre une forme constante, pouvoir être parlée en public, & influer sur la société : je les supplie de réfléchir à ce qu'il a fallu de temps, & de connoissances pour trouver les nombres, (*11.) (*11.), les mots abstraits, les aoristes, & tous les tems des verbes, les particules, la syntaxe, lier les propositions, les raisonnemens, & former toute la Logique du discours. Quant à moi, effrayé des difficultés qui se multiplient, & convaincu de l'impossibilité presque démontrée que les langues aient pu naître, & s'établir par des moyens purement humains, je laisse à qui voudra l'entreprendre, la discussion de ce difficile problème : lequel a été le plus nécessaire ; de la société déjà liée, à l'institution des langues ; ou des langues déjà inventées, à l'établissement de la société ?

Quoi qu'il en soit de ces origines, on voit du moins, au peu de soin qu'a pris la nature de rapprocher les hommes par des besoins mutuels & de leur faciliter l'usage de la parole, combien elle a peu préparé leur sociabilité, & combien elle a peu mis du sien dans tout ce qu'ils ont fait pour en établir les liens. En effet, il est impossible d'imaginer pourquoi, dans

cet état primitif, un homme auroit plutôt besoin d'un autre homme, qu'un singe ou un loup de son semblable ; ni, ce besoin supposé, quel motif pourroit engager l'autre à y pourvoir ; ni même, en ce dernier cas, comment ils pourroient convenir entr'eux des conditions. Je fais qu'on nous répète sans cesse, que rien n'eût été si misérable que l'homme dans cet état ; & s'il est vrai, comme je crois l'avoir prouvé, qu'il n'eût pu, qu'après bien des siècles, avoir le desir & l'occasion d'en sortir, ce seroit un procès à faire à la nature, & non à celui qu'elle auroit ainsi constitué. Mais, si j'entends bien ce terme de *misérable*, c'est un mot qui n'a aucun sens, ou qui ne signifie qu'une privation douloureuse & la souffrance du corps ou de l'ame : or je voudrois bien qu'on m'expliquât quel peut être le genre de misère d'un être libre, dont le cœur est en paix, & le corps en santé. Je demande laquelle, de la vie civile ou naturelle, est la plus sujette à devenir insupportable à ceux qui en jouissent ? Nous ne voyons presque autour de nous que des gens qui se plaignent de leur existence ; plusieurs même qui s'en privent autant qu'il est en eux, & la réunion des loix divine & humaine

suffit à peine pour arrêter ce désordre. Je demande si jamais on a ouï dire qu'un Sauvage en liberté ait seulement songé à se plaindre de la vie & à se donner la mort. Qu'on juge donc avec moins d'orgueil de quel côté est la véritable misère. Rien, au contraire, n'eût été si misérable que l'homme sauvage, ébloui par des lumières, tourmenté par des passions, & raisonnant sur un état différent du sien. Ce fut par une providence très-sage que les facultés qu'il avoit en puissance ne devoient se développer qu'avec les occasions de les exercer, afin qu'elles ne lui fussent ni superflues & à charge avant le temps, ni tardives & inutiles au besoin. Il avoit, dans le seul instinct, tout ce qu'il lui falloit pour vivre dans l'état de nature; il n'a, dans une raison cultivée, que ce qu'il lui faut pour vivre en société.

Il paroît d'abord que les hommes, dans cet état, n'ayant entr'eux aucune sorte de relation morale ni de devoirs connus, ne pouvoient être ni bons ni méchants, & n'avoient ni vices ni vertus, à moins que, prenant ces mots dans un sens physique, on n'appelle vices dans l'individu les qualités qui peuvent nuire à sa propre conservation, & vertus celles qui peuvent

y contribuer ; auquel cas il faudroit appeller le plus vertueux celui qui résisteroit le moins aux simples impulsions de la nature. Mais sans nous écarter du sens ordinaire , il est à propos de suspendre le jugement que nous pourrions porter sur une telle situation , & de nous défier de nos préjugés , jusqu'à ce que , la balance à la main , on ait examiné s'il y a plus de vertus que de vices parmi les hommes civilisés ; ou si leurs vertus sont plus avantageuses que leurs vices ne sont funestes ; ou si le progrès de leurs connoissances est un dédommagement suffisant des maux qu'ils se font mutuellement , à mesure qu'ils s'instruisent du bien qu'ils devroient se faire ; ou s'ils ne seroient pas , à tout prendre, dans une situation plus heureuse de n'avoir ni mal à craindre ni bien à espérer de personne, que de s'être soumis à une dépendance universelle , & de s'obliger à tout recevoir de ceux qui ne s'obligent à leur rien donner.

N'allons pas sur-tout conclure avec Hobbes, que, pour n'avoir aucune idée de la bonté , l'homme soit naturellement méchant ; qu'il soit vicieux , parce qu'il ne connoit pas la vertu ; qu'il refuse

toujours à ses semblables des services qu'il ne croit pas leur devoir ; ni qu'en vertu du droit qu'il s'attribue avec raison aux choses dont il a besoin , il s'imagine follement être le seul propriétaire de tout l'Univers. Hobbes a très bien vu le défaut de toutes les définitions modernes du droit naturel : mais les conséquences qu'il tire de la sienne , montrent qu'il la prend dans un sens qui n'est pas moins faux. En raisonnant sur les principes qu'il établit , cet Auteur devoit dire que , l'état de nature étant celui où le soin de notre conservation est le moins préjudiciable à celle d'autrui , cet état étoit par conséquent le plus propre à la paix , & le plus convenable au genre humain. Il dit précisément le contraire , pour avoir fait entrer mal-à-propos dans le soin de la conservation de l'homme sauvage , le besoin de satisfaire une multitude de passions qui sont l'ouvrage de la société , & qui ont rendu les loix nécessaires. Le méchant , dit-il , est un enfant robuste ; il reste à savoir si l'homme sauvage est un enfant robuste. Quand on le lui accorderoit , qu'en concluroit-il ? Que si , quand il est robuste , cet homme étoit aussi dépendant

des autres que quand il est foible , il n'y a sorte d'excès auxquels il ne se portât ; qu'il ne battît sa mere, lorsqu'elle tarderoit trop à lui donner la mammelle ; qu'il n'étranglât un de ses jeunes freres, lorsqu'il en seroit incommodé ; qu'il ne mordît la jambe à l'autre , lorsqu'il en seroit heurté ou troublé : mais ce sont deux suppositions contradictoires dans l'état de nature qu'être robuste & dépendant. L'homme est foible quand il est dépendant , & il est émancipé avant que d'être robuste. Hobbes n'a pas vu que la même cause qui empêche les Sauvages d'user de leur raison , comme le prétendent nos Jurisconsultes , les empêche en même tems d'abuser de leurs facultés , comme il le prétend lui-même ; de sorte qu'on pourroit dire que les Sauvages ne sont pas méchans précisément parce qu'ils ne savent pas ce que c'est qu'être bons : car ce n'est ni le développement des lumieres , ni le frein de la loi , mais le calme des passions , & l'ignorance du vice qui les empêchent de mal faire ; *tantò plus in illis proficit vitiorum ignoratio , quàm in his cognitio virtutis*. Il y a d'ailleurs un autre principe que Hobbes n'a point apper-

çu, & qui, ayant été donné à l'homme pour adoucir, en certaines circonstances, la férocité de son amour-propre, ou le desir de se conserver avant la naissance (*12.) de cet amour (*12.), tempere l'ardeur qu'il a pour son bien-être par une répugnance innée à voir souffrir son semblable. Je ne crois pas avoir aucune contradiction à craindre, en accordant à l'homme la seule vertu naturelle qu'ait été forcé de reconnoître le détracteur le plus outré des vertus humaines. Je parle de la pitié, disposition convenable à des êtres aussi foibles & sujets à autant de maux que nous le sommes; vertu d'autant plus universelle & d'autant plus utile à l'homme, qu'elle précède en lui l'usage de toute réflexion; & si naturelle, que les bêtes mêmes en donnent quelquefois des signes sensibles. Sans parler de la tendresse des meres pour leurs petits, & des périls qu'elles bravent, pour les en garantir, on observe tous les jours la répugnance qu'ont les chevaux à fouler aux pieds un corps vivant. Un animal ne passe point sans inquiétude auprès d'un animal mort de son espèce: il y en a même qui leur donnent une sorte de sépulture; & les
tristes

tristes mugissemens du bétail entrant dans une boucherie , annoncent l'impression qu'il reçoit de l'horrible spectacle qui le frappe. On voit avec plaisir l'Auteur de la Fable des Abeilles , forcé de reconnoître l'homme pour un être compatissant & sensible , sortir , dans l'exemple qu'il en donne , de son style froid & subtil , pour nous offrir la pathétique image d'un homme enfermé , qui apperçoit au dehors une bête féroce arrachant un enfant du sein de sa mere , brisant sous sa dent meurtriere les foibles membres , & déchirant de ses ongles les entrailles palpitantes de cet enfant. Quelle affreuse agitation n'éprouve point ce témoin d'un événement auquel il ne prend aucun intérêt personnel ? Quelles angoisses ne souffre-t-il pas à cette vue de ne pouvoir porter aucun secours à la mere évanouie , ni à l'enfant expirant ?

Tel est le pur mouvement de la nature , antérieur à toute réflexion : telle est la force de la pitié naturelle , que les mœurs les plus dépravées ont encore peine à détruire puisqu'on voit tous les jours dans nos spectacles , s'attendrir &

pleurer aux malheurs d'un infortuné, tel qui, s'il étoit à la place du tyran, aggraveroit encore les tourmens de son ennemi. Mandeville a bien senti qu'avec toute leur morale les hommes n'eussent jamais été que des monstres, si la nature ne leur eût donné la pitié à l'appui de la raison; mais il n'a pas vu que de cette seule qualité découlent toutes les vertus sociales qu'il veut disputer aux hommes. En effet, qu'est-ce que la générosité, la clémence, l'humanité, sinon la pitié appliquée aux foibles, aux coupables, ou à l'espèce humaine en général? La bienveillance & l'amitié même sont, à le bien prendre, des productions d'une pitié constante, fixée sur un objet particulier: car desirer que quelqu'un ne souffre point, qu'est-ce autre chose que desirer qu'il soit heureux? Quand il seroit vrai que la commisération ne seroit qu'un sentiment qui nous met à la place de celui qui souffre, sentiment obscur & vif dans l'homme sauvage; développé, mais foible dans l'homme civil; qu'importeroit cette idée à la vérité de ce que je dis, sinon de lui donner plus de force? En effet la commisération fera d'autant plus énergique, que l'animal spec-

tateur s'identifiera plus intimement avec l'animal souffrant : or il est évident que cette identification a dû être infiniment plus étroite dans l'état de nature que dans l'état de raisonnement. C'est la raison qui engendre l'amour-propre, & c'est la réflexion qui le fortifie ; c'est elle qui replie l'homme sur lui-même ; c'est elle qui le sépare de tout ce qui le gêne & l'afflige. C'est la Philosophie qui l'isole ; c'est par elle qu'il dit en secret & à l'aspect d'un homme souffrant : péris si tu veux ; je suis en sûreté. Il n'y a plus que les dangers de la société entière qui troublent le sommeil tranquille du philosophe & qui l'arrachent de son lit. On peut impunément égorger son semblable sous sa fenêtre ; il n'a qu'à mettre ses mains sur ses oreilles & s'argumenter un peu, pour empêcher la nature qui se révolte en lui, de l'identifier avec celui qu'on assassine. L'homme sauvage n'a point cet admirable talent ; & faute de sagesse & de raison, on le voit toujours se livrer étourdiment au premier sentiment de l'humanité. Dans les émeutes, dans les querelles des rues, la populace s'assemble, l'homme prudent s'éloigne : c'est la canaille, ce sont les fem-

mes des halles qui séparent les combattans, & qui empêchent les honnêtes gens de s'entr'égorger.

Il est donc bien certain que la pitié est un sentiment naturel qui, modérant dans chaque individu l'activité de l'amour de soi-même, concourt à la conservation mutuelle de toute l'espèce. C'est elle qui nous porte sans réflexion au secours de ceux que nous voyons souffrir; c'est elle qui, dans l'état de nature, tient lieu de loix, de mœurs & de vertu, avec cet avantage que nul n'est tenté de désobéir à sa douce voix; c'est elle qui détournera tout Sauvage robuste d'enlever à un foible enfant, ou à un vieillard infirme, sa subsistance acquise avec peine, si lui-même espere pouvoir trouver la sienne ailleurs; c'est elle qui, au lieu de cette maxime sublime de justice raisonnée: *Fais à autrui comme tu veux qu'on te fasse*; inspire à tous les hommes cette autre maxime de bonté naturelle, bien moins parfaite, mais plus utile peut-être que la précédente: *Fais ton bien avec le moindre mal d'autrui qu'il est possible*. C'est, en un mot, dans ce sentiment naturel, plutôt que dans des argumens subtils qu'il faut

chercher la cause de la répugnance que tout homme éprouveroit à mal faire , même indépendamment des maximes de l'éducation. Quoiqu'il puisse appartenir à Socrate , & aux esprits de sa trempe , d'acquérir de la vertu par raison , il y a long-temps que le genre humain ne seroit plus , si sa conservation n'eût dépendu que des raisonnemens de ceux qui le composent.

Avec des passions si peu actives , & un frein si salutaire , les hommes plutôt farouches que méchans , & plus attentifs à se garantir du mal qu'ils pouvoient recevoir , que tentés d'en faire à autrui , n'étoient pas sujets à des démêlés fort dangereux : comme ils n'avoient entre eux aucune espece de commerce ; qu'ils ne connoissoient par conséquent ni la vanité , ni la considération , ni l'estime , ni le mépris ; qu'ils n'avoient pas la moindre notion du bien & du mal , ni aucune véritable idée de la justice ; qu'ils regardoient les violences qu'ils pouvoient esfuyer comme un mal facile à réparer , & non comme une injure qu'il faut punir , & qu'ils ne songeoient pas même à la vengeance , si ce n'est peut être machina-

lement & sur le champ , comme le chien qui mord la pierre qu'on lui jette , leurs disputes eussent eu rarement des suites sanglantes , si elles n'eussent point eu de sujet plus sensible que la pâture : mais j'en vois un plus dangereux dont il me reste à parler.

Parmi les passions qui agitent le cœur de l'homme , il en est une ardente , impétueuse , qui rend un sexe nécessaire à l'autre , passion terrible qui brave tous les dangers , renverse tous les obstacles , & qui , dans ses fureurs , semble propre à détruire le genre humain qu'elle est destinée à conserver. Que deviendront les hommes en proie à cette rage effrénée & brutale , sans pudeur , sans retenue , & se disputant chaque jour leurs amours au prix de leur sang ?

Il faut convenir d'abord que plus les passions sont violentes , plus les loix sont nécessaires pour les contenir : mais outre que les désordres & les crimes que ces passions causent tous les jours parmi nous , montrent assez l'insuffisance des loix à cet égard , il seroit encore bon d'examiner si ces désordres ne sont point nés avec les loix mêmes ; car alors ,

quand elles seroient capables de les réprimer, ce seroit bien le moins qu'on en dût exiger, que d'arrêter un mal qui n'existeroit point sans elles.

Commençons par distinguer le moral du physique dans le sentiment de l'amour. Le physique est ce desir général qui porte un sexe à s'unir à l'autre. Le moral est ce qui détermine ce desir & le fixe sur un seul objet exclusivement, ou qui du moins lui donne pour cet objet préféré un plus grand degré d'énergie. Or il est facile de voir que le moral de l'amour est un sentiment factice, né de l'usage de la société, & célébré par les femmes avec beaucoup d'habileté & de soin pour établir leur empire, & rendre dominant le sexe qui devoit obéir. Ce sentiment étant fondé sur certaines notions du mérite ou de la beauté qu'un Sauvage n'est point en état d'avoir, & sur des comparaisons qu'il n'est point en état de faire, doit être presque nul pour lui : car comme son esprit n'a pu se former des idées abstraites de régularité & de proportion, son cœur n'est point non plus susceptible des sentimens d'admiration & d'amour, qui, même sans qu'on

s'en apperçoive, naissent de l'application de ces idées; il écoute uniquement le tempérament qu'il a reçu de la nature, & non le goût qu'il n'a pu acquérir; & toute femme est bonne pour lui.

Bornés au seul physique de l'amour, & assez heureux pour ignorer ces préférences qui en irritent le sentiment & en augmentent les difficultés, les hommes doivent sentir moins fréquemment & moins vivement les ardeurs du tempérament, & par conséquent avoir entr'eux des disputes plus rares & moins cruelles. L'imagination qui fait tant de ravages parmi nous, ne parle point à des cœurs sauvages; chacun attend paisiblement l'impulsion de la nature, s'y livre sans choix avec plus de plaisir que de fureur; & le besoin satisfait, tout le desir est éteint.

C'est donc une chose incontestable que l'amour même, ainsi que toutes les autres passions, n'a acquis que dans la société cette ardeur impétueuse qui le rend si souvent funeste aux hommes; & il est d'autant plus ridicule de représenter les Sauvages comme s'entr'égorgeant sans cesse pour assouvir leur brutalité, que cette opinion est directement contraire à

l'expérience , & que les Caraïbes , celui de tous les peuples existans , qui jusqu'ici s'est écarté le moins de l'état de nature , sont précisément les plus paisibles dans leurs amours , & les moins sujets à la jalousie , quoique vivant sous un climat brûlant qui semble toujours donner à ces passions une plus grande activité.

A l'égard des inductions qu'on pourroit tirer , dans plusieurs especes d'animaux , des combats des mâles qui ensanglantent en tout temps nos basses-cours , ou qui font retentir au printems nos forêts de leurs cris en se disputant la femelle , il faut commencer par exclure toutes les especes où la nature a manifestement établi dans la puissance relative des sexes , d'autres rapports que parmi nous : ainsi les combats des coqs ne forment point une induction pour l'espece humaine. Dans les especes où la proportion est mieux observée , ces combats ne peuvent avoir pour causes que la rareté des femelles , eu égard au nombre des mâles , ou les intervalles exclusifs durant lesquels la femelle refuse constamment l'approche du mâle , ce qui revient à la premiere cause : car si chaque femelle ne souffre le mâle

que durant deux mois de l'année, c'est à cet égard comme si le nombre des femelles étoit moindre des cinq fixiemes. Or aucun de ces deux cas n'est applicable à l'espèce humaine où le nombre des femelles surpasse généralement celui des mâles, & où l'on n'a jamais observé que, même parmi les Sauvages, les femelles aient, comme celles des autres espèces, des temps de chaleur & d'exclusion. De plus, parmi plusieurs de ces animaux, toute l'espèce entrant à la fois en effervescence, il vient un moment terrible d'ardeur commune, de tumulte, de désordre & de combat : moment qui n'a point lieu parmi l'espèce humaine, où l'amour n'est jamais périodique. On ne peut donc pas conclure des combats de certains animaux pour la possession des femelles, que la même chose arriveroit à l'homme dans l'état de nature; & quand même on pourroit tirer cette conclusion, comme ces dissensions ne détruisent point les autres espèces, on doit penser au moins qu'elles ne seroient pas plus funestes à la nôtre; & il est très-apparent qu'elles y causeroient encore moins de ravages qu'elles ne font dans

la société, sur-tout dans les pays où, les mœurs étant encore comptées pour quelque chose, la jalousie des amans & la vengeance des époux causent chaque jour des duels, des meurtres, & pis encore; où le devoir d'une éternelle fidélité ne sert qu'à faire des adulteres, & où les loix mêmes de la continence & de l'honneur étendent nécessairement la débauche, & multiplient les avortemens.

Concluons qu'errant dans les forêts sans industrie, sans parole, sans domicile, sans guerre & sans liaisons, sans nul besoin de ses semblables, comme sans nul desir de leur nuire, peut-être même sans jamais en reconnoître aucun individuellement, l'homme sauvage, sujet à peu de passions, & se suffisant à lui-même, n'avoit que les sentimens & les lumieres propres à cet état; qu'il ne sentoit que ses vrais besoins, ne regardoit que ce qu'il croyoit avoir intérêt de voir, & que son intelligence ne faisoit pas plus de progrès que sa vanité. Si par hazard il faisoit quelque découverte, il pouvoit d'autant moins la communiquer, qu'il ne reconnoissoit pas même ses enfans. L'art périssoit avec l'inventeur. Il n'y avoit ni

éducation , ni progrès ; les générations se multiplioient inutilement ; & chacune partant toujours du même point , les siècles s'écouloient dans toute la grossiereté des premiers âges ; l'espèce étoit déjà vieille , & l'homme restoit toujours enfant.

Si je me suis étendu si longtems sur la supposition de cette condition primitive, c'est qu'ayant d'anciennes erreurs & des préjugés invétérés à détruire , j'ai cru devoir creuser jusqu'à la racine , & montrer dans le tableau du véritable état de nature , combien l'inégalité même naturelle , est loin d'avoir , dans cet état , autant de réalité & d'influence que le prétendent nos Ecrivains.

En effet , il est aisé de voir qu'entre les différences qui distinguent les hommes , plusieurs passent pour naturelles, qui sont uniquement l'ouvrage de l'habitude & des divers genres de vie que les hommes adoptent dans la société. Ainsi un tempérament robuste ou délicat, la force ou la foiblesse qui en dépendent , viennent souvent plus de la maniere dure ou efféminée dont on a été élevé, que de la constitution primitive des corps. Il en est de même des

forces de l'esprit ; & non-seulement l'éducation met de la différence entre les esprits cultivés & ceux qui ne le sont pas, mais elle augmente celle qui se trouve entre les premiers , à proportion de la culture ; car qu'un géant & un nain marchent sur la même route, chaque pas qu'ils feront l'un & l'autre donnera un nouvel avantage au géant. Or , si l'on compare la diversité prodigieuse d'édu-cations & de genres de vie qui regné dans les différens ordres de l'état civil , avec la simplicité & l'uniformité de la vie animale & sauvage , où tous se nourris-sent des mêmes alimens , vivent de la même maniere , & font exactement les mêmes choses , on comprendra combien la différence d'homme à homme doit être moindre dans l'état de nature que dans celui de société , & combien l'inégalité naturelle doit augmenter dans l'espèce humaine par l'inégalité d'institution.

Mais quand la nature affecteroit dans la distribution de ses dons autant de pré-férences qu'on le prétend , quel avanta-ge les plus favorisés en tireroient-ils , au préjudice des autres , dans un état de choses qui n'admettroit presque aucune

forte de relation entr'eux ? I à où il n'y a point d'amour, de quoi servira la beauté ? Que sert l'esprit à des gens qui ne parlent point, & la ruse à ceux qui n'ont point d'affaires ? J'entends toujours répéter que les plus forts opprimeront les foibles ; mais qu'on m'explique ce qu'on veut dire par ce mot d'*oppression*. Les uns domineront avec violence, les autres gémiront asservis à tous leurs caprices : voilà précisément ce que j'observe parmi nous ; mais je ne vois pas comment cela pourroit se dire des hommes sauvages, à qui l'on auroit même bien de la peine à faire entendre ce que c'est que servitude & domination. Un homme pourra bien s'emparer des fruits qu'un autre a cueillis, du gibier qu'il a tué, de l'ancre qui lui servoit d'asyle ; mais comment viendra-t-il jamais à bout de s'en faire obéir, & quelles pourront être les chaînes de la dépendance parmi des hommes qui ne possèdent rien ? Si l'on me chasse d'un arbre, si l'on me tourmente dans un lieu, qui m'empêchera de passer ailleurs ? Se trouve-t-il un homme d'une force assez supérieure à la mienne, & , de plus, assez dépravé, assez paresseux &

assez féroce pour me contraindre à pourvoir à sa subsistance pendant qu'il demeure oisif? Il faut qu'il se résolve à ne pas me perdre de vue un seul instant, à me tenir lié avec un très-grand soin durant son sommeil, de peur que je ne m'échappe ou que je ne le tue : c'est-à-dire, qu'il est obligé de s'exposer volontairement à une peine beaucoup plus grande que celle qu'il veut éviter, & que celle qu'il me donne à moi-même. Après tout cela, sa vigilance se relâche-t-elle un moment : un bruit imprévu lui fait-il détourner la tête ; je fais vingt pas dans la forêt, mes fers sont brisés, & il ne me revoit de sa vie.

Sans prolonger inutilement ces détails, chacun doit voir que les liens de la servitude n'étant formés que de la dépendance mutuelle des hommes & des besoins réciproques qui les unissent, il est impossible d'affervir un homme, sans l'avoir mis auparavant dans le cas de ne pouvoir se passer d'un autre : situation qui, n'existant pas dans l'état de nature, y laisse chacun libre du joug & rend vaine la loi du plus fort.

Après avoir prouvé que l'inégalité

est à peine sensible dans l'état de nature , & que son influence y est presque nulle , il me reste à montrer son origine & ses progrès dans les développemens successifs de l'esprit humain. Après avoir montré que la *perfectibilité*, les vertus sociales , & les autres facultés que l'homme naturel avoit reçues en puissance , ne pouvoient jamais se développer d'elles-mêmes ; qu'elles avoient besoin pour cela du concours fortuit de plusieurs causes étrangères qui pouvoient ne jamais naître , & sans lesquelles il fût demeuré éternellement dans sa condition primitive , il me reste à considérer & à rapprocher les différens hazards qui ont pu perfectionner la raison humaine en détériorant l'espèce , rendre un être méchant en le rendant sociable , & d'un terme si éloigné , amener enfin l'homme & le monde au point où nous les voyons.

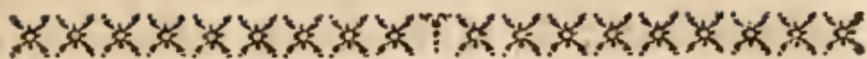
J'avoue que les événemens que j'ai à décrire ayant pu arriver de plusieurs manières , je ne puis me déterminer sur le choix , que par des conjectures ; mais outre que ces conjectures deviennent des raisons , quand elles sont les plus probables qu'on puisse tirer de la nature

des choses , & des seuls moyens qu'on puisse avoir de découvrir la vérité , les conséquences que je veux déduire des miennes , ne seront point pour cela conjecturales ; puisque , sur les principes que je viens d'établir , on ne sauroit former aucun autre système qui ne me fournisse les mêmes résultats , & dont je ne puisse tirer les mêmes conclusions.

Ceci me dispensera d'étendre mes réflexions sur la manière dont le laps de temps compense le peu de vraisemblance des événemens ; sur la puissance surprenante des causes très-légères , lorsqu'elles agissent sans relâche ; sur l'impossibilité où l'on est d'un côté de détruire certaines hypothèses , si de l'autre on se trouve hors d'état de leur donner le degré de certitude des faits ; sur ce que deux faits étant donnés comme réels à lier par une suite de faits intermédiaires , inconnus ou regardés comme tels , c'est à l'Histoire , quand on l'a , de donner les faits qui les lient ; c'est à la Philosophie , à son défaut , de déterminer les faits semblables qui peuvent les lier ; enfin sur ce qu'en matière d'événemens , la simili-

tude réduit les faits à un beaucoup plus petit nombre de classes différentes qu'on ne se l'imagine : il me suffit d'offrir ces objets à la considération de mes Juges : il me suffit d'avoir fait en sorte que les lecteurs vulgaires n'eussent pas besoin de les considérer.





SECONDE PARTIE.

LE premier qui , ayant enclos un terrain , s'avisa de dire , *ceci est à moi* , & trouva des gens assez simples pour le croire , fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes , de guerres , de meurtres , que de misères & d'horreurs n'eût point épargné au genre humain celui qui , arrachant les pieux ou comblant le fossé , eût crié à ses semblables : gardez-vous d'écouter cet imposteur ; vous êtes perdus , si vous oubliez que les fruits sont à tous , & que la terre n'est à personne : mais il y a grande apparence qu'alors les choses en étoient déjà venues au point de ne pouvoir plus durer comme elles étoient ; car cette idée de propriété , dépendant de beaucoup d'idées antérieures qui n'ont pu naître que successivement , ne se forma pas tout d'un coup dans l'esprit humain. Il fallut faire bien des progrès , acquérir bien de l'industrie & des lumières , les transmettre & les augmenter d'âge en âge , avant que d'arriver à ce dernier terme de l'état

de nature. Reprenons donc les choses de plus haut, & tâchons de rassembler sous un seul point de vue cette lente succession d'événemens & de connoissances, dans leur ordre le plus naturel.

Le premier sentiment de l'homme fut celui de son existence; son premier soin, celui de sa conservation. Les productions de la terre lui fournissoient tous les secours nécessaires; l'instinct le porta à en faire usage. La faim, d'autres appétits lui faisant éprouver tour-à-tour diverses manières d'exister, il y en eut une qui l'invita à perpétuer son espèce; & ce penchant aveugle, dépourvu de tout sentiment du cœur, ne produisoit qu'un acte purement animal. Le besoin satisfait, les deux sexes ne se reconnoissoient plus, & l'enfant même n'étoit plus rien à la mere si-tôt qu'il pouvoit se passer d'elle.

Telle fut la condition de l'homme naissant; telle fut la vie d'un animal borné d'abord aux pures sensations, & profitant à peine des dons que lui offroit la nature, loin de songer à lui rien arracher; mais il se présenta bientôt des difficultés; il fallut apprendre à les vaincre: la hauteur des arbres qui l'empêchoit d'atteindre à leurs fruits, la concurrence des

animaux qui cherchoient à s'en nourrir , la férocité de ceux qui en vouloient à sa propre vie , tout l'obligea de s'appliquer aux exercices du corps ; il fallut se rendre agile , vîte à la course , vigoureux au combat. Les armes naturelles , qui sont les branches d'arbres & les pierres , se trouvèrent bientôt sous sa main. Il apprit à surmonter les obstacles de la nature , à combattre au besoin les autres animaux , à disputer sa subsistance aux hommes mêmes , ou à se dédommager de ce qu'il falloit céder au plus fort.

A mesure que le genre humain s'étendit , les peines se multiplièrent avec les hommes. La différence des terrains , des climats , des saisons , put les forcer à en mettre dans leurs manières de vivre. Des années stériles , des hivers longs & rudes , des étés brûlans qui consomment tout , exigèrent d'eux une nouvelle industrie. Le long de la mer & des rivières , ils inventèrent la ligne & le hameçon , & devinrent pêcheurs & ichthyophages. Dans les forêts , ils se firent des arcs & des flèches , & devinrent chasseurs & guerriers. Dans les pays froids , ils se couvrirent des peaux des bêtes qu'ils avoient tuées. Le tonnerre , un volcan , ou quel-

que heureux hazard leur fit connoître le feu ; nouvelle ressource contre la rigueur de l'hiver ; ils apprirent à conserver cet élément , puis à le reproduire , & enfin à en préparer les viandes qu'auparavant ils dévoroient crues.

Cette application réitérée des êtres divers à lui-même , & les uns aux autres , dut naturellement engendrer dans l'esprit de l'homme les perceptions de certains rapports. Ces relations que nous exprimons par les mots de *grand* , de *petit* , de *fort* , de *foible* , de *vîte* , de *lent* , de *peureux* , de *hardi* , & d'autres idées pareilles , comparées au besoin & presque sans y songer , produisirent enfin chez lui quelque sorte de réflexion , ou plutôt une prudence machinale , qui lui indiquoit les précautions les plus nécessaires à sa sûreté.

Les nouvelles lumieres qui résulterent de ce développement , augmentèrent sa supériorité sur les autres animaux , en la lui faisant connoître. Il s'exerça à leur dresser des pièges , il leur donna le change en mille manieres ; & , quoique plusieurs le surpassassent en force au combat , ou en vitesse à la course ; de ceux qui pouvoient lui servir ou lui nuire , il devint avec le temps le maître des uns & le

fléau des autres. C'est ainsi que le premier regard qu'il porta sur lui-même, y produisit le premier mouvement d'orgueil ; c'est ainsi que sachant encore à peine distinguer les rangs, & se contemplant au premier par son espèce, il se préparoit de loin à y prétendre par son individu.

Quoique ses semblables ne fussent pas pour lui ce qu'ils sont pour nous, & qu'il n'eût guères plus de commerce avec eux qu'avec les autres animaux, ils ne furent pas oubliés dans ses observations. Les conformités que le temps put lui faire appercevoir entr'eux, sa femelle & lui-même, le firent juger de celles qu'il n'apercevoit pas ; & voyant qu'ils se conduisoient tous, comme il auroit fait en de pareilles circonstances, il conclut que leur maniere de penser & de sentir étoit entièrement conforme à la sienne ; & cette importante vérité, bien établie dans son esprit, lui fit suivre, par un pressentiment aussi sûr & plus prompt que la Dialectique, les meilleures règles de conduite que, pour son avantage & sa sûreté, il lui convînt de garder avec eux.

Instruit par l'expérience, que l'amour du bien-être est le seul mobile des actions humaines, il se trouva en état de

distinguer les occasions rares où l'intérêt commun devoit le faire compter sur l'assistance de ses semblables , & celles plus rares encore , où la concurrence devoit le faire défier d'eux. Dans le premier cas, il s'unissoit avec eux en troupeau , ou tout au plus , par quelque sorte d'association libre qui n'obligeoit personne , & qui ne duroit qu'autant que le besoin passager qui l'avoit formée. Dans le second , chacun cherchoit à prendre ses avantages , soit à force ouverte , s'il croyoit le pouvoir ; soit par adresse & subtilité , s'il se sentoit le plus foible.

Voilà comment les hommes purent insensiblement acquérir quelque idée grossière des engagemens mutuels , & de l'avantage de les remplir , mais seulement autant que pouvoit l'exiger l'intérêt présent & sensible : car la prévoyance n'étoit rien pour eux ; & , loin de s'occuper d'un avenir éloigné , ils ne songoient pas même au lendemain. S'agissoit-il de prendre un cerf , chacun sentoit bien qu'il devoit pour cela garder fidèlement son poste ; mais si un lièvre venoit à passer à la portée de l'un d'eux , il ne faut pas douter qu'il ne le poursuivît sans scrupule , & qu'ayant atteint sa proie , il ne se souciât
fort

fort peu de faire manquer la leur à ses compagnons.

Il est aisé de comprendre qu'un pareil commerce n'exigeoit pas un langage beaucoup plus raffiné que celui des corneilles ou des singes, qui s'attroupent à-peu-près de même. Des cris inarticulés, beaucoup de gestes, & quelques bruits imitatifs, dûrent composer pendant long-temps la langue univér elle, à quoi joignant dans chaque contrée quelques sons articulés & conventionnels, dont, comme je l'ai déjà dit, il n'est pas trop facile d'expliquer l'institution, on eut des langues particulières, mais grossières, imparfaites, & telles à-peu-près qu'en ont encore aujourd'hui diverses nations sauvages. Je parcours comme un trait des multitudes de siècles, forcé par le temps qui s'écoule, par l'abondance des choses que j'ai à dire, & par le progrès pre que insensible des commencemens; car plus les événemens étoient lents à se succéder, plus ils sont prompts à décrire.

Ces premiers progrès mirent enfin l'homme à portée d'en faire de plus rapides. Plus l'esprit s'éclaircit, & plus l'industrie se perfectionna. Bientôt cessant de s'endormir sous le premier arbre, ou de

se retirer dans des cavernes, on trouva quelques sortes de haches de pierres dures & tranchantes, qui servirent à couper du bois, creuser la terre, & faire des huttes de branchages, qu'on s'avisa ensuite d'enduire d'argile & de boue. Ce fut là l'époque d'une première révolution qui forma l'établissement & la distinction des familles, & qui introduisit une sorte de propriété; d'où peut-être naquirent déjà bien des querelles & des combats. Cependant comme les plus forts furent vraisemblablement les premiers à se faire des logemens qu'ils se sentoient capables de défendre, il est à croire que les foibles trouverent plus court & plus sûr de les imiter, que de tenter de les déloger: & quant à ceux qui avoient déjà des cabanes, aucun d'eux ne dut chercher à s'approprier celle de son voisin, moins parce qu'elle ne lui appartenoit pas, que parce qu'elle lui étoit inutile, & qu'il ne pouvoit s'en emparer, sans s'exposer à un combat très vif avec la famille qui l'occupoit.

Les premiers développemens du cœur furent l'effet d'une situation nouvelle, qui réunissoit dans une habitation commune les maris & les femmes, les peres & les enfans; l'habitude de vivre ensemble fit

naître les plus doux sentimens qui soient connus des hommes, l'amour conjugal, & l'amour paternel. Chaque famille devint une petite société d'autant mieux unie, que l'attachement réciproque & la liberté en étoient les seuls liens; & ce fut alors que s'établit la première différence dans la manière de vivre des deux sexes, qui jusqu'ici n'en avoient eu qu'une. Les femmes devinrent plus sédentaires & s'accoutumèrent à garder la cabane & les enfans, tandis que l'homme alloit chercher la subsistance commune. Les deux sexes commencèrent aussi, par une vie un peu plus molle, à perdre quelque chose de leur férocité & de leur vigueur: mais si chacun séparément devint moins propre à combattre les bêtes sauvages, en revanche il fut plus aisé de s'assembler pour leur résister en commun.

Dans ce nouvel état, avec une vie simple & solitaire, des besoins très bornés, & les instrumens qu'ils avoient inventés pour y pourvoir, les hommes, jouissant d'un fort grand loisir, l'employèrent à se procurer plusieurs sortes de commodités inconnues à leurs peres; & ce fut-là le premier joug qu'ils s'imposèrent sans y songer, & la première source de maux

qu'ils préparèrent à leurs descendans : car outre qu'ils continuerent ainsi à s'amollir le corps & l'esprit, ces commodités ayant par l'habitude perdu presque tout leur agrément, & étant en même temps dégénérées en de vrais besoins, la privation en devint beaucoup plus cruelle que la possession n'en étoit douce ; & l'on étoit malheureux de les perdre, sans être heureux de les posséder.

On entrevoit un peu mieux ici comment l'usage de la parole s'établit ou se perfectionna insensiblement dans le sein de chaque famille ; & l'on peut conjecturer encore comment diverses causes particulières purent étendre le langage, & en accélérer le progrès en le rendant plus nécessaire. De grandes inondations ou des tremblemens de terre environnèrent d'eaux ou de précipices des cantons habités ; des révolutions du globe détachèrent & couperent en Isles des portions du continent. On conçoit qu'entre des hommes aussi rapprochés, & forcés de vivre ensemble, il dut se former un idiôme commun plutôt qu'entre ceux qui erroient librement dans les forêts de la terre ferme. Ainsi il est très possible qu'après leurs premiers essais de naviga-

ion, des insulaires aient porté parmi nous l'usage de la parole; & il est au moins très vraisemblable que la société & les langues ont pris naissance dans les Isles, & s'y sont perfectionnées avant que d'être connues dans le continent.

Tout commence à changer de face. Les hommes errans jusqu'ici dans les bois, ayant pris une assiette plus fixe, se rapprochent lentement, se réunissent en diverses troupes, & forment enfin dans chaque contrée une nation particulière, unie de mœurs & de caractère, non par des réglemens & des loix, mais par le même genre de vie & d'alimens, & par l'influence commune du climat. Un voisinage permanent ne peut manquer d'engendrer enfin quelque liaison entre diverses familles. De jeunes gens de différens sexes habitent des cabanes voisines; le commerce passager que demande la nature en amène bientôt un autre non moins doux & plus permanent par la fréquentation naturelle. On s'accoutume à considérer différens objets, & à faire des comparaisons; on acquiert insensiblement des idées de mérite & de beauté qui produisent des sentimens de préférence. A force de se voir, on ne peut plus se

passer de se voir encore. Un sentiment tendre & doux s'infinue dans l'ame, & par la moindre opposition devient une fureur impétueuse : la jalousie s'éveille avec l'amour ; la discorde triomphe, & la plus douce des passions reçoit des sacrifices de sang humain.

A mesure que les idées & les sentimens se succèdent, que l'esprit & le cœur s'exercent, le genre humain continue à s'appriivoiser ; les liaisons s'étendent & les liens se resserrent. On s'accoutuma à s'assembler devant les cabanes ou autour d'un grand arbre : le chant & la danse, vrais enfans de l'amour & du loisir, devinrent l'amusement, ou plutôt l'occupation des hommes & des femmes oisifs & attroupés. Chacun commença à regarder les autres & à vouloir être regardé soi-même ; & l'estime publique eut un prix. Celui qui chantoit ou dansoit le mieux ; le plus beau, le plus fort, le plus adroit ou le plus éloquent devint le plus considéré ; & ce fut-là le premier pas vers l'inégalité & vers le vice en même temps : de ces premières préférences naquirent d'un côté la vanité & le mépris, de l'autre la honte & l'envie ; & la fermentation causée par ces

nouveaux levains produisit enfin des composés funestes au bonheur & à l'innocence.

Si-tôt que les hommes eurent commencé à s'apprécier mutuellement, & que l'idée de la considération fut formée dans leur esprit, chacun prétendit y avoir droit, & il ne fut plus possible d'en manquer impunément pour personne. De-là sortirent les premiers devoirs de la civilité, même parmi les Sauvages; & de-là tout tort volontaire devint un outrage, parce qu'avec le mal qui résultoit de l'injure, l'offensé y voyoit le mépris de sa personne, souvent plus insupportable que le mal même. C'est ainsi que chacun punissant le mépris qu'on lui avoit témoigné, d'une manière proportionnée au cas qu'il faisoit de lui-même, les vengeances devinrent terribles, & les hommes sanguinaires & cruels. Voilà précisément le degré où étoient parvenus la plupart des peuples Sauvages qui nous sont connus; & c'est faute d'avoir suffisamment distingué les idées, & remarqué combien ces peuples étoient déjà loin du premier état de nature, que plusieurs se sont hâtés de conclure que l'homme est naturellement cruel & qu'il a besoin de police pour l'adoucir, tandis que rien n'est si doux que

lui dans son état primitif , lorsque, placé par la nature à des distances égales de la stupidité des brutes & des lumieres funestes de l'homme civil , & borné également par l'instinct & par la raison à se garantir du mal qui le menace , il est retenu par la pitié naturelle , de faire lui-même du mal à personne , sans y être porté par rien , même après en avoir reçu ; car selon l'axiome du sage Locke , *il ne sauroit y avoir d'injure où il n'y a point de propriété.*

Mais il faut remarquer que la société commencée , & les relations déjà établies entre les hommes , exigeoient en eux des qualités différentes de celles qu'ils tenoient de leur constitution primitive ; que , la moralité commençant à s'introduire dans les actions humaines , & chacun avant les loix étant seul juge & vengeur des offenses qu'il avoit reçues , la bonté convenable au pur état de nature n'étoit plus celle qui convenoit à la société naissante ; qu'il falloit que les punitions devinssent plus sévères à mesure que les occasions d'offenser devenoient plus fréquentes , & que c'étoit à la terreur des vengeances de tenir lieu du frein des loix. Ainsi , quoique les hommes fussent

devenus moins endurans , & que la pitié naturelle eût déjà souffert quelque altération , ce période du développement des facultés humaines , tenant un juste milieu entre l'indolence de l'état primitif & la pétulante activité de notre amour propre , dut être l'époque la plus heureuse & la plus durable. Plus on y réfléchit , plus on trouve que cet état étoit le moins sujet aux révolutions , le meilleur à l'homme (* 13.) , & qu'il n'en a (* 13.) dû sortir que par quelque funeste hazard , qui pour l'utilité commune eût dû ne jamais arriver. L'exemple des Sauvages , qu'on a presque tous trouvés à ce point , semble confirmer que le genre humain étoit fait pour y rester toujours ; que cet état est la véritable jeunesse du monde , & que tous les progrès ultérieurs ont été en apparence autant de pas vers la perfection de l'individu , & en effet vers la décrépitude de l'espèce.

Tant que les hommes se contenterent de leurs cabanes rustiques , tant qu'ils se bornerent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arrêtes , à se parer de plumes & de coquillages , à se peindre le corps de diverses couleurs , à perfectionner ou embellir leurs arcs & leurs

flèches, à tailler avec des pierres tranchantes quelques canots de pêcheurs ou quelques grossiers instrumens de musique; en un mot, tant qu'ils ne s'appliquèrent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvoit faire, & qu'à des arts qui n'avoient pas besoin du concours de plusieurs mains, ils vécutent libres, sains, bons, & heureux autant qu'ils pouvoient l'être par leur nature, & continuerent à jouir entr'eux des douceurs d'un commerce indépendant: mais dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un autre; dès qu'on s'apperçut qu'il étoit utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, l'égalité disparut, la propriété s'introduisit, le travail devint nécessaire, & les vastes forêts se changerent en des campagnes riantes qu'il fallut arroser de la sueur des hommes, & dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage & la misere germer & croître avec les moissons.

La métallurgie & l'agriculture furent les deux arts dont l'invention produisit cette grande révolution. Pour le Poëte, c'est l'or & l'argent; mais pour le Philosophe, ce sont le fer & le bled qui ont civilisé les hommes, & perdu le genre humain. Aussi l'un & l'autre étoient-ils

inconnus aux Sauvages de l'Amérique, qui pour cela font toujours demeurés tels : les autres peuples semblent même être restés barbares tant qu'ils ont pratiqué l'un de ces arts sans l'autre. Et l'une des meilleures raisons peut-être pourquoi l'Europe a été, si non plutôt, du moins plus constamment & mieux polie que les autres parties du monde, c'est qu'elle est à la fois la plus abondante en fer & la plus fertile en bled.

Il est très difficile de conjecturer comment les hommes sont parvenus à connoître & à employer le fer : car il n'est pas croyable qu'ils aient imaginé d'eux-mêmes de tirer la matière de la mine & de lui donner les préparations nécessaires pour la mettre en fusion avant que de sçavoir ce qui en résulteroit. D'un autre côté on peut d'autant moins attribuer cette découverte à quelque incendie accidentel, que les mines ne se forment que dans des lieux arides, & dénués d'arbres & de plantes ; de sorte qu'on diroit que la nature avoit pris des précautions pour nous dérober ce fatal secret. Il ne reste donc que la circonstance extraordinaire de quelque Volcan, qui, vomissant des matières métalliques en fu-

sion , aura donné aux observateurs l'idée d'imiter cette opération de la nature ; encore faut-il leur supposer bien du courage & de la prévoyance pour entreprendre un travail aussi pénible , & envisager d'aussi loin les avantages qu'ils en pouvoient retirer : ce qui ne convient guères qu'à des esprits déjà plus exercés que ceux-ci ne le devoient être.

Quant à l'agriculture , le principe en fut connu longtems avant que la pratique en fût établie ; & il n'est guères possible que les hommes , sans cesse occupés à tirer leur subsistance des arbres & des plantes , n'eussent assez promptement l'idée des voies que la nature emploie pour la génération des végétaux : mais leur industrie ne se tourna probablement que fort tard de ce côté-là ; soit parce que les arbres qui , avec la chasse & la pêche , fournissoient à leur nourriture , n'avoient pas besoin de leurs soins ; soit faute de connoître l'usage du bled , soit faute d'instrumens pour le cultiver , soit faute de prévoyance pour le besoin à venir , soit enfin faute de moyens pour empêcher les autres de s'approprier le fruit de leur travail. Devenus plus industrieux , on peut croire qu'avec des

pierres aiguës, & des bâtons pointus ils commencerent par cultiver quelques légumes ou racines autour de leurs cabanes, long-temps avant que de sçavoir préparer le bled, & d'avoir les instrumens nécessaires pour la culture en grand; sans compter que pour se livrer à cette occupation & ensemençer des terres, il faut se résoudre à perdre d'abord quelque chose pour gagner beaucoup dans la suite; précaution fort éloignée du tour d'esprit de l'homme sauvage, qui, comme je l'ai dit, a bien de la peine à songer le matin à ses besoins du soir.

L'invention des autres arts fut donc nécessaire pour forcer le genre humain de s'appliquer à celui de l'agriculture. Dès qu'il fallut des hommes pour fondre & forger le fer, il fallut d'autres hommes pour nourrir ceux-là. Plus le nombre des ouvriers vint à se multiplier, moins il y eut de mains employées à fournir à la subsistance commune, sans qu'il y eût moins de bouches pour la consommer; & comme il fallut aux uns des denrées en échange de leur fer, les autres trouverent enfin le secret d'employer le fer à la multiplication des denrées. De-là naquirent, d'un côté, le labourage & l'a-

griculture; &, de l'autre, l'art de travailler les métaux, & d'en multiplier les usages.

De la culture des terres s'ensuivit nécessairement leur partage; &, de la propriété une fois reconnue, les premières règles de justice: car pour rendre à chacun le sien, il faut que chacun puisse avoir quelque chose; de plus les hommes commençant à porter leurs vues dans l'avenir, & se voyant tous quelques biens à perdre, il n'y en avoit aucun qui n'eût à craindre pour soi la repréfaille des torts qu'il pouvoit faire à autrui. Cette origine est d'autant plus naturelle, qu'il est impossible de concevoir l'idée de la propriété naissante, d'ailleurs que de la main d'œuvre: car on ne voit pas ce que, pour s'approprier les choses qu'il n'a point faites, l'homme y peut mettre de plus que son travail. C'est le seul travail qui, donnant droit au cultivateur sur le produit de la terre qu'il a labourée, lui en donne par conséquent sur le fonds, au moins jusqu'à la récolte, & ainsi d'année en année; ce qui faisant une possession continue, se transforme aisément en propriété. Lorsque les Anciens, dit Grotius, ont donné à Cérès l'épithète

de légiflatrice, & à une fête célébrée en son honneur, le nom de Thesmophories, ils ont fait entendre par-là que le partage des terres a produit une nouvelle sorte de droit; c'est-à-dire, le droit de propriété, différent de celui qui résulte de la loi naturelle.

Les choses en cet état eussent pu demeurer égales, si les talens eussent été égaux, & que, par exemple, l'emploi du fer & la consommation des denrées eussent toujours fait une balance exacte; mais la proportion que rien ne maintenoit, fut bien-tôt rompue; le plus fort faisoit plus d'ouvrage; le plus adroit tiroit meilleur parti du sien; le plus ingénieux trouvoit des moyens d'abrégier le travail; le Laboureur avoit plus besoin de fer, ou le forgeron plus besoin de bled, & en travaillant également, l'un gagnoit beaucoup, tandis que l'autre avoit peine à vivre. C'est ainsi que l'inégalité naturelle se déploie insensiblement avec celle de combinaison, & que les différences des hommes, développées par celles des circonstances, se rendent plus sensibles, plus permanentes dans leurs effets, & commencent à influer dans la même proportion sur le sort des particuliers.

Les choses étant parvenues à ce point, il est facile d'imaginer le reste. Je ne m'arrêterai pas à décrire l'invention successive des autres arts, le progrès des langues, l'épreuve & l'emploi des talens, l'inégalité des fortunes, l'usage ou l'abus des richesses, ni tous les détails qui suivent ceux-ci & que chacun peut aisément suppléer. Je me bornerai seulement à jeter un coup-d'œil sur le genre humain placé dans ce nouvel ordre de choses.

Voilà donc toutes nos facultés développées, la mémoire & l'imagination en jeu, l'amour-propre intéressé, la raison rendue active & l'esprit arrivé presque au terme de la perfection dont il est susceptible. Voilà toutes les qualités naturelles mises en action, le rang & le sort de chaque homme établi, non-seulement sur la quantité des biens & le pouvoir de servir ou de nuire, mais sur l'esprit, la beauté, la force ou l'adresse, sur le mérite ou les talens; & ces qualités étant les seules qui pouvoient attirer de la considération, il fallut bientôt les avoir ou les affecter. Il fallut pour son avantage se montrer autre que ce qu'on étoit en effet. Etre & paroître de-

vinrent deux choses tout-à-fait différentes ; & de cette distinction sortirent le faste imposant , la ruse trompeuse , & tous les vices qui en font le cortége. D'un autre côté , de libre & indépendant qu'étoit auparavant l'homme , le voilà par une multitude de nouveaux besoins assujetti , pour ainsi dire , à toute la nature , & sur-tout à ses semblables , dont il devient l'esclave en un sens , même en devenant leur maître ; riche , il a besoin de leurs services ; pauvre , il a besoin de leur secours , & la médiocrité ne le met point en état de se passer d'eux. Il faut donc qu'il cherche sans cesse à les intéresser à son sort , & à leur faire trouver en effet ou en apparence leur profit à travailler pour le sien : ce qui le rend fourbe & artificieux avec les uns , impérieux & dur avec les autres , & le met dans la nécessité d'abuser tous ceux dont il a besoin , quand il ne peut s'en faire craindre , & qu'il ne trouve pas son intérêt à les servir utilement. Enfin l'ambition dévorante, l'ardeur d'élever sa fortune relative , moins par un véritable besoin que pour se mettre au dessus des autres , inspire à tous les hommes un noir penchant à se nuire mutuellement ,

une jalousie secrète d'autant plus dangereuse que , pour faire son coup plus en fûreté, elle prend souvent le masque de la bienveillance ; en un mot , concurrence & rivalité d'une part ; de l'autre , opposition d'intérêts ; & toujours le desir caché de faire son profit aux dépens d'autrui : tous ces maux sont le premier effet de la propriété & le cortège inséparable de l'inégalité naissante.

Avant qu'on eût inventé les signes représentatifs des richesses , elles ne pouvoient gueres consister qu'en terres & en bestiaux , les seuls biens réels que les hommes puissent posséder. Or quand les héritages se furent accrûs en nombre & en étendue au point de couvrir le sol entier & de se toucher tous , les uns ne purent plus s'aggrandir qu'aux dépens des autres , & les surnuméraires , que la foiblesse ou l'indolence avoient empêchés d'en acquérir à leur tour , devenus pauvres sans avoir rien perdu , parce que , tout changeant autour d'eux , eux seuls n'avoient point changé , furent obligés de recevoir ou de ravir leur subsistance de la main des riches ; & de-là commencerent à naître , selon les divers caractères des uns & des autres , la domina-

tion & la servitude, ou la violence & les rapines. Les riches, de leur côté, connoissent à peine le plaisir de dominer, qu'ils dédaignèrent bien-tôt tous les autres, & se servant de leurs anciens esclaves pour en soumettre de nouveaux, ils ne songerent qu'à subjuguier & asservir leurs voisins; semblables à ces loups affamés, qui, ayant une fois goûté de la chair humaine, rebutent toute autre nourriture & ne veulent plus que dévorer des hommes.

C'est ainsi que, les plus puissans, ou les plus misérables, se faisant de leur force ou de leurs besoins une sorte de droit au bien d'autrui, équivalent, selon eux, à celui de propriété, l'égalité rompue fut suivie du plus affreux désordre: c'est ainsi que les usurpations des riches, les brigandages des pauvres, les passions effrénées de tous étouffant la pitié naturelle & la voix encore foible de la justice, rendirent les hommes avarés, ambitieux & méchans. Il s'élevoit entre le droit du plus fort & le droit du premier occupant un conflit perpétuel qui ne se terminoit que par des combats & des meurtres(*d.) (*d.) La société naissante fit place au plus horrible état de guerre: le genre humain

avili & désolé, ne pouvant plus retourner sur ses pas, ni renoncer aux acquisitions malheureuses qu'il avoit faites, & ne travaillant qu'à sa honte, par l'abus des facultés qui l'honorent, se mit lui-même à la veille de sa ruine.

*Attonitus novitate mali, divesque, miserque,
Effugere optat opes, & quæ modò voverat, odit.*

Il n'est pas possible que les hommes n'aient fait enfin des réflexions sur une situation aussi misérable, & sur les calamités dont ils étoient accablés. Les riches sur-tout dûrent bientôt sentir combien leur étoit défavantageuse une guerre perpétuelle dont ils faisoient seuls tous les frais, & dans laquelle le risque de la vie étoit commun, & celui des biens particulier. D'ailleurs, quelques couleurs qu'ils pussent donner à leurs usurpations, ils sentoient assez qu'elles n'étoient établies que sur un droit précaire & abusif, & que n'ayant été acquises que par la force, la force pouvoit les leur ôter sans qu'ils eussent raison de s'en plaindre. Ceux mêmes que la seule industrie avoit enrichis, ne pouvoient gueres fonder leur propriété sur de meilleurs titres. Ils avoient beau

dire : c'est moi qui ai bâti ce mur, j'ai gagné ce terrain par mon travail. Qui vous a donné les alignemens, leur pouvoit-on répondre, & en vertu de quoi prétendez-vous être payé à nos dépens d'un travail que nous ne vous avons point imposé? Ignorez-vous qu'une multitude de vos freres périt ou souffre du besoin de ce que vous avez de trop, & qu'il vous falloit un consentement exprès & unanime du genre humain pour vous approprier, sur la subsistance commune, tout ce qui alloit au-delà de la vôtre? Destitué de raisons valables pour se justifier, & de forces suffisantes pour se défendre; écrasant facilement un particulier, mais écrasé lui-même par des troupes de bandits; seul contre tous, & ne pouvant, à cause des jalousies mutuelles, s'unir avec ses égaux contre des ennemis unis par l'espoir commun du pillage, le riche, pressé par la nécessité, conçut enfin le projet le plus réfléchi qui soit jamais entré dans l'esprit humain; ce fut d'employer en sa faveur les forces mêmes de ceux qui l'attaquoient, de faire ses défenseurs de ses adversaires, de leur inspirer d'autres maximes, & de leur donner d'autres institutions qui lui fussent aussi favora-

bles que le droit naturel lui étoit contraire.

Dans cette vûe , après avoir exposé à ses voisins l'horreur d'une situation qui les armoit tous les uns contre les autres, qui leur rendoit leurs possessions aussi onéreuses que leurs besoins, & où nul ne trouvoit sa sûreté ni dans la pauvreté ni dans la richesse , il inventa aisément des raisons spécieuses pour les amener à son but. « Unissons-nous , leur dit il , pour
 » garantir de l'oppression les foibles, con-
 » tenir les ambitieux, & assurer à chacun
 » la possession de ce qui lui appartient ;
 » instituons des reglemens de justice &
 » de paix auxquels tous soient obligés de
 » se conformer , qui ne fassent acception
 » de personne , & qui réparent , en
 » quelque sorte, les caprices de la fortune
 » en soumettant également le puissant &
 » le foible à des devoirs mutuels. En un
 » mot , au lieu de tourner nos forces
 » contre nous-mêmes , rassemblons-les
 » en un pouvoir suprême qui nous gou-
 » verne selon de sages loix , qui protège
 » & défende tous les membres de l'af-
 » sociation , repousse les ennemis com-
 » muns , & nous maintienne dans une
 » concorde éternelle ».

Il en fallut beaucoup moins que l'équivalent de ce discours pour entraîner des hommes grossiers, faciles à séduire, qui d'ailleurs avoient trop d'affaires à démêler entr'eux, pour pouvoir se passer d'arbitres, & trop d'avarice & d'ambition, pour pouvoir long-temps se passer de maîtres. Tous coururent au devant de leurs fers, croyant assurer leur liberté: car avec assez de raison pour sentir les avantages d'un établissement politique, ils n'avoient pas assez d'expérience pour en prévoir les dangers; les plus capables de pressentir les abus étoient précisément ceux qui comptoient d'en profiter; & les sages mêmes virent qu'il falloit se résoudre à sacrifier une partie de leur liberté à la conservation de l'autre, comme un blessé se fait couper le bras pour sauver le reste du corps.

Telle fut ou dut être l'origine de la société & des loix qui donnerent de nouvelles entraves au foible, & de nouvelles forces au riche (* 14), détruisirent sans (* 14.) retour la liberté naturelle, fixerent pour jamais la loi de la propriété & de l'inégalité; d'une adroite usurpation firent un droit irrévocable, & pour le profit

de quelques ambitieux assujettirent désormais tout le genre humain au travail, à la servitude & à la misère. On voit aisément comment l'établissement d'une seule société rendit indispensable celui de toutes les autres, & comment, pour faire tête à des forces unies, il fallut s'unir à son tour. Les sociétés se multipliant ou s'étendant rapidement, couvrirent bientôt toute la surface de la terre; & il ne fut plus possible de trouver un seul coin dans l'univers où l'on pût s'affranchir du joug & soustraire sa tête au glaive souvent mal conduit, que chaque homme vit perpétuellement suspendu sur la sienne. Le droit civil étant ainsi devenu la règle commune des citoyens, la loi de nature n'eut plus lieu qu'entre les diverses sociétés, où, sous le nom de droit des gens, elle fut tempérée par quelques conventions tacites pour rendre le commerce possible & suppléer à la commisération naturelle, qui, perdant de société à société presque toute la force qu'elle avoit d'homme à homme, ne réside plus que dans quelques grandes âmes cosmopolites, qui franchissent les barrières imaginaires qui séparent les peuples, & qui, à l'exemple

l'exemple de l'être souverain qui les a créés, embrassent tout le genre humain dans leur bienveillance.

Les corps politiques restant ainsi entr'eux dans l'état de nature, se ressentirent bientôt des inconvéniens qui avoient forcé les particuliers d'en sortir ; & cet état devint encore plus funeste entre ces grands corps, qu'il ne l'avoit été auparavant entre les individus dont ils étoient composés. De-là sortirent les guerres nationales, les batailles, les meurtres, les représailles qui font frémir la nature & choquent la raison, & tous ces préjugés horribles qui placent au rang des vertus l'honneur de répandre le sang humain. Les plus honnêtes gens apprirent à compter parmi leurs devoirs celui d'égorger leurs semblables ; on vit enfin les hommes se massacrer par milliers, sans sçavoir pourquoi ; & il se commettoit plus de meurtres en un seul jour de combat, & plus d'horreurs à la prise d'une seule ville, qu'il ne s'en étoit commis dans l'état de nature durant des siècles entiers sur toute la face de la terre. Tels sont les premiers effets qu'on entrevoit de la division du genre humain en différentes sociétés. Revenons à leur institution.

Je ſçais que pluſieurs ont donné d'autres origines aux ſociétés politiques, comme les conquêtes du plus puiffant ou l'union des foibles; & le choix entre ces cauſes eſt indifférent à ce que je veux établir: cependant celle que je viens d'expoſer me paroît la plus naturelle par les raiſons ſuivantes. 1^e. Que dans le premier cas, le droit de conquête n'étant point un droit, n'en a pu fonder aucun autre, le conquérant & les peuples conquis reſtant toujours entr'eux dans l'état de guerre, à moins que la nation remiſe en pleine liberté ne choiſiſſe volontairement ſon vainqueur pour ſon chef. Juſques-là, quelques capitulations qu'on ait faites, comme elles n'ont été fondées que ſur la violence, & que par conſéquent elles ſont nulles par le fait même, il ne peut y avoir dans cette hypothèſe ni véritable ſociété, ni corps politique, ni d'autre loi que celle du plus fort. 2^e. Que ces mots de *fort* & de *foible* ſont équivoques dans le ſecond cas; que dans l'intervalle qui ſe trouve entre l'établifſement du droit de propriété ou de premier occupant, & celui des gouvernemens politiques, le ſens de ces termes eſt mieux rendu par ceux de *pauvre* & de *riche*,

parce qu'en effet un homme n'avoit point avant les loix d'autre moyen d'assujettir ses égaux qu'en attaquant leur bien, ou leur faisant quelque part du sien. 3^o. Que les pauvres n'ayant rien à perdre que leur liberté, ç'eût été une grande folie à eux de s'ôter volontairement le seul bien qui leur restoit, pour ne rien gagner en échange; qu'au contraire les riches étant, pour ainsi dire, sensibles dans toutes les parties de leur bien, il étoit beaucoup plus aisé de leur faire du mal; qu'ils avoient par conséquent plus de précautions à prendre pour s'en garantir, & qu'enfin il est raisonnable de croire qu'une chose a été inventée par ceux à qui elle est utile, plutôt que par ceux à qui elle fait du tort,

Le Gouvernement naissant n'eut point une forme constante & régulière. Le défaut de Philosophie & d'expérience ne laissoit appercevoir que les inconvéniens présens, & l'on ne songeoit à remédier aux autres qu'à mesure qu'ils se présentoient. Malgré tous les travaux des plus sages Législateurs, l'état politique demeura toujours imparfait, parce qu'il étoit presque l'ouvrage du hazard, & que mal commencé, le temps, en dé-

couvrant les défauts & suggérant des remèdes , ne put jamais réparer les vices de la constitution ; on raccommodoit sans cesse , au lieu qu'il eût fallu commencer par nétoyer l'aire & écarter tous les vieux matériaux , comme fit Lycurgue à Sparte , pour élever ensuite un bon édifice. La société ne consista d'abord qu'en quelques conventions générales que tous les particuliers s'engageoient à observer , & dont la communauté se rendoit garante envers chacun d'eux. Il fallut que l'expérience montrât combien une pareille constitution étoit foible , & combien il étoit facile aux infracteurs d'éviter la conviction ou le châtiment des fautes dont le public seul devoit être le témoin & le juge ; il fallut que la loi fût éludée de mille manières ; il fallut que les inconvéniens & les désordres se multipliaissent continuellement , pour qu'on songeât enfin à confier à des particuliers le dangereux dépôt de l'autorité publique , & qu'on commît à des Magistrats le soin de faire observer les délibérations du peuple ; car de dire que les chefs furent choisis avant que la confédération fût faite , & que les ministres des loix existèrent

avant les loix mêmes , c'est une supposition qu'il n'est pas permis de combattre sérieusement.

Il ne seroit pas plus raisonnable de croire que les peuples se sont d'abord jetés entre les bras d'un maître absolu , sans conditions & sans retour , & que le premier moyen de pourvoir à la sûreté commune qu'aient imaginé des hommes fiers & indomptés , a été de se précipiter dans l'esclavage. En effet, pourquoi se sont-ils donné des supérieurs , si ce n'est pour les défendre contre l'oppression , & protéger leurs biens, leur liberté & leurs vies, qui sont, pour ainsi dire, les élémens constitutifs de leur être? Or dans les relations d'homme à homme, le pis qui puisse arriver à l'un étant de se voir à la discrétion de l'autre, n'eût-il pas été contre le bon sens de commencer par se dépouiller entre les mains d'un chef des seules choses, pour la conservation desquelles ils avoient besoin de son secours? Quel équivalent eût-il pu leur offrir pour la concession d'un si beau droit? Et, s'il eût osé l'exiger sous le prétexte de les défendre, n'eût-il pas aussi tôt reçu la réponse de l'Apologue: que nous fera de plus l'en-

nemi? Il est donc incontestable, (& c'est la maxime fondamentale de tout le droit politique) que les peuples se sont donné des chefs pour défendre leur liberté & non pour les asservir. *Si nous avons un Prince*, disoit Pline à Trajan, *c'est afin qu'il nous préserve d'avoir un maître.*

Les politiques font sur l'amour de la liberté les mêmes sophismes que les Philosophes ont faits sur l'état de nature; par les choses qu'ils voient, ils jugent des choses très différentes qu'ils n'ont pas vues, & ils attribuent aux hommes un penchant naturel à la servitude, par la patience avec laquelle ceux qu'ils ont sous les yeux supportent la leur; sans songer qu'il en est de la liberté comme de l'innocence & de la vertu, dont on ne sent le prix qu'autant qu'on en jouit soi-même, & dont le goût se perd si-tôt qu'on les a perdues. Je connois les délices de ton pays, disoit Brasidas à un Satrape qui comparoit la vie de Sparte à celle de Persépolis; mais tu ne peux connoître les plaisirs du mien.

Comme un courfier indompté hérissé ses crins, frappe la terre du pied & se débat impétueusement à la seule approche du mors, tandis qu'un cheval dres-

fé souffre patiemment la verge & l'épé-ron , l'homme barbare ne plie point sa tête au joug que l'homme civilisé porte sans murmure ; & il préfère la plus orageuse liberté à un assujettissement tranquille. Ce n'est donc pas par l'avilissement des peuples asservis, qu'il faut juger des dispositions naturelles de l'homme pour ou contre la servitude , mais par les prodiges qu'ont fait tous les peuples libres pour se garantir de l'oppression. Je sçais que les premiers ne font que vanter sans cesse la paix & le repos dont ils jouissent dans leurs fers , & que *miserrimam servitutum pacem appellant* : mais quand je vois les autres sacrifier les plaisirs , le repos , la richesse , la puissance & la vie même à la conservation de ce seul bien si dédaigné de ceux qui l'ont perdu ; quand je vois des animaux nés libres & abhorrant la captivité , se briser la tête contre les barreaux de leur prison ; quand je vois des multitudes de Sauvages tout nuds mépriser les voluptés Européennes & braver la faim , le feu , le fer & la mort , pour ne conserver que leur indépendance , je sens que ce n'est pas à des esclaves qu'il appartient de raisonner de liberté.

Quant à l'autorité paternelle dont plusieurs ont fait dériver le gouvernement absolu & toute la société, sans recourir aux preuves contraires de Locke & de Sidney, il suffit de remarquer que rien au monde n'est plus éloigné de l'esprit féroce du despotisme, que la douceur de cette autorité qui regarde plus à l'avantage de celui qui obéit, qu'à l'utilité de celui qui commande; que, par la loi de nature, le pere n'est le maître de l'enfant qu'aussi long-temps que son secours lui est nécessaire; qu'au-delà de ce terme ils deviennent égaux, & qu'alors le fils parfaitement indépendant du pere ne lui doit que du respect, & non de l'obéissance: car la reconnoissance est bien un devoir qu'il faut rendre, mais non pas un droit qu'on puisse exiger. Au lieu de dire que la société civile dérive du pouvoir paternel, il falloit dire au contraire que c'est d'elle que ce pouvoir tire sa principale force: un individu ne fut reconnu pour le pere de plusieurs, que quand ils resterent assemblés autour de lui. Les biens du pere, dont il est véritablement le maître, sont les liens qui retiennent ses enfans dans sa dépendance, & il

peut ne leur donner part à sa succession ; qu'à proportion qu'ils auront bien mérité de lui par une continuelle déférence à ses volontés, Or , loin que les sujets aient quelque faveur semblable à attendre de leur despote , comme ils lui appartiennent en propre, eux & tout ce qu'ils possèdent , ou du moins qu'il le prétend ainsi , ils sont réduits à recevoir comme une faveur ce qu'il leur laisse de leur propre bien ; il fait justice quand il les dépouille ; il fait grace quand il les laisse vivre.

En continuant d'examiner ainsi les faits par le droit , on ne trouveroit pas plus de solidité que de vérité dans l'établissement volontaire de la tyrannie ; & il seroit difficile de montrer la validité d'un contrat qui n'obligeroit qu'une des parties , où l'on mettroit tout d'un côté & rien de l'autre , & qui ne tourneroit qu'au préjudice de celui qui s'engage. Ce système odieux est bien éloigné d'être même aujourd'hui celui des sages & bons monarques , & sur-tout des Rois de France , comme on peut le voir en divers endroits de leurs Edits , & en particulier dans le passage suivant d'un écrit célèbre , publié en 1667 , au nom & par les ordres de Louis XIV. *Qu'on ne dise donc*

point que le Souverain ne soit pas sujet aux loix de son Etat, puisque la proposition contraire est une vérité du droit des gens que la flatterie a quelque-fois attaquée, mais que les bons Princes ont toujours défendue comme une Divinité tutélaire de leurs Etats. Combien est-il plus légitime de dire avec le sage Platon, que la parfaite félicité d'un Royaume est qu'un Prince soit obéi de ses sujets, que le Prince obéisse à la loi, & que la loi soit droite & toujours dirigée au bien public! Je ne m'arrêterai point à rechercher si, la liberté étant la plus noble des facultés de l'homme, ce n'est pas dégrader sa nature, se mettre au niveau des bêtes esclaves de l'instinct, offenser même l'auteur de son être, que de renoncer sans réserve au plus précieux de tous ses dons, que de se soumettre à commettre tous les crimes qu'il nous défend, pour complaire à un maître féroce ou insensé; & si cet ouvrier sublime doit être plus irrité de voir détruire que déshonorer son plus bel ouvrage. Je demanderai seulement de quel droit ceux qui n'ont pas craint de s'avilir eux-mêmes jusqu'à ce point, ont pu soumettre leur postérité à la même ignominie, & renoncer pour elle à des biens qu'elle ne tient point de leur libé-

ralité, & sans lesquels la vie même est onéreuse à tous ceux qui en sont dignes ?

Puffendorf dit que, tout de même qu'on transfere son bien à autrui par des conventions & des contrats, on peut aussi se dépouiller de sa liberté en faveur de quelqu'un. C'est-là, ce me semble, un fort mauvais raisonnement : car premièrement le bien que j'aliène me devient une chose tout-à-fait étrangère, & dont l'abus m'est indifférent ; mais il m'importe qu'on n'abuse point de ma liberté, & je ne puis, sans me rendre coupable du mal qu'on me forcera de faire, m'exposer à devenir l'instrument du crime : de plus, le droit de propriété n'étant que de convention & d'institution humaine, tout homme peut à son gré disposer de ce qu'il possède ; mais il n'en est pas de même des dons essentiels de la nature, tels que la vie & la liberté, dont il est permis à chacun de jouir, & dont il est au moins douteux qu'on ait droit de se dépouiller : en s'ôtant l'une, on dégrade son être, en s'ôtant l'autre, on l'anéantit autant qu'il est en soi ; & comme nul bien temporel ne peut dédommager de l'une & de l'autre, ce seroit offenser à la fois la nature & la raison, que d'y renoncer

à quelque prix que ce fût. Mais quand on pourroit aliéner sa liberté comme ses biens, la différence seroit très grande pour les enfans qui ne jouissent des biens du pere que par transmission de son droit; au lieu que, la liberté étant un don qu'ils tiennent de la nature en qualité d'hommes, leurs parens n'ont eu aucun droit de les en dépouiller; de sorte que, comme pour établir l'esclavage il a fallu faire violence à la nature, il a fallu la changer pour perpétuer ce droit; & les Jurisconsultes qui ont gravement prononcé que l'enfant d'une esclave naîtroit esclave, ont décidé en d'autres termes, qu'un homme ne naîtroit pas homme.

Il me paroît donc certain que non seulement les gouvernemens n'ont point commencé par le pouvoir arbitraire, qui n'en est que la corruption, le terme extrême, & qui le ramene enfin à la seule loi du plus fort dont ils furent d'abord le remede, mais encore que, quand même ils auroient ainsi commencé, ce pouvoir, étant par sa nature illégitime, n'a pu servir de fondement aux droits de la société; ni par conséquent à l'inégalité d'institution.

Sans entrer aujourd'hui dans les recherches qui sont encore à faire sur la nature du pacte fondamental de tout gouvernement , je me borne , en suivant l'opinion commune , à considérer ici l'établissement du corps politique comme un vrai contrat entre le peuple & les chefs qu'il se choisit ; contrat par lequel les deux parties s'obligent à l'observation des loix qui y sont stipulées & qui forment les liens de leur union. Le peuple ayant , au sujet des relations sociales , réuni toutes ses volontés en une seule , tous les articles sur lesquels cette volonté s'explique deviennent autant de loix fondamentales qui obligent tous les membres de l'État sans exception , & l'une desquelles regle le choix & le pouvoir des Magistrats chargés de veiller à l'exécution des autres. Ce pouvoir s'étend à tout ce qui peut maintenir la constitution , sans aller jusqu'à la changer. On y joint des honneurs qui rendent respectables les loix & leurs Ministres , & pour ceux-ci personnellement des prérogatives qui les dédommagent des pénibles travaux que coûte une bonne administration. Le Magistrat , de son côté , s'oblige à n'user du pouvoir

qui lui est confié, que selon l'intention des commettans, à maintenir chacun dans la paisible jouissance de ce qui lui appartient, & à préférer en toute occasion l'utilité publique à son propre intérêt.

Avant que l'expérience eût montré, ou que la connoissance du cœur humain eût fait prévoir les abus inévitables d'une telle constitution, elle dut paroître d'autant meilleure, que ceux qui étoient chargés de veiller à sa conservation, y étoient eux-mêmes les plus intéressés : car la magistrature & ses droits n'étant établis que sur les loix fondamentales, aussi-tôt qu'elles seroient détruites, les Magistrats cesseroient d'être légitimes, le peuple ne seroit plus tenu de leur obéir ; & comme ce n'auroit pas été le Magistrat, mais la loi qui auroit constitué l'essence de l'État, chacun rentreroit de droit dans sa liberté naturelle.

Pour peu qu'on y réfléchît attentivement, ceci se confirmeroit par de nouvelles raisons ; & , par la nature du contrat, on verroit qu'il ne sçauroit être irrévocable : car s'il n'y avoit point de pouvoir supérieur qui pût être garant de la fidélité des contractans, ni les forcer à

remplir leurs engagements réciproques , les parties demeureroient seuls juges dans leur propre cause, & chacune d'elles auroit toujours le droit de renoncer au contrat, si-tôt qu'elle trouveroit que l'autre en enfreint les conditions, ou qu'elles cesseroient de lui convenir. C'est sur ce principe qu'il semble que le droit d'abdiquer peut être fondé. Or, à ne considérer, comme nous faisons, que l'institution humaine, si le Magistrat qui a tout le pouvoir en main & qui s'approprie tous les avantages du contrat, avoit pourtant le droit de renoncer à l'autorité, à plus forte raison le peuple, qui paye toutes les fautes des chefs, devoit avoir le droit de renoncer à la dépendance. Mais les dissensions affreuses, les désordres infinis qu'entraîneroit nécessairement ce dangereux pouvoir, montrent, plus que toute autre chose, combien les gouvernemens humains avoient besoin d'une base plus solide que la seule raison, & combien il étoit nécessaire au repos public que la volonté divine intervînt pour donner à l'autorité souveraine un caractère sacré & inviolable, qui ôtât aux sujets le funeste droit d'en disposer. Quand la Religion n'auroit fait

que ce bien aux hommes, c'en seroit assez pour qu'ils dussent tous la chérir & l'adopter, même avec ses abus; puisqu'elle épargne encore plus de sang que le fanatisme n'en fait couler: mais suivons le fil de notre hypothèse.

Les diverses formes des gouvernemens tirent leur origine des différences plus ou moins grandes qui se trouvèrent entre les particuliers au moment de l'institution. Un homme étoit-il éminent en pouvoir, en vertu, en richesses ou en crédit; il fut seul élu Magistrat, & l'État devint monarchique. Si plusieurs, à-peu-près égaux entr'eux, l'emportoient sur tous les autres, ils furent élus conjointement, & l'on eut une aristocratie. Ceux dont la fortune ou les talens étoient moins disproportionnés, & qui s'étoient le moins éloignés de l'état de nature, garderent en commun l'administration suprême & formerent une démocratie. Le temps vérifia laquelle de ces formes étoit la plus avantageuse aux hommes. Les uns restèrent uniquement soumis aux loix, les autres obéirent bien-tôt à des maîtres. Les citoyens voulurent garder leur liberté; les sujets ne songerent qu'à l'ôter à

leurs voisins, ne pouvant souffrir que d'autres jouissent d'un bien dont ils ne jouissoient plus eux-mêmes. En un mot, d'un côté furent les richesses & les conquêtes, & de l'autre le bonheur & la vertu.

Dans ces divers gouvernemens, toutes les Magistratures furent d'abord électives; & quand la richesse ne l'emportoit pas, la préférence étoit accordée au mérite qui donne un ascendant naturel, & à l'âge qui donne l'expérience dans les affaires & le sang-froid dans les délibérations. Les Anciens des Hébreux, les Gérontes de Sparte, le Sénat de Rome, & l'étymologie même de notre mot *Seigneur*, montrent combien autrefois la vieillesse étoit respectée. Plus les élections tomboient sur des hommes avancés en âge, plus elles devenoient fréquentes, & plus leurs embarras se faisoient sentir; les brigues s'introduisirent, les factions se formèrent, les partis s'aigriront, les guerres civiles s'allumeront, enfin le sang des citoyens fut sacrifié au prétendu bonheur de l'État; & l'on fut à la veille de retomber dans l'anarchie des temps antérieurs. L'ambition des principaux profita

de ces circonstances pour perpétuer leurs charges dans leurs familles : le peuple , déjà accoutumé à la dépendance , au repos & aux commodités de la vie , & déjà hors d'état de briser ses fers , consentit à laisser augmenter sa servitude pour affermir sa tranquillité ; & c'est ainsi que les chefs, devenus héréditaires , s'accoutumèrent à regarder leur magistrature comme un bien de famille , à se regarder eux-mêmes comme les propriétaires de l'État dont ils n'étoient d'abord que les officiers , à appeller leurs concitoyens leurs esclaves , à les compter comme du bétail au nombre des choses qui leur appartenoient , & à s'appeller eux-mêmes égaux aux Dieux & Rois des Rois.

Si nous suivons le progrès de l'inégalité dans ces différentes révolutions , nous trouverons que l'établissement de la loi & du droit de propriété fut son premier terme , l'institution de la magistrature le second ; que le troisieme & dernier fut le changement du pouvoir légitime en pouvoir arbitraire : en sorte que l'état de riche & de pauvre fut autorisé par la premiere époque , celui de puissant & de foible par la seconde , &

par la troisieme celui de maître & d'esclave, qui est le dernier degré de l'inégalité, & le terme auquel aboutissent enfin tous les autres, jusqu'à ce que de nouvelles révolutions dissolvent tout-à-fait le gouvernement ou le rapprochent de l'institution légitime.

Pour comprendre la nécessité de ce progrès, il faut moins considérer les motifs de l'établissement du corps politique, que la forme qu'il prend dans son exécution, & les inconvéniens qu'il entraîne après lui : car les vices qui rendent nécessaires les institutions sociales, sont les mêmes qui en rendent l'abus inévitable; & comme, excepté la seule Sparte, où la loi veilloit principalement à l'éducation des enfans, & où Lycurgue établit des mœurs qui le dispensoient presque d'y ajoûter des loix, les loix, en général moins fortes que les passions, contiennent les hommes sans les changer; il seroit aisé de prouver que tout gouvernement qui, sans se corrompre ni s'altérer, marcheroit toujours exactement selon la fin de son institution, auroit été institué sans nécessité, & qu'un pays où personne n'éluderoit les loix & n'abuseroit de la magistrature,

n'auroit besoin ni de Magistrats ni de loix.

Les distinctions politiques amènent nécessairement des distinctions civiles. L'inégalité croissant entre le peuple & ses chefs, se fait bientôt sentir parmi les particuliers, & s'y modifie en mille manières selon les passions, les talens & les occurrences. Le Magistrat ne sçauroit usurper un pouvoir illégitime, sans se faire des créatures auxquelles il est forcé d'en céder quelque partie. D'ailleurs, les citoyens ne se laissent opprimer qu'autant qu'entraînés par une aveugle ambition, & regardant plus au-dessous qu'au-dessus d'eux, la domination leur devient plus chère que l'indépendance, & qu'ils consentent à porter des fers pour en pouvoir donner à leur tour. Il est très-difficile de réduire à l'obéissance celui qui ne cherche point à commander; & le politique le plus adroit ne viendroit pas à bout d'affujettir des hommes qui ne voudroient qu'être libres; mais l'inégalité s'étend sans peine parmi des âmes ambitieuses & lâches, toujours prêtes à courir les risques de la fortune, & à dominer ou servir presque indifféremment, selon qu'elle leur de-

vient favorable ou contraire. C'est ainsi qu'il dut venir un temps où les yeux du peuple furent fascinés à tel point que ses conducteurs n'avoient qu'à dire au plus petit des hommes : *Sois grand, toi & toute ta race* ; aussi-tôt il paroissoit grand à tout le monde, ainsi qu'à ses propres yeux ; & ses descendans s'élevoient encore à mesure qu'ils s'éloignoient de lui ; plus la cause étoit reculée & incertaine , plus l'effet augmentoit ; plus on pouvoit compter de fainéans dans une famille , & plus elle devenoit illustre.

Si c'étoit ici le lieu d'entrer en des détails , j'expliquerois facilement comment l'inégalité de crédit & d'autorité devient inévitable entre les particuliers (* 15) , [* 15.] si-tôt que , réunis en une même société , ils sont forcés de se comparer entr'eux , & de tenir compte des différences qu'ils trouvent dans l'usage continuel qu'ils ont à faire les uns des autres. Ces différences sont de plusieurs especes ; mais en général la richesse , la noblesse ou le rang , la puissance & le mérite personnel , étant les distinctions principales par lesquelles on se mesure dans la société , je prouverois que l'accord , ou le conflit de ces forces diverses est l'indication la

plus sûre d'un État bien ou mal constitué : je ferois voir qu'entre ces quatre fortes d'inégalités, les qualités personnelles étant l'origine de toutes les autres, la richesse est la dernière à laquelle elles se réduisent à la fin, parce qu'étant la plus immédiatement utile au bien-être & la plus facile à communiquer, on s'en sert aisément pour acheter tout le reste. Observation qui peut faire juger assez exactement de la mesure dont chaque peuple s'est éloigné de son institution primitive, & du chemin qu'il a fait vers le terme de la corruption. Je remarquerois combien ce desir universel de réputation, d'honneurs & de préférences, qui nous dévore tous, exerce & compare les talens & les forces, combien il excite & multiplie les passions, & combien, rendant tous les hommes concurrens, rivaux ou plutôt ennemis, il cause tous les jours de revers, de succès & de catastrophes de toute espèce, en faisant courir la même lice à tant de prétendans. Je montrerois que c'est à cette ardeur de faire parler de soi, à cette fureur de se distinguer qui nous tient presque toujours hors de nous-mêmes, que nous devons ce qu'il y a de meilleur

& de pire parmi les hommes, nos vertus & nos vices, nos sciences & nos erreurs, nos conquérans & nos Philosophes; c'est à dire, une multitude de mauvaises choses sur un petit nombre de bonnes. Je prouverois enfin que, si l'on voit une poignée de puissans & de riches au faîte des grandeurs & de la fortune, tandis que la foule rempe dans l'obscurité & dans la misere, c'est que les premiers n'estiment les choses dont ils jouissent, qu'autant que les autres en sont privés, & que, sans changer d'état, ils cesseroient d'être heureux, si le peuple cessoit d'être misérable.

Mais ces détails seroient seuls la matiere d'un ouvrage considérable dans lequel on péseroit les avantages & les inconveniens de tout gouvernement, relativement aux droits de l'état de nature, & où l'on dévoileroit toutes les faces différentes sous lesquelles l'inégalité s'est montrée jusqu'à ce jour, & pourra se montrer dans les siècles futurs, selon la nature de ces gouvernemens, & les révolutions que le temps y amenera nécessairement. On verroit la multitude opprimée au dedans par une suite des précautions mêmes qu'elle avoit prises contre ce qui la

menaçoit au-dehors ; on verroit l'oppression s'accroître continuellement sans que les opprimés pussent jamais sçavoir quel terme elle auroit , ni quels moyens légitimes il leur resteroit pour l'arrêter ; on verroit les droits des citoyens & les libertés nationales s'éteindre peu-à-peu , & les réclamations des foibles traitées de murmures séditieux ; on verroit la politique restreindre à une portion mercénaire du peuple , l'honneur de défendre la cause commune ; on verroit de-là sortir la nécessité des impôts, le cultivateur découragé quitter son champ , même durant la paix & laisser la charrue pour ceindre l'épée ; on verroit naître les regles funestes & bisarres du point-d'honneur ; on verroit les défenseurs de la patrie en devenir tôt ou tard les ennemis , tenir sans cesse le poignard levé sur leurs concitoyens ; & il viendroit un temps où l'on les entendroit dire à l'oppressé de leur pays :

PECTORE *si fratris gladium juguloque parentis
Condere me jubeas , gravidæque in viscera parvi
Conjugis , invitâ peragam tamen omnia dextrâ.*

De l'extrême inégalité des conditions
& des fortunes , de la diversité des
passions

passions & des talens , des arts inutiles , des arts pernicioeux , des sciences frivoles sortiroient des foules de préjugés , également contraires à la raison , au bonheur & à la vertu ; on verroit fomenter par les chefs tout ce qui peut affoiblir des hommes rassemblés en les défunissant ; tout ce qui peut donner à la société un air de concorde apparente , & y semer un germe de division réelle ; tout ce qui peut inspirer aux différens ordres une défiance & une haine mutuelle par l'opposition de leurs droits & de leurs intérêts , & fortifier par conséquent le pouvoir qui les contient tous.

C'est du sein de ce désordre & de ces révolutions que le despotisme élevant par degrés sa tête hideuse , & dévorant tout ce qu'il auroit apperçu de bon & de sain dans toutes les parties de l'Etat , parviendroit enfin à fouler aux pieds les loix & le peuple , & à s'établir sur les ruines de la république. Les temps qui précéderaient ce dernier changement , seroient des temps de troubles & de calamités ; mais à la fin , tout seroit englouti par le monstre , & les peuples n'auroient plus de chefs ni de loix , mais seulement des tyrans. Dès

cet instant aussi il cesseroit d'être question de mœurs & de vertu : car par-tout où regne le despotisme, *cui ex honesto nulla est spes*, il ne souffre aucun autre maître ; si-tôt qu'il parle, il n'y a ni probité ni devoir à consulter, & la plus aveugle obéissance est la seule vertu qui reste aux esclaves.

C'est ici le dernier terme de l'inégalité, & le point extrême qui ferme le cercle, & touche au point d'où nous sommes partis : c'est ici que tous les particuliers redeviennent égaux, parce qu'ils ne sont rien ; & que les sujets n'ayant plus d'autre loi que la volonté du maître, ni le maître d'autre règle que ses passions, les notions du bien & les principes de la justice s'évanouissent derechef. C'est ici que tout se ramène à la seule loi du plus fort, & par conséquent à un nouvel état de nature, différent de celui par lequel nous avons commencé, en ce que l'un étoit l'état de nature dans sa pureté, & que ce dernier est le fruit d'un excès de corruption. Il y a si peu de différence d'ailleurs entre ces deux états, & le contrat de gouvernement est tellement dissout par le despotisme, que le despote n'est le maître qu'aussi longtemps

qu'il est le plus fort , & que, si-tôt qu'on peut l'expulser , il n'a point à réclamer contre la violence. L'émeute qui finit par étrangler ou détrôner un Sultan , est un acte aussi juridique , que ceux par lesquels il dispoſoit , la veille, des vies & des biens de ſes ſujets. La ſeule force le maintenoit , la ſeule force le renverſe , toutes choſes ſe paſſent ainſi ſelon l'ordre naturel ; & , quel que puiſſe être l'événement de ces courtes & fréquentes révolutions , nul ne peut ſe plaindre de l'injuſtice d'autrui , mais ſeulement de ſa propre imprudence , ou de ſon malheur.

En découvrant & ſuivant ainſi les routes oubliées & perdues qui , de l'état naturel , ont dû mener l'homme à l'état civil ; en rétabliffant , avec les poſitions intermédiaires que je viens de marquer , celles que le temps qui me preſſe m'a fait ſupprimer , ou que l'imagination ne m'a point ſuggérées , tout lecteur attentif ne pourra qu'être frappé de l'eſpace immense qui ſépare ces deux états. C'eſt dans cette lente ſucceſſion des choſes , qu'il verra la ſolution d'une infinité de problêmes de morale & de politique que les philo-

sophes ne peuvent résoudre. Il sentira que, le genre humain d'un âge n'étant pas le genre humain d'un autre âge, la raison pourquoi Diogène ne trouvoit point d'hommes, c'est qu'il cherchoit parmi ses contemporains l'homme d'un temps qui n'étoit plus. Caton, dira-t-il, périt avec Rome & la liberté, parce qu'il fut déplacé dans son siècle; & le plus grand des hommes ne fit qu'étonner le monde qu'il eût gouverné cinq cents ans plutôt. En un mot, il expliquera comment l'ame & les passions humaines, s'altérant insensiblement, changent, pour ainsi dire, de nature; pourquoi nos besoins & nos plaisirs changent d'objets à la longue; pourquoi, l'homme originel s'évanouissant par degrés, la société n'offre plus aux yeux du sage qu'un assemblage d'hommes artificiels & de passions factices qui sont l'ouvrage de toutes ces nouvelles relations, & n'ont aucun vrai fondement dans la nature. Ce que la réflexion nous apprend là-dessus, l'observation le confirme parfaitement: l'homme sauvage & l'homme policé différent tellement par le fond du cœur & des inclinations, que ce qui fait le bon-

heur suprême de l'un réduiroit l'autre
 au désespoir. Le premier ne respire que
 le repos & la liberté; il ne veut que vi-
 vre & rester oisif; & l'ataraxie même du
 Stoïcien n'approche pas de sa profonde
 indifférence pour tout autre objet. Au
 contraire, le citoyen toujours actif sue,
 s'agite, se tourmente sans cesse pour
 chercher des occupations encore plus
 laborieuses: il travaille jusqu'à la mort,
 il y court même pour se mettre en état
 de vivre, ou renonce à la vie pour ac-
 quérir l'immortalité. Il fait sa cour aux
 grands qu'il hait & aux riches qu'il mé-
 prise; il n'épargne rien pour obtenir
 l'honneur de les servir; il se vante or-
 gueilleusement de sa bassesse & de leur
 protection; & fier, de son esclavage, il
 parle avec dédain de ceux qui n'ont pas
 l'honneur de le partager. Quel specta-
 cle pour un Caraïbe, que les travaux
 pénibles & enviés d'un Ministre Euro-
 péen! Combien de morts cruelles ne
 préféreroit pas cet indolent Sauvage à
 l'horreur d'une pareille vie, qui souvent
 n'est pas même adoucie par le plaisir de
 bien faire? Mais pour voir le but de
 tant de soins, il faudroit que ces mots,
puissance & réputation, eussent un sens

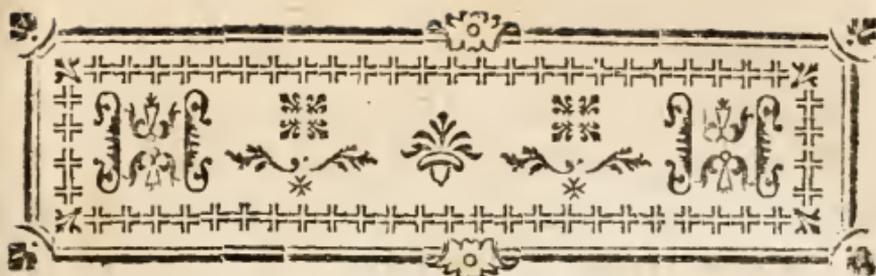
dans son esprit ; qu'il apprît qu'il y a une forte d'hommes qui comptent pour quelque chose les regards du reste de l'univers, qui sçavent être heureux & contents d'eux-mêmes sur le témoignage d'autrui plutôt que sur le leur propre. Telle est, en effet, la véritable cause de toutes ces différences : le Sauvage vit en lui-même ; l'homme sociable, toujours hors de lui, ne sçait vivre que dans l'opinion des autres ; & c'est, pour ainsi dire, de leur seul jugement qu'il tire le sentiment de sa propre existence. Il n'est pas de mon sujet de montrer comment d'une telle disposition naît tant d'indifférence pour le bien & le mal, avec de si beaux discours de morale ; comment, tout se réduisant aux apparences, tout devient factice & joué ; honneur, amitié, vertu, & souvent jusqu'aux vices mêmes, dont on trouve enfin le secret de se glorifier ; comment, en un mot, demandant toujours aux autres ce que nous sommes, & n'osant jamais nous interroger là-dessus nous-mêmes, au milieu de tant de Philosophie, d'humanité, de politesse & de maximes sublimes, nous n'avons qu'un extérieur trompeur & frivole, de l'honneur sans vertu, de la

raison sans sagesse , & du plaisir sans bonheur. Il me suffit d'avoir prouvé que ce n'est point là l'état originel de l'homme , & que c'est le seul esprit de la société , & l'inégalité qu'elle engendre , qui changent & alterent ainsi toutes nos inclinations naturelles.

J'ai tâché d'exposer l'origine & le progrès de l'inégalité , l'établissement & l'abus des sociétés politiques , autant que ces choses peuvent se déduire de la nature de l'homme par les seules lumières de la raison , & indépendamment des dogmes sacrés qui donnent à l'autorité souveraine la sanction du droit divin. Il suit de cet exposé , que l'inégalité , étant presque nulle dans l'état de nature , tire sa force & son accroissement du développement de nos facultés & des progrès de l'esprit humain , & devient enfin stable & légitime par l'établissement de la propriété & des loix. Il suit encore que l'inégalité morale , autorisée par le seul droit positif , est contraire au droit naturel , toutes les fois qu'elle ne concourt pas en même proportion avec l'inégalité physique ; distinction qui détermine suffisamment ce qu'on doit penser à cet égard , de la sorte d'inégalité

qui regne parmi tous les peuples policés ; puisqu'il est manifestement contre la loi de nature, de quelque maniere qu'on la définisse, qu'un enfant commande à un vieillard, qu'un imbécille conduise un homme sage, & qu'une poignée de gens regorge de superfluités, tandis que la multitude affamée manque du nécessaire.





NOTES.



DÉDICACE, page IX.

[* I.] **H**ÉRODOTE raconte qu'après le meurtre du faux Smerdis, les sept libérateurs de la Perse s'étant rassemblés pour délibérer sur la forme de gouvernement qu'ils donneroient à l'État, Otanès opina fortement pour la République; avis d'autant plus extraordinaire dans la bouche d'un satrape, qu'outre la prétention qu'il pouvoit avoir à l'Empire, les grands craignent plus que la mort une sorte de gouvernement qui les force à respecter les hommes. Otanès, comme on peut bien croire, ne fut point écouté; & voyant qu'on alloit procéder à l'élection d'un Monarque, lui qui ne vouloit ni obéir ni commander, céda volontairement aux au-

tres concurrens son droit à la couronne, demandant pour tout dédommagement d'être libre & indépendant, lui & sa postérité; ce qui lui fut accordé. Quand Hérodote ne nous apprendroit pas la restriction qui fut mise à ce privilège, il faudroit nécessairement la supposer; autrement Otanès, ne reconnoissant aucune sorte de loi & n'ayant de compte à rendre à personne, auroit été tout-puissant dans l'État, & plus puissant que le Roi même. Mais il n'y avoit gueres d'apparence qu'un homme capable de se contenter en pareil cas d'un tel privilège, fût capable d'en abuser. En effet, on ne voit pas que ce droit ait jamais causé le moindre trouble dans le Royaume, ni par le sage Otanès, ni par aucun de ses descendans.

PRÉFACE, page LI.

[* 2.] Dès mon premier pas je m'appuie avec confiance sur une de ces autorités respectables pour les Philosophes, parce qu'elles viennent d'une raison solide & sublime qu'eux seuls savent trouver & sentir.

» Quelque intérêt que nous ayons à nous
 » connoître nous-mêmes, je ne sçais si nous ne
 » connoissons pas mieux tout ce qui n'est pas

» nous. Pourvus, par la nature, d'organes
 » uniquement destinés à notre conservation,
 » nous ne les employons qu'à recevoir les
 » impressions étrangères; nous ne cher-
 » chons qu'à nous répandre au dehors, &
 » à exister hors de nous, trop occupés à
 » multiplier les fonctions de nos sens & à
 » augmenter l'étendue extérieure de notre
 » être, rarement faisons-nous usage de ce
 » sens intérieur qui nous réduit à nos
 » vraies dimensions, & qui sépare de nous
 » tout ce qui n'en est pas. C'est cependant
 » de ce sens dont il faut nous servir, si nous
 » voulons nous connoître; c'est le seul par
 » lequel nous puissions nous juger; mais
 » comment donner à ce sens son activité &
 » toute son étendue? Comment dégager
 » notre ame, dans laquelle il réside, de
 » toutes les illusions de notre esprit? Nous
 » avons perdu l'habitude de l'employer; elle
 » est demeurée sans exercice au milieu du
 » tumulte de nos sensations corporelles; elle
 » s'est desséchée par le feu de nos passions; le
 » cœur, l'esprit, le sens, tout a travaillé
 » contre elle ». *Hist. Nat. Tom. IV. pag. 151*
de la nature de l'homme.

DISCOURS, page 81.

[*3.] Les changemens qu'un long usage de marcher sur deux pieds a pu produire dans la conformation de l'homme, les rapports qu'on observe encore entre ses bras & les jambes antérieures des quadrupedes, & l'induction tirée de leur maniere de marcher, ont pu faire naître des doutes sur celle qui devoit nous être la plus naturelle. Tous les enfans commencent par marcher à quatre pieds, & ont besoin de notre exemple & de nos leçons pour apprendre à se tenir debout. Il y a même des nations sauvages, tels que les Hottentots, qui, négligeant beaucoup les enfans, les laissent marcher sur les mains si long-temps, qu'ils ont ensuite bien de la peine à les redresser; autant en font les enfans des Caraïbes des Antilles. Il y a divers exemples d'hommes quadrupedes; & je pourrois, entr'autres, citer celui de cet enfant qui fut trouvé en 1344, auprès de Hesse, où il avoit été nourri par des loups, & qui disoit depuis à la Cour du Prince Henri, que, s'il n'eût tenu qu'à lui, il eût mieux aimé retourner avec eux, que de vivre parmi les hommes. Il avoit tellement pris l'habitude de marcher comme ces ani-

maux, qu'il fallut lui attacher des piéces de bois, qui le forçoient à se tenir debout & en équilibre sur ses deux piéds. Il en étoit de même de l'enfant qu'on trouva en 1694, dans les forêts de Lithuanie, & qui vivoit parmi les ours. Il ne donnoit, dit M. de Condillac, aucune marque de raison, marchoit sur ses piéds & sur ses mains, n'avoit aucun langage, & formoit des sons qui ne ressembloient en rien à ceux d'un homme. Le petit sauvage d'Hanovre qu'on mena il y a plusieurs années à la Cour d'Angleterre, avoit toutes les peines du monde à s'affujettir à marcher sur deux piéds; & l'on trouva, en 1719, deux autres sauvages dans les Pyrénées, qui couroient par les montagnes à la maniere des quadrupédes. Quant à ce qu'on pourroit objecter que c'est se priver de l'usage des mains dont nous tirons tant d'avantages, outre que l'exemple des singes montre que la main peut fort bien être employée des deux manieres, cela prouveroit seulement que l'homme peut donner à ses membres une destination plus commode que celle de la nature, & non que la nature a destiné l'homme à marcher autrement qu'elle ne lui enseigne.

Mais il y a, ce me semble, de beaucoup

meilleures raisons à dire pour soutenir que l'homme est un bipède. Premièrement, quand on feroit voir qu'il a pu d'abord être conformé autrement que nous le voyons, & cependant devenir enfin ce qu'il est, ce n'en seroit pas assez pour conclure que cela se soit fait ainsi ; car, après avoir montré la possibilité de ces changemens, il faudroit encore, avant que de les admettre, en montrer au moins la vraisemblance. De plus, si les bras de l'homme paroissent avoir pu lui servir de jambes au besoin, c'est la seule observation favorable à ce système, sur un grand nombre d'autres qui lui sont contraires. Les principales sont ; que la maniere dont la tête de l'homme est attachée à son corps, au lieu de diriger sa vue horifontalement, comme l'ont tous les autres animaux, & comme il l'a lui-même en marchant debout, lui eût tenu, marchant à quatre pieds, les yeux directement fichés vers la terre, situation très peu favorable à la conservation de l'individu ; que la queue qui lui manque, & dont il n'a que faire, marchant à deux pieds, est utile aux quadrupèdes, & qu'aucun d'eux n'en est privé ; que le sein de la femme très bien situé pour un bipède qui tient son enfant dans ses bras, l'est

si mal pour un quadrupede que nul ne l'a placé de cette maniere; que le train de derriere étant d'une excessive hauteur à proportion des jambes de devant, ce qui fait que, marchant à quatre, nous nous traînons sur les genoux, le tout eût fait un animal mal proportionné & marchant peu commodément; que, s'il eût posé le pied à plat ainsi que la main, il auroit eu dans la jambe postérieure une articulation de moins que les autres animaux, sçavoir, celle qui joint le canon au tibia; & qu'en ne posant que la pointe du pied, comme il auroit sans doute été contraint de faire, le tarse, sans parler de la pluralité des os qui le composent, paroît trop gros pour tenir lieu de canon, & ses articulations avec le métatarse & le tibia trop rapprochées, pour donner à la jambe humaine dans cette situation la même flexibilité qu'ont celles des quadrupedes. L'exemple des enfans étant pris dans un âge où les forces naturelles ne sont point encore développées ni les membres raffermis, ne conclut rien du tout; & j'aurois autant dire que les chiens ne sont pas destinés à marcher, parce qu'ils ne sont que remper quelques semaines après leur naissance. Les faits particuliers, ont encore

peu de force contre la pratique universelle de tous les hommes, même des nations qui, n'ayant eu aucune communication avec les autres, n'avoient pu rien imiter d'elles. Un enfant abandonné dans une forêt avant que de pouvoir marcher, & nourri par quelque bête, aura suivi l'exemple de sa nourrice en s'exerçant à marcher comme elle; l'habitude lui aura pu donner des facilités qu'il ne tenoit point de la nature; & comme des manchots parviennent, à force d'exercice, à faire avec leurs pieds tout ce que nous faisons de nos mains, il sera parvenu enfin à employer ses mains à l'usage des pieds.

Page 83.

[* a.] S'il se trouvoit parmi mes lecteurs quelque assez mauvais Physicien pour me faire des difficultés sur la supposition de cette fertilité naturelle de la terre, je vais lui répondre par le passage suivant :

« COMME les végétaux tirent pour leur
 » nourriture beaucoup plus de substance de
 » l'air & de l'eau, qu'ils n'en tirent de la
 » terre, il arrive qu'en pourrissant ils rendent
 » à la terre plus qu'ils n'en ont tiré; d'ailleurs
 » une forêt détermine les eaux de la pluie en

» arrêtant les vapeurs. Ainsi, dans un bois
» que l'on conserveroit bien long-temps
» sans y toucher, la couche de terre qui sert
» à la végétation, augmenteroit considéra-
» blement; mais les animaux rendant moins
» à la terre qu'ils n'en tirent, & les hom-
» mes faisant des consommations énormes
» de bois & de plantes pour le feu &
» pour d'autres usages, il s'ensuit que la
» couche de terre végétale d'un pays ha-
» bité doit toujours diminuer & devenir
» enfin comme le terrain de l'Arabie pétrée,
» & comme celui de tant d'autres provin-
» ces de l'Orient, qui est en effet le climat
» le plus anciennement habité, où l'on ne
» trouve que du sel & des sables: car le sel
» fixe des plantes & des animaux reste, tan-
» dis que toutes les autres parties se vola-
» tilisent ». M. de Buffon, *Hist. Nat.*

On peut ajouter à cela la preuve de fait, par la quantité d'arbres & de plantes de toute espèce, dont étoient remplies presque toutes les isles désertes qui ont été découvertes dans ces derniers siècles, & par ce que l'histoire nous apprend des forêts immenses qu'il a fallu abbattre par toute la terre, à mesure qu'elle s'est peuplée ou policée. Sur quoi je ferai encore les trois re-

marques suivantes: l'une, que, s'il y a une forte de végétaux qui puissent compenser la déperdition de matière végétale qui se fait par les animaux, selon le raisonnement de M. de Buffon, ce sont surtout les bois, dont les têtes & les feuilles rassemblent & s'approprient plus d'eaux & de vapeurs, que ne font les autres plantes: la seconde, que la destruction du sol, c'est-à-dire, la perte de la substance propre à la végétation, doit s'accélérer à proportion que la terre est plus cultivée, & que les habitans plus industrieux consomment en plus grande abondance ses productions de toute espèce: ma troisième & plus importante remarque est, que les fruits des arbres fournissent à l'animal une nourriture plus abondante que ne peuvent faire les autres végétaux: expérience que j'ai faite moi-même, en comparant les produits de deux terrains égaux en grandeur & en qualité, l'un couvert de châtaigniers, & l'autre semé de bled.

Page 83.

[* 4.] Parmi les quadrupèdes, les deux distinctions les plus universelles des espèces voraces se tirent, l'une de la figure des dents, & l'autre de la conformation des

intestins. Les animaux qui ne vivent que de végétaux ont tous les dents plates, comme le cheval, le bœuf, le mouton, le lièvre; mais les voraces les ont pointues, comme le chat, le chien, le loup, le renard. Et quant aux intestins, les frugivores en ont quelques-uns, tel que le colon, qui ne se trouvent pas dans les animaux voraces. Il semble donc que l'homme, ayant les dents & les intestins comme les ont les animaux frugivores, devoit naturellement être rangé dans cette classe; & non-seulement les observations anatomiques confirment cette opinion, mais les monumens de l'antiquité y sont encore très favorables. » Dicéarque, dit Saint Jérôme, » rapporte dans ses livres des antiquités » grecques que, sous le regne de Saturne, » où la terre étoit encore fertile par elle-même, nul homme ne mangeoit de chair, » mais que tous vivoient des fruits & des » légumes qui croissoient naturellement »; (l. 2. *Adv. Jovinian.*) On peut voir par-là que je néglige bien des avantages que je pourrois faire valoir. Car la proie étant presque l'unique sujet de combat entre les animaux carnaciers, & les frugivores vivant entr'eux dans une paix continuelle, si l'es-

pèce humaine étoit de ce dernier genre , il est clair qu'elle auroit eu beaucoup plus de facilité à subsister dans l'état de nature ; beaucoup moins de besoin & d'occasions d'en sortir.

Page 85.

[* 5.] Toutes les connoissances qui demandent de la réflexion, toutes celles qui ne s'acquierent que par l'enchaînement des idées , & ne se perfectionnent que successivement , semblent être tout-à-fait hors de la portée de l'homme sauvage, faute de communication avec ses semblables , c'est-à-dire , faute de l'instrument qui sert à cette communication & des besoins qui la rendent nécessaire. Son sçavoir & son industrie se bornent à sauter , courir , se battre , lancer une pierre , escalader un arbre. Mais s'il ne fait que ces choses , en revanche il les fait beaucoup mieux que nous , qui n'en avons pas le même besoin que lui ; & comme elles dépendent uniquement de l'exercice du corps & ne sont susceptibles d'aucune communication ni d'aucun progrès d'un individu à l'autre , le premier homme a pu y être tout aussi habile que ses derniers descendants.

Les relations des voyageurs sont pleines d'exemples de la force & de la vigueur des hommes chez les nations barbares & sauvages; elles ne vantent guères moins leur adresse & leur légéreté; & comme il ne faut que des yeux pour observer ces choses, rien n'empêche qu'on n'ajoute foi à ce que certifient la-dessus des témoins oculaires: j'en tire au hazard quelques exemples des premiers livres qui me tombent sous la main.

« Les Hottentots , dit Kolben , entendent
» mieux la pêche que les Européens du Cap.
» Leur habileté est égale au filet , à l'hame-
» çon & au dard , dans les anses comme
» dans les rivieres : ils ne prennent pas
» moins habilement le poisson avec la main.
» Ils font d'une adresse incomparable à la
» nage. Leur maniere de nager a quelque
» chose de surprenant & qui leur est tout-
» à-fait propre. Ils nagent le corps droit &
» les mains étendues hors de l'eau , de sorte
» qu'ils paroissent marcher sur la terre. Dans
» la plus grande agitation de la mer , &
» lorsque les flots forment autant de mon-
» tagnes , ils dansent en quelque sorte sur
» le dos des vagues , montant & descen-
» dant comme un morceau de liége ».

« Les Hottentots, dit encore le même Auteur, font d'une adresse surprenante à la chasse; & la légéreté de leur course passe l'imagination ». Il s'étonne qu'ils ne fassent pas plus souvent un mauvais usage de leur agilité; ce qui leur arrive pourtant quelquefois, comme on peut juger par l'exemple qu'il en donne. « Un matelot Hollandois en débarquant au Cap chargea, dit-il, un Hottentot de le suivre à la ville avec un rouleau de tabac d'environ vingt livres. Lorsqu'ils furent tous deux à quelque distance de la troupe, le Hottentot demanda au matelot s'il sçavoit courir? Courir? répond le Hollandois; oui, fort bien. Voyons, reprit l'Africain, & fuyant avec le tabac il disparut presque aussi-tôt. Le matelot, confondu de cette merveilleuse vitesse, ne pensa point à le poursuivre & ne revit jamais, ni son tabac, ni son porteur ».

« Ils ont la vue si prompte & la main si certaine, que les Européens n'en approchent point. A cent pas, ils toucheront d'un coup de pierre une marque de la grandeur d'un demi-sol; &, ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'au lieu de fixer

» comme nous les yeux sur le but, ils font
» des mouvemens & des contorsions con-
» tinuelles. Il semble que leur pierre soit
» portée par une main invisible ».

Le P. du Tertre dit à-peu-près sur les Sauvages des Antilles, les mêmes choses qu'on vient de lire sur les Hottentots du Cap de Bonne-Espérance. Il vante sur-tout leur justesse à tirer avec leurs flèches les oiseaux au vol, & les poissons à la nage, qu'ils prennent ensuite en plongeant. Les Sauvages de l'Amérique septentrionale ne sont pas moins célèbres par leur force & leur adresse: & voici un exemple qui pourra faire juger de celle des Indiens de l'Amérique méridionale.

En l'année 1746, un Indien de Buenos-Ayrès ayant été condamné aux galères à Cadix, proposa au gouverneur de racheter sa liberté en exposant sa vie dans une fête publique. Il promit qu'il attaqueroit seul le plus furieux taureau sans autre arme en main qu'une corde; qu'il le terrasseroit; qu'il le feroit avec sa corde par telle partie qu'on indiqueroit; qu'il le felloit, le brideroit, le monteroit, & combattroit,

ainsi monté, deux autres taureaux plus furieux qu'on feroit sortir du *Torillo*, & qu'il les mettroit tous à mort l'un après l'autre, dans l'instant qu'on le lui commanderoit & sans le secours de personne; ce qui lui fut accordé. L'Indien tint parole & réussit dans tout ce qu'il avoit promis. Sur la maniere dont il s'y prit, & sur tout le détail du combat, on peut consulter le premier tome *in-12.* des *Observations sur l'Histoire Naturelle* de M. Gautier, d'où ce fait est tiré. Pag. 262.

Page 88.

[* b.] » La durée de la vie des chevaux,
 » dit M. de Buffon, est, comme dans tou-
 » tes les autres espèces d'animaux, propor-
 » tionnée à la durée du temps de leur ac-
 » croissement. L'homme, qui est quatorze ans
 » à croître, peut vivre six ou sept fois autant
 » de temps, c'est-à-dire, quatre-vingt-dix
 » ou cent ans: le cheval, dont l'accroissement
 » se fait en quatre ans, peut vivre six ou sept
 » fois autant, c'est-à-dire vingt-cinq ou trente
 » ans. Les exemples qui pourroient être con-
 » traire à cette regle sont si rares, qu'on ne doit
 » pas même les regarder comme une excep-
 » tion dont on puisse tirer des conséquences;
 » & comme les gros chevaux prennent leur
 » accroissement en moins de temps que les
 chevaux

» fins , ils vivent aussi moins de temps &
 » sont vieux dès l'âge de quinze ans ».

Page 88.

(* 6.) Je crois voir entre les animaux carnaciers & les frugivores une autre différence encore plus générale que celle que j'ai remarquée dans la Note (* 4.) puisque celle-ci s'étend jusqu'aux oiseaux. Cette différence consiste dans le nombre des petits, qui n'excede jamais deux à chaque portée, pour les especes qui ne vivent que de végétaux, & qui va ordinairement au-delà de ce nombre pour les animaux voraces. Il est aisé de connoître à cet égard la destination de la nature par le nombre des mammelles, qui n'est que de deux dans chaque femelle de la premiere espèce, comme la jument, la vache, la chèvre, la biche, la brebis, &c. & qui est toujours de six ou de huit dans les autres femelles, comme la chienne, la chatte, la louve, la tigresse, &c. La poule, l'oie, la cane, qui sont toutes des oiseaux voraces, ainsi que l'aigle, l'épervier, la chouette pondent aussi & couvent un grand nombre d'œufs: ce qui n'arrive jamais à la colombe, à la tourterelle, ni aux oiseaux qui ne man-

gent absolument que du grain, lesquels ne pondent & ne couvent gueres que deux œufs à la fois. La raison qu'on peut donner de cette différence, est que les animaux qui ne vivent que d'herbes & de plantes, demeurant presque tout le jour à la pâture, & étant forcés d'employer beaucoup de temps à se nourrir, ne pourroient suffire à allaiter plusieurs petits, au lieu que les voraces, faisant leur repas presque en un instant, peuvent plus aisément & plus souvent retourner à leurs petits & à leur chasse, & réparer la dissipation d'une si grande quantité de lait. Il y auroit à tout ceci bien des observations particulieres & des réflexions à faire; mais ce n'en est pas ici le lieu, il me suffit d'avoir démontré dans cette partie le systême le plus général de la nature, systême qui fournit une nouvelle raison de tirer l'homme de la classe des animaux carnaciers & de le ranger parmi les espèces frugivores.

Page 97.

(* 7.) Un Auteur célèbre, calculant les biens & les maux de la vie humaine, & comparant les deux sommes, a trouvé que la dernière surpassoit l'autre de beaucoup, &

qu'à tout prendre , la vie étoit pour l'homme un assez mauvais présent. Je ne suis point surpris de sa conclusion ; il a tiré tous ses raisonnemens de la constitution de l'homme civil : s'il fût remonté jusqu'à l'homme naturel , on peut juger qu'il eût trouvé des résultats très-différens ; qu'il eût apperçu que l'homme n'a gueres de maux que ceux qu'il s'est donnés lui-même , & que la nature eût été justifiée. Ce n'est pas sans peine que nous sommes parvenus à nous rendre si malheureux. Quand d'un côté l'on considère les immenses travaux des hommes, tant de sciences approfondies , tant d'arts inventés , tant de forces employées ; des abîmes comblés, des montagnes rasées , des rochers brisés , des fleuves rendus navigables , des terres défrichées , des lacs creusés , des marais desséchés , des bâtimens énormes élevés sur la terre ; la mer couverte de vaisseaux & de matelots ; & que de l'autre on recherche avec un peu de méditation les vrais avantages qui ont résulté de tout cela pour le bonheur de l'espèce humaine , on ne peut qu'être frappé de l'étonnante disproportion qui règne entre ces choses , & déplorer l'aveuglement de l'homme , qui , pour nourrir son fol orgueil ! & je ne sçais quelle vaine admi-

ration de lui-même , le fait courir avec ardeur après toutes les misères dont il est susceptible , & que la bienfaisante nature avoit pris soin d'écartier de lui.

Les hommes sont méchans ; une triste & continuelle expérience dispense de la preuve ; cependant l'homme est naturellement bon , je crois l'avoir démontré. Qu'est-ce donc qui peut l'avoir dépravé à ce point , sinon les changemens survenus dans sa constitution , les progrès qu'il a faits , & les connoissances qu'il a acquises ? Qu'on admire tant qu'on voudra la société humaine , il n'en fera pas moins vrai qu'elle porte nécessairement les hommes à s'entre-haïr à proportion que leurs intérêts se croisent ; à se rendre mutuellement des services apparens , & à se faire en effet tous les maux imaginables. Que peut-on penser d'un commerce où la raison de chaque particulier lui dicte des maximes directement contraires à celles que la raison publique prêche au corps de la société , & où chacun trouve son compte dans le malheur d'autrui ? Il n'y a peut-être pas un homme aisé , à qui des héritiers avides , & souvent ses propres enfans , ne souhaitent la mort en secret ; pas un vaisseau

en mer dont le naufrage ne fût une bonne nouvelle pour quelque négociant ; pas une maison qu'un débiteur ne voulût voir brûler avec tous les papiers qu'elle contient ; pas un peuple qui ne se réjouisse des désastres de ses voisins. C'est ainsi que nous trouvons notre avantage dans le préjudice de nos semblables, & que la perte de l'un fait presque toujours la prospérité de l'autre : mais ce qu'il y a de plus dangereux encore, c'est que les calamités publiques font l'attente & l'espoir d'une multitude de particuliers. Les uns veulent des maladies, d'autres la mortalité, d'autres la guerre, d'autres la famine ; j'ai vu des hommes affreux pleurer de douleur aux apparences d'une année fertile ; & le grand & funeste incendie de Londres, qui coûta la vie ou les biens à tant de malheureux, fit peut-être la fortune à plus de dix mille personnes. Je sçais que Montagne blâme l'Athénien Démades d'avoir fait punir un ouvrier qui, vendant fort cher des cercueils, gagnoit beaucoup à la mort des citoyens : mais la raison que Montagne allegue étant qu'il faudroit punir tout le monde, il est évident qu'elle confirme les miennes. Qu'on pénètre donc au travers de nos frivoles démonstrations de bienveillance ce qui se passe au fond

des cœurs , & qu'on réfléchisse à ce que doit être un état de choses où tous les hommes sont forcés de se caresser & de se détruire mutuellement , & où ils naissent ennemis par devoir & fourbes par intérêt. Si l'on me répond que la société est tellement constituée que chaque homme gagne à servir les autres , je répondrai que cela seroit fort bien, s'il ne gaignoit encore plus à leur nuire. Il n'y a point de profit si légitime , qui ne soit surpassé par celui qu'on peut faire illégitimement ; & le tort fait au prochain est toujours plus lucratif que les services. Il ne s'agit donc plus que de trouver les moyens de s'assurer l'impunité, & c'est à quoi les puissans emploient toutes leurs forces , & les foibles toutes leurs ruses.

L'homme sauvage, quand il a dîné , est en paix avec toute la nature , & l'ami de tous ses semblables. S'agit-il quelquefois de disputer son repas : il n'en vient jamais aux coups sans avoir auparavant comparé la difficulté de vaincre avec celle de trouver ailleurs sa subsistance ; & comme l'orgueil ne se mêle pas du combat , il se termine par quelques coups de poing ; le vainqueur mange , le vaincu va chercher fortune , & tout est pacifié. Mais chez l'homme en société , ce

font bien d'autres affaires ; il s'agit premièrement de pourvoir au nécessaire & puis au superflu , ensuite viennent les délices , & puis les immenses richesses , & puis des sujets , & puis des esclaves ; il n'a pas un moment de relâche : ce qu'il y a de plus singulier , c'est que moins les besoins sont naturels & pressans , plus les passions augmentent , & , qui pis est , le pouvoir de les satisfaire ; de sorte qu'après de longues prospérités , après avoir englouti bien des trésors & désolé bien des hommes , mon héros finira par tout égorger , jusqu'à ce qu'il soit l'unique maître de l'Univers. Tel est en abrégé le tableau moral , sinon de la vie humaine , au moins des prétentions secrètes du cœur de tout homme civilisé.

Comparez , sans préjugés , l'état de l'homme civil avec celui de l'homme sauvage , & recherchez , si vous le pouvez , combien , outre sa méchanceté , ses besoins & ses misères , le premier a ouvert de nouvelles portes à la douleur & à la mort. Si vous considérez les peines d'esprit qui nous consomment , les passions violentes qui nous épuisent & nous désolent , les travaux excessifs dont les pauvres sont surchargés , la mollesse encore plus dan-

gereuse à laquelle les riches s'abandonnent, & qui font mourir les uns de leurs besoins, & les autres de leurs excès; si vous songez aux monstrueux mélanges des alimens, à leurs pernicious affaisonnemens, aux denrées corrompues, aux drogues falsifiées, aux friponneries de ceux qui les vendent, aux erreurs de ceux qui les administrent, au poison des vaisseaux dans lesquels on les prépare; si vous faites attention aux maladies épidémiques engendrées par le mauvais air parmi les multitudes d'hommes rassemblés, à celles qu'occasionnent la délicatesse de notre maniere de vivre, les passages alternatifs de l'intérieur de nos maisons au grand air, l'usage des habillemens pris ou quittés avec trop peu de précaution, & tous les soins que notre sensualité excessive a tournés en habitudes nécessaires, & dont la négligence ou la privation nous coûte ensuite la vie ou la santé; si vous mettez en ligne de compte les incendies & les tremblemens de terre, qui, consumant ou renversant des villes entieres, en font périr les habitans par milliers; en un mot, si vous réunissez les dangers que toutes ces causes assemblent continuellement sur nos têtes, vous sentirez combien la nature nous fait payer cher le mépris que nous avons fait de ses leçons.

Je ne répéterai point ici sur la guerre ce que j'en ai dit ailleurs ; mais je voudrois que les gens instruits voulussent ou osassent donner une fois au public le détail des horreurs qui se commettent dans les armées par les entrepreneurs des vivres & des hôpitaux : on verroit que leurs manœuvres, non trop secrètes, par lesquelles les plus brillantes armées se fondent en moins de rien, font plus périr de soldats, que n'en moissonne le fer ennemi ; c'est encore un calcul non moins étonnant que celui des hommes que la mer engloutit tous les ans, soit par la faim, soit par le scorbut, soit par les pirates, soit par le feu, soit par les naufrages. Il est clair qu'il faut mettre aussi sur le compte de la propriété établie, & par conséquent de la société, les assassinats, les empoisonnemens, les vols de grands chemins, & les punitions mêmes de ces crimes, punitions nécessaires pour prévenir de plus grands maux, mais qui, pour le meurtre d'un homme, coûtant la vie à deux ou davantage, ne laissent pas de doubler réellement la perte de l'espèce humaine. Combien de moyens honteux d'empêcher la naissance des hommes & de tromper la nature ; soit par ces goûts brutaux & dépravés qui insultent son plus charmant ouvrage,

goûts que les Sauvages ni les animaux ne connurent jamais, & qui ne sont nés dans les pays policés que d'une imagination corrompue; soit par ces avortemens secrets, dignes fruits de la débauche & de l'honneur vicieux; soit par l'exposition ou le meurtre d'une multitude d'enfans, victimes de la misère de leurs parens ou de la honte barbare de leurs meres; soit enfin par la mutilation de ces malheureux dont une partie de l'existence & toute la postérité sont sacrifiées à de vaines chansons, ou, ce qui est pis encore, à la brutale jalousie de quelques hommes: mutilation qui, dans ce dernier cas outrage doublement la nature, & par le traitement que reçoivent ceux qui la souffrent, & par l'usage auquel ils sont destinés! Que seroit-ce, si j'entreprendois de montrer l'espèce humaine attaquée dans sa source même, & jusques dans le plus saint de tous les liens, où l'on n'ose plus écouter la nature qu'après avoir consulté la fortune, & où, le désordre civil confondant les vertus & les vices, la continence devient une précaution criminelle; & le refus de donner la vie à son semblable, un acte d'humanité? Mais sans déchirer le voile qui couvre tant d'horreurs, contentons-nous d'indiquer le

mal auquel d'autres doivent apporter le remede.

Qu'on ajoûte à tout cela cette quantité de métiers mal-sains qui abregent les jours, ou détruisent le tempérament ; tels que sont les travaux des mines, les diverses préparations des métaux, des minéraux, surtout du plomb, du cuivre, du mercure, du cobolt, de l'arsenic, du réalgar ; ces autres métiers périlleux qui coûtent tous les jours la vie à quantité d'ouvriers, les uns couvreurs, d'autres charpentiers, d'autres maçons, d'autres travaillant aux carrieres ; qu'on réunisse, dis-je, tous ces objets, & l'on pourra voir dans l'établissement & la perfection des sociétés, les raisons de la diminution de l'espèce, observée par plus d'un Philosophe.

Le luxe, impossible à prévenir chez des hommes avides de leurs propres commodités & de la considération des autres, acheve bien-tôt le mal que les sociétés ont commencé ; & , sous prétexte de faire vivre les pauvres qu'il n'eût pas fallu faire, il appauvrit tout le reste, & dépeuple l'État tôt ou tard.

Le luxe est un remede beaucoup pire que le mal qu'il prétend guérir ; ou plutôt il est lui-même le pire de tous les maux , dans quelque État , grand ou petit , que ce puisse être ; & qui , pour nourrir des foules de valets & de misérables qu'il a faits , accable & ruine le laboureur & le citoyen : semblable à ces vents brûlans du midi , qui , couvrant l'herbe & la verdure d'insectes dévorans , ôtent la subsistance aux animaux utiles , & portent la disette & la mort dans tous les lieux où ils se font sentir.

De la société & du luxe qu'elle engendre , naissent les arts libéraux & mécaniques , le commerce , les lettres , & toutes ces inutilités qui font fleurir l'industrie , enrichissent & perdent les États. La raison de ce dépérissement est très simple. Il est aisé de voir que , par sa nature , l'agriculture doit être le moins lucratif de tous les arts : parce que son produit étant de l'usage le plus indispensable pour tous les hommes , le prix en doit être proportionné aux facultés des plus pauvres. Du même principe on peut tirer cette règle , qu'en général les arts sont lucratifs en raison inverse de leur utilité , & que les plus nécessaires doivent enfin devenir

les plus négligés ; par où l'on voit ce qu'il faut penser des vrais avantages de l'industrie & de l'effet réel qui résulte de ses progrès.

Telles sont les causes sensibles de toutes les misères où l'opulence précipite enfin les nations les plus admirées. A mesure que l'industrie & les arts s'étendent & fleurissent, le cultivateur méprisé, chargé d'impôts nécessaires à l'entretien du luxe, & condamné à passer sa vie entre le travail & la faim, abandonne ses champs pour aller chercher dans les villes le pain qu'il y devoit porter. Plus les capitales frappent d'admiration les yeux stupides du peuple, plus il faudroit gémir de voir les campagnes abandonnées, les terres en friche, & les grands chemins inondés de malheureux citoyens devenus mendiants ou voleurs, & destinés à finir un jour leur misère sur la roue ou sur un fumier. C'est ainsi que l'État, s'enrichissant d'un côté, s'affoiblit & se dépeuple de l'autre, & que les plus puissantes monarchies, après bien des travaux pour se rendre opulentes & désertes, finissent par devenir la proie des nations pauvres qui succombent à la funeste tentation de les envahir, & qui s'enrichissent & s'affoiblissent à leur tour jus-

qu'à ce qu'elles soient elles-mêmes envahies & détruites par d'autres.

Qu'on daigne nous expliquer une fois ce qui avoit pu produire ces nuées de barbares qui, durant tant de siècles, ont inondé l'Europe, l'Asie & l'Afrique. Étoit-ce à l'industrie de leurs arts, à la sagesse de leurs loix, à l'excellence de leur police, qu'ils devoient cette prodigieuse population? Que nos sçavans veuillent bien nous dire pourquoi, loin de multiplier à ce point, ces hommes féroces & brutaux, sans lumière, sans frein, sans éducation, ne s'entr'égorgeoient pas tous à chaque instant, pour se disputer leur pâture ou leur chasse. Qu'ils nous expliquent comment ces misérables ont eu seulement la hardiesse de regarder en face de si habiles gens que nous étions, avec une si belle discipline militaire, de si beaux codes, & de si sages loix : enfin pourquoi, depuis que la société s'est perfectionnée dans les pays du nord, & qu'on y a tant pris de peine pour apprendre aux hommes leurs devoirs mutuels & l'art de vivre agréablement & paisiblement ensemble, on n'en voit plus rien sortir de semblable à ces multitudes d'hommes qu'il produisoit autrefois. J'ai bien

peur que quelqu'un ne s'avise à la fin de me répondre que toutes ces grandes choses, sçavoir les arts, les sciences & les loix, ont été très sagement inventées par les hommes, comme une peste salutaire pour prévenir l'excessive multiplication de l'espèce, de peur que ce monde, qui nous est destiné, ne devînt à la fin trop petit pour ses habitans.

Quoi donc! Faut-il détruire les sociétés, anéantir le *tien* & le *mien*, & retourner vivre dans les forêts avec les ours? Conséquence à la maniere de mes adversaires, que j'aime autant prévenir que de leur laisser la honte de la tirer. O vous, à qui la voix céleste ne s'est point fait entendre, & qui ne reconnoissez pour votre espèce d'autre destination que d'achever en paix cette courte vie; vous qui pouvez laisser au milieu des villes vos funestes acquisitions, vos desirs inquiets, vos cœurs corrompus & vos esprits effrénés, reprenez, puisqu'il dépend de vous, votre antique & première innocence; allez dans les bois perdre la vue & la mémoire des crimes de vos contemporains, & ne craignez point d'avilir votre espèce, en renonçant à ses lumières pour renoncer à ses vices. Quant aux hommes semblables à moi, dont les passions

ont détruit pour toujours l'originelle simplicité, qui ne peuvent plus se nourrir d'herbe & de glands, ni se passer de loix & de chefs; ceux qui furent honorés dans leur premier pere de leçons furnaturelles; ceux qui verront dans l'intention de donner d'abord aux actions humaines une moralité qu'elles n'eussent de long-temps acquise, la raison d'un précepte indifférent par lui-même & inexplicable dans tout autre systême; ceux, en un mot, qui sont convaincus que la voix divine appella tout le genre humain aux lumieres & au bonheur des célestes intelligences; tous ceux-là tâcheront, par l'exercice des vertus qu'ils s'obligent à pratiquer en apprenant à les connoître, à mériter le prix éternel qu'ils en doivent attendre; ils respecteront les sacrés liens des sociétés dont ils sont les membres; ils aimeront leurs semblables & les serviront de tout leur pouvoir; ils obéiront scrupuleusement aux loix & aux hommes qui en sont les auteurs & les ministres; ils honoreront surtout les bons & sages Princes qui sçauront prévenir, guérir ou pallier cette foule d'abus & de maux toujours prêts à nous accabler; ils animeront le zèle de ces dignes chefs, en leur montrant sans crainte & sans flatterie la grandeur de leur tâche & la rigueur

de leur devoir : mais ils n'en mépriseront pas moins une constitution qui ne peut se maintenir qu'à l'aide de tant de gens respectables qu'on desire plus souvent qu'on ne les obtient, & de laquelle, malgré tous leurs soins, naissent toujours plus de calamités réelles que d'avantages apparens.

Page 97.

(* 8.) Parmi les hommes que nous connoissons, ou par nous-mêmes, ou par les historiens, ou par les voyageurs, les uns sont noirs, les autres blancs, les autres rouges ; les uns portent de longs cheveux, les autres n'ont que de la laine frisée ; les uns sont presque tout velus, les autres n'ont pas même de barbe ; il y a eu & il y a peut-être encore des nations d'hommes d'une taille gigantesque, & , laissant à part la fable des Pygmées, qui peut bien n'être qu'une exagération, on sçait que les Lapons & sur-tout les Groënlandois sont fort au-dessous de la taille moyenne de l'homme ; on prétend même qu'il y a des peuples entiers qui ont des queues comme les quadrupedes ; & , sans ajouter une foi aveugle aux relations d'Hérodote & de Ctésias,

on en peut du moins tirer cette opinion très vraisemblable, que, si l'on avoit pu faire de bonnes observations dans ces temps anciens, où les peuples divers suivoient des manieres de vivre plus différentes entr'elles qu'ils ne font aujourd'hui, on y auroit aussi remarqué, dans la figure & dans l'habitude du corps, des variétés beaucoup plus frappantes. Tous ces faits, dont il est aisé de fournir des preuves incontestables, ne peuvent surprendre que ceux qui sont accoutumés à ne regarder que les objets qui les environnent, & qui ignorent les puissans effets de la diversité des climats, de l'air, des alimens, de la maniere de vivre, des habitudes en général, & sur-tout la force étonnante des mêmes causes, quand elles agissent continuellement sur de longues suites de générations. Aujourd'hui que le commerce, les voyages & les conquêtes réunissent davantage les peuples divers, & que leurs manieres de vivre se rapprochent sans cesse par la fréquente communication, on s'apperçoit que certaines différences nationales ont diminué; &, par exemple, chacun peut remarquer que les François d'aujourd'hui ne font plus ces grands corps blancs & blonds décrits par les historiens Latins,

quoique le temps, joint au mélange des Francs & des Normands, blancs & blonds eux-mêmes, eût dû rétablir ce que la fréquentation des Romains avoit pu ôter à l'influence du climat, dans la constitution naturelle & le teint des habitans. Toutes ces observations sur les variétés que mille causes peuvent produire & ont produites en effet dans l'espèce humaine, me font douter si divers animaux semblables aux hommes, pris par les voyageurs pour des bêtes sans beaucoup d'examen, ou à cause de quelques différences qu'ils remarquoient dans la conformation extérieure, ou seulement parce que ces animaux ne parloient pas, ne seroient point en effet de véritables hommes sauvages, dont la race dispersée anciennement dans les bois n'avoit eu occasion de développer aucune de ses facultés virtuelles, n'avoit acquis aucun degré de perfection, & se trouvoit encore dans l'état primitif de nature. Donnons un exemple de ce que je veux dire.

« On trouve, dit le traducteur de l'Histoire des voyages, dans le royaume de
» Congo quantité de grands animaux qu'on
» nomme *Orang-Outang* aux Indes Orienta-

» les ; qui tiennent comme le milieu entre
 » l'espèce humaine & les Babouins. Battel
 » raconte que dans les forêts de Mayomba,
 » au royaume de Loango, on voit deux for-
 » tes de monstres dont les plus grands se
 » nomment *Pongos* & les autres *Enjokos*. Les
 » premiers ont une ressemblance exacte avec
 » l'homme ; mais ils sont beaucoup plus
 » gros, & de fort haute taille. Avec un vi-
 » sage humain, ils ont les yeux enfoncés.
 » Leurs mains, leurs joues, leurs oreilles
 » sont sans poils, à l'exception des sourcils
 » qu'ils ont fort longs : quoiqu'ils aient le
 » reste du corps assez velu, le poil n'en est
 » pas fort épais, & sa couleur est brune.
 » Enfin la seule partie qui les distingue des
 » hommes est la jambe qu'ils ont sans moi-
 » let. Ils marchent droit en se tenant de la
 » main le poil du cou ; leur retraite est dans
 » les bois ; ils dorment sur les arbres, & s'y
 » font une espèce de toit qui les met à cou-
 » vert de la pluie. Leurs alimens sont des
 » fruits ou des noix sauvages. Jamais ils ne
 » mangent de chair. L'usage des Negres
 » qui traversent les forêts, est d'y allumer
 » des feux pendant la nuit. Ils remarquent
 » que, le matin, à leur départ, les *Pongos*
 » prennent leur place autour du feu, &

» ne se retirent pas qu'il ne soit éteint : car
» avec beaucoup d'adresse , ils n'ont point
» assez de sens pour l'entretenir en y appor-
» tant du bois.

» Ils marchent quelquefois en troupes &
» tuent les Negres qui traversent les forêts.
» Ils tombent même sur les éléphans qui
» viennent paître dans les lieux qu'ils ha-
» bitent , & les incommodent si fort à coups
» de poing ou de bâtons , qu'ils les forcent
» à prendre la fuite en poussant des cris.
» On ne prend jamais de Pongos en vie ,
» parce qu'ils sont si robustes , que dix
» hommes ne suffiroient pas pour les arrê-
» ter : mais les Negres en prennent quan-
» tité de jeunes , après avoir tué la mere ,
» au corps de laquelle le petit s'attache
» fortement. Lorsqu'un de ces animaux
» meurt , les autres couvrent son corps
» d'un amas de branches & de feuillages.
» Purchas ajoûte que dans les conversa-
» tions qu'il avoit eues avec Battel , il avoit
» appris de lui-même , qu'un Pongo lui en-
» leva un petit Negre qui passa un mois
» entier dans la société de ces animaux ;
» car ils ne font aucun mal aux hommes
» qu'ils surprennent , du moins lorsque ceux-

» ci ne les regardent point , comme le pe-
 » tit Negre l'avoit observé. Battel n'a point
 » décrit la seconde espèce de monstre.

» Dapper confirme que le royaume de
 » Congo est plein de ces animaux qui por-
 » tent aux Indes le nom d'Orang-Outang ,
 » c'est-à-dire , habitans des bois , & que
 » les Africains nomment Quojas - Morros.
 » Cette bête , dit-il , est si semblable à l'hom-
 » me , qu'il est tombé dans l'esprit à quel-
 » ques voyageurs , qu'elle pouvoit être for-
 » tie d'une femme & d'un singe : chimere
 » que les Negres mêmes rejettent. Un de ces
 » animaux fut transporté de Congo en Hol-
 » lande & présenté au Prince d'Orange Fré-
 » déric Henri. Il étoit de la hauteur d'un
 » enfant de trois ans & d'un embonpoint
 » médiocre , mais quarré & bien propor-
 » tionné , fort agile & fort vif ; les jambes
 » charnues & robustes , tout le devant du
 » corps nud , mais le derriere couvert de
 » poils noirs. A la premiere vue , son visa-
 » ge ressembloit à celui d'un homme , mais
 » il avoit le nez plat & recourbé ; ses oreil-
 » les étoient aussi celles de l'espèce humai-
 » ne ; son sein , car c'étoit une femelle ,
 » étoit potelé , son nombril enfoncé , ses

» épaules fort bien jointes , ses mains divi-
» sées en doigts & en pouces, ses mollets
» & ses talons gras & charnus. Il marchoit
» souvent droit sur ses jambes; il étoit ca-
» pable de lever & porter des fardeaux as-
» sez lourds. Lorsqu'il vouloit boire, il pre-
» noit, d'une main, le couvercle du pot, &
» tenoit le fond, de l'autre. Ensuite il s'essuyoit
» gracieusement les levres. Il se couchoit,
» pour dormir, la tête sur un coussin, se
» couvrant avec tant d'adresse qu'on l'au-
» roit pris pour un homme au lit. Les Ne-
» gres font d'étranges récits de cet animal.
» Ils assurent non-seulement qu'il force
» les femmes & les filles, mais qu'il ose
» attaquer des hommes armés; en un mot
» il y a beaucoup d'apparence que c'est le
» Satyre des anciens. Merolla ne parle peut-
» être que de ces animaux, lorsqu'il racon-
» te que les Negres prennent quelquefois
» dans leurs chasses des hommes & des fem-
» mes sauvages ».

Il est encore parlé de ces espèces d'ani-
maux Anthropoformes dans le troisieme
tome de la même histoire des voyages sous
le nom de *Beggos* & de *Mandrills*; mais pour
nous en tenir aux relations précédentes, on

trouve dans la description de ces prétendus monstres des conformités frappantes avec l'espèce humaine, & des différences moindres que celles qu'on pourroit assigner d'homme à homme. On ne voit point dans ces passages les raisons sur lesquelles les auteurs se fondent pour refuser aux animaux en question le nom d'hommes sauvages; mais il est aisé de conjecturer que c'est à cause de leur stupidité, & aussi parce qu'ils ne parloient pas: raisons foibles pour ceux qui sçavent que, quoique l'organe de la parole soit naturel à l'homme, la parole elle-même ne lui est pourtant pas naturelle, & qui connoissent jusqu'à quel point sa perfectibilité peut avoir élevé l'homme civil au-dessus de son état originel. Le petit nombre de lignes que contiennent ces descriptions nous peut faire juger combien ces animaux ont été mal observés & avec quels préjugés ils ont été vus. Par exemple, ils sont qualifiés de monstres, & cependant on convient qu'ils engendrent. Dans un endroit Battel dit que les Pongos tuent les Negres qui traversent les forêts: dans un autre Purchas ajoûte qu'ils ne leur font aucun mal, même quand ils les surprennent; du moins lorsque les Negres ne s'attachent pas à les

regarder.

regarder Les Pongos s'assemblent autour des feux allumés par les Negres , quand ceux-ci se retirent; & se retirent à leur tour , quand le feu est éteint : voilà le fait ; voici maintenant le commentaire de l'observateur ; *car avec beaucoup d'adresse, ils n'ont pas assez de sens pour l'entretenir en y apportant du bois.* Je voudrois deviner comment Battel , ou Purchas son compilateur , a pu sçavoir que la retraite des Pongos étoit un effet de leur bêtise plutôt que de leur volonté. Dans un climat tel que Loango , le feu n'est pas une chose fort nécessaire aux animaux , & si les Negres en allument , c'est moins contre le froid que pour effrayer les bêtes féroces ; il est donc très simple qu'après avoir été quelque temps réjouis par la flamme ou s'être bien réchauffés , les Pongos s'ennuient de rester toujours à la même place , & s'en aillent à leur pâture , qui demande plus de temps que s'ils mangeoient de la chair. D'ailleurs , on sçait que la plupart des animaux , sans en excepter l'homme , sont naturellement paresseux , & qu'ils se refusent à toutes sortes de soins qui ne sont pas d'une absolue nécessité. Enfin il paroît fort étrange que les Pongos dont on vante l'adresse & la force ; les Pongos qui sçavent

enterrer leurs morts & se faire des toits de branchages, ne sçachent pas pousser des tisons dans le feu. Je me souviens d'avoir vu un singe faire cette même manœuvre qu'on ne veut pas que les Pongos puissent faire; il est vrai que, mes idées n'étant pas alors tournées de ce côté, je fis moi-même la faute que je reproche à nos voyageurs, & je négligeai d'examiner si l'intention du singe étoit en effet d'entretenir le feu, ou simplement, comme je crois, d'imiter l'action d'un homme. Quoiqu'il en soit, il est bien démontré que le singe n'est pas une variété de l'homme, non-seulement parce qu'il est privé de la faculté de parler, mais surtout parce qu'on est sûr que son espèce n'a point celle de se perfectionner, qui est le caractère spécifique de l'espèce humaine : expériences qui ne paroissent pas avoir été faites sur le Pongos & l'Orang-Outang avec assez de soin pour en pouvoir tirer la même conclusion. Il y auroit pourtant un moyen par lequel, si l'Orang-Outang ou d'autres étoient de l'espèce humaine, les observateurs les plus grossiers pourroient s'en assurer même avec démonstration; mais outre qu'une seule génération ne suffiroit pas pour cette expérience, elle doit passer pour impraticable,

parce qu'il faudroit que ce qui n'est qu'une supposition fût démontré vrai, avant que l'épreuve qui devoit constater le fait, pût être tentée innocemment.

Les jugemens précipités, & qui ne sont point le fruit d'une raison éclairée, sont sujets à donner dans l'excès. Nos voyageurs font sans façon des bêtes, sous les noms de *Pongos*, de *Mandrills*, d'*Orang-Outang*, de ces mêmes êtres dont, sous le nom de *Satyres*, de *Faunes*, de *Silvains*, les anciens faisoient des Divinités. Peut-être, après des recherches plus exactes, trouvera-t-on que ce sont des hommes. En attendant, il me paroît qu'il y a bien autant de raison de s'en rapporter là-dessus à Merolla, Religieux lettré, témoin oculaire, & qui, avec toute sa naïveté, ne laissoit pas d'être homme d'esprit, qu'au marchand Battel, à Dapper, à Purchas, & aux autres compilateurs.

Quel jugement pense-t-on qu'eussent porté de pareils observateurs sur l'enfant trouvé en 1694, dont j'ai déjà parlé ci-devant, qui ne donnoit aucune marque de raison, marchoit sur ses pieds & sur ses mains, n'avoit aucun langage & formoit des sons qui ne ressembloient en rien à ceux d'un hom-

me. Il fut long-temps, continue le même Philosophe qui me fournit ce fait, avant de pouvoir proférer quelques paroles ; encore le fit-il d'une manière barbare. Aussi-tôt qu'il put parler, on l'interrogea sur son premier état ; mais il ne s'en souvint non plus que nous nous souvenons de ce qui nous est arrivé au berceau. Si, malheureusement pour lui, cet enfant fût tombé dans les mains de nos voyageurs, on ne peut douter qu'après avoir remarqué son silence & sa stupidité, ils n'eussent pris le parti de le renvoyer dans les bois ou de l'enfermer dans une ménagerie ; après quoi ils en auroient sçavamment parlé dans de belles relations, comme d'une bête fort curieuse qui ressembloit assez à l'homme.

Depuis trois ou quatre cents ans que les habitans de l'Europe inondent les autres parties du monde, & publient sans cesse de nouveaux recueils de voyages & de relations, je suis persuadé que nous ne connoissons d'hommes que les seuls Européens ; encore paroît-il, aux préjugés ridicules qui ne sont pas éteints, même parmi les gens de lettres, que chacun ne fait guères, sous le nom pompeux d'étude de l'homme, que

celle des hommes de son pays. Les particuliers ont beau aller & venir, il semble que la philosophie ne voyage point: aussi celle de chaque peuple est-elle peu propre pour un autre. La cause de ceci est manifeste, au moins pour les contrées éloignées: il n'y a guères que quatre sortes d'hommes qui fassent des voyages de long cours, les marins, les marchands, les soldats & les missionnaires; or on ne doit guères s'attendre que les trois premières classes fournissent de bons observateurs; & quant à ceux de la quatrième, occupés de la vocation sublime qui les appelle, quand ils ne seroient pas sujets à des préjugés d'état comme tous les autres, on doit croire qu'ils ne se livreroient pas volontiers à des recherches qui paroissent de pure curiosité, & qui les détourneroient des travaux plus importans auxquels ils se destinent. D'ailleurs, pour prêcher utilement l'Evangile, il ne faut que du zèle, & Dieu donne le reste; mais pour étudier les hommes, il faut des talens que Dieu ne s'engage à donner à personne & qui ne sont pas toujours le partage des saints. On n'ouvre pas un livre de voyage où l'on ne trouve des descriptions de caractères & de mœurs;

mais on est tout étonné d'y voir que ces gens qui ont tant décrit de choses, n'ont dit que ce que chacun sçavoit déjà, n'ont sçu appercevoir à l'autre bout du monde, que ce qu'il n'eût tenu qu'à eux de remarquer sans sortir de leur rue, & que ces traits vrais qui distinguent les nations & qui frappent les yeux faits pour voir, ont presque toujours échappé aux leurs. De-là est venu ce bel adage de Morale, si rebattu par la tourbe philosophesque : que les hommes sont par-tout les mêmes ; qu'ayant par-tout les mêmes passions & les mêmes vices, il est assez inutile de chercher à caractériser les différens peuples ; ce qui est à-peu-près aussi bien raisonné que si l'on disoit qu'on ne sçauroit distinguer Pierre d'avec Jacques, parce qu'ils ont tous deux un nez, une bouche & des yeux.

Ne verra-t-on jamais renaître ces temps heureux où les peuples ne se méloient point de philosopher, mais où les Platon, les Thalès & les Pythagore, épris d'un ardent desir de sçavoir, entreprenoient les plus grands voyages, uniquement pour s'instruire, & alloient au loin secouer le joug des préjugés nationaux, apprendre à connoître

es hommes par leurs conformités & par leurs différences, & acquérir ces connoissances univerfelles qui ne font point celles d'un fiécle ou d'un pays exclusivement, mais qui, étant de tous les temps & de tous les lieux, font, pour ainfi dire, la science commune des fages.

On admire la magnificence de quelques curieux qui ont fait ou fait faire à grands frais des voyages en Orient avec des fçavans & des Peintres, pour y deffiner des mâfures & déchiffrer ou copier des infcriptions: mais j'ai peine à concevoir comment, dans un fiécle où l'on fe pique de belles connoiffances, il ne fe trouve pas deux hommes bien unis, riches, l'un en argent, l'autre en génie; tous deux aimant la gloire & aspirant à l'immortalité, dont l'un facrifie vingt mille écus de fon bien, & l'autre dix ans de fa vie à un célèbre voyage autour du monde, pour y étudier, non toujours des pierres & des plantes, mais une fois les hommes & les mœurs, & qui, après tant de fiécles employés à mefurer & confidérer la maifon, s'avifent enfin d'en vouloir connoître les habitans.

Les Académiciens qui ont parcouru les parties septentrionales de l'Europe & méridionales de l'Amérique, avoient plus pour objet de les visiter en Géometres qu'en Philosophes. Cependant, comme ils étoient à la fois l'un & l'autre, on ne peut pas regarder comme tout-à-fait inconnues les régions qui ont été vues & décrites par les La Condamine & les Maupertuis. Le jouaillier Chardin, qui a voyagé comme Platon, n'a rien laissé à dire sur la Perse ; la Chine paroît avoir été bien observée par les Jésuites. Kempfer donne une idée passable du peu qu'il a vu dans le Japon. A ces relations près, nous ne connoissons point les peuples des Indes orientales, fréquentées uniquement par des Européens plus curieux de remplir leurs bourses que leurs têtes. L'Afrique entière & ses nombreux habitans, aussi singuliers par leur caractère que par leur couleur, sont encore à examiner ; toute la terre est couverte de nations dont nous ne connoissons que les noms, & nous nous mêlons de juger le genre humain ! Supposons un Montesquieu, un Buffon, un Diderot, un Duclos, un d'Alembert, un Condillac, ou des hommes de cette trempe, voyageant pour instruire leurs com-

patriotes , observant & décrivant comme ils sçavent faire , la Turquie , l'Egypte , la Barbarie , l'Empire de Maroc , la Guinée , le pays des Caffres , l'intérieur de l'Afrique & ses côtes orientales , les Malabares , le Mogol , les rives du Gange , les royaumes de Siam , de Pégu & d'Ava , la Chine , la Tartarie , & sur-tout le Japon ; puis dans l'autre hémisphère le Mexique , le Pérou , le Chili , les Terres Magellaniques , sans oublier les Patagons vrais ou faux , le Tucuman , le Paraguai , s'il étoit possible , le Brésil , enfin les Caraïbes , la Floride , & toutes les contrées sauvages , voyage le plus important de tous & celui qu'il faudroit faire avec le plus de soin ; supposons que ces nouveaux Hercules , de retour de ces courses mémorables , fissent ensuite à loisir l'histoire naturelle , morale & politique de ce qu'ils auroient vu , nous verrions nous-mêmes sortir un Monde nouveau de dessous leur plume , & nous apprendrions ainsi à connoître le nôtre. Je dis que , quand de pareils observateurs affirmeront d'un tel animal que c'est un homme , & d'un autre que c'est une bête , il faudra les en croire ; mais ce seroit une grande simplicité de s'en rapporter là-dessus à des

voyageurs grossiers , sur lesquels on feroit quelquefois tenté de faire la même question qu'ils se mêlent de résoudre sur d'autres animaux.

Page 98.

(* 9.) Cela me paroît de la dernière évidence, & je ne fçaurois concevoir d'où nos Philosophes peuvent faire naître toutes les passions qu'ils prêtent à l'homme naturel. Excepté le seul nécessaire physique, que la nature même demande, tous nos autres besoins ne sont tels que par l'habitude avant laquelle ils n'étoient point des besoins; ou par nos desirs, & l'on ne desire point ce qu'on n'est pas en état de connoître. D'où il suit que l'homme sauvage ne desirant que les choses qu'il connoît, & ne connoissant que celles dont la possession est en son pouvoir ou facile à acquérir, rien ne doit être si tranquille que son ame, & rien si borné que son esprit.

Page 106.

(* 10.) Je trouve dans le gouvernement civil de Locke une objection qui me paroît trop spécieuse pour qu'il me soit permis

de la diffimuler. « La fin de la fociété
» entre le mâle & la femelle , dit ce Phi-
» losophe , n'étant pas simplement de pro-
» créer, mais de continuer l'espèce, cette
» fociété doit durer, même après la pro-
» création, du moins aussi long-temps qu'il
» est nécessaire pour la nourriture & la con-
» fervation des procréés, c'est-à-dire, jus-
» qu'à ce qu'ils soient capables de pourvoir
» eux-mêmes à leurs besoins. Cette regle
» que la sagesse infinie du Créateur a éta-
» blie sur les œuvres de ses mains, nous
» voyons que les créatures inférieures à
» l'homme l'observent constamment & avec
» exactitude. Dans ces animaux qui vivent
» d'herbe, la fociété entre le mâle & la fe-
» melle ne dure pas plus long-temps que
» chaque acte de copulation, parce que les
» mammelles de la mere étant suffisantes
» pour nourrir les petits jusqu'à ce qu'ils
» soient capables de paître l'herbe, le mâle
» se contente d'engendrer, & il ne se mêle
» plus après cela de la femelle, ni des pe-
» tits, à la subsistance desquels il ne peut
» rien contribuer. Mais au regard des bêtes
» de proie, la fociété dure plus long-temps,
» à cause que, la mere ne pouvant pas bien
» pourvoir à sa subsistance propre & nour-

» rir en même temps ses petits par sa seule
 » proie, qui est une voie de se nourrir &
 » plus laborieuse & plus dangereuse que
 » n'est celle de se nourrir d'herbe, l'affis-
 » tance du mâle est tout-à-fait nécessaire
 » pour le maintien de leur commune fa-
 » mille, si l'on peut user de ce terme; la-
 » quelle, jusqu'à ce qu'elle puisse aller cher-
 » cher quelque proie, ne sçauroit subsister
 » que par les soins du mâle & de la femelle.
 » On remarque le même dans tous les oi-
 » seaux, si l'on excepte quelques oiseaux
 » domestiques qui se trouvent dans des lieux
 » où la continuelle abondance de nourritu-
 » re exempte le mâle du soin de nourrir les
 » petits; on voit que, pendant que les
 » petits dans leur nid ont besoin d'ali-
 » mens, le mâle & la femelle y en portent,
 » jusqu'à ce que ces petits-là puissent voler
 » & pourvoir à leur subsistance ».

» Et en cela, à mon avis, consiste la
 » principale, si ce n'est la seule raison pour-
 » quoi le mâle & la femelle dans le genre
 » humain sont obligés à une société plus lon-
 » gue que n'entretiennent les autres créa-
 » tures. Cette raison est que la femme est
 » capable de concevoir, & est pour l'ordi-

» naire derechef grosse & fait un nouvel en-
» fant , long-temps avant que le précédent
» soit hors d'état de se passer du secours de ses
» parens & puisse lui-même pourvoir à ses
» besoins. Ainsi un pere étant obligé de pren-
» dre soin de ceux qu'il a engendrés , & de
» prendre ce soin-là pendant long-temps , il
» est aussi dans l'obligation de continuer à
» vivre dans la société conjugale avec la
» même femme de qui il les a eus , & de de-
» meurer dans cette société beaucoup plus
» long-temps que les autres créatures , dont
» les petits pouvant subsister d'eux-mêmes ,
» avant que le temps d'une nouvelle pro-
» création vienne , le lien du mâle & de la
» femelle se rompt de lui-même , & l'un &
» l'autre se trouvent dans une pleine liber-
» té , jusqu'à ce que cette saison qui a cou-
» tume de solliciter les animaux à se joindre
» ensemble , les oblige à se choisir de nou-
» velles compagnes. Et ici l'on ne sçauroit
» admirer assez la sagesse du Créateur , qui ,
» ayant donné à l'homme des qualités pro-
» pres pour pourvoir à l'avenir aussi bien qu'au
» présent , a voulu & a fait en sorte que la
» société de l'homme durât beaucoup plus
» long-temps que celle du mâle & de la fe-
» melle parmi les autres créatures , afin que

» par-là l'industrie de l'homme & de la fem-
 » me fût plus excitée, & que leurs intérêts
 » fussent mieux unis, dans la vue de faire
 » des provisions pour leurs enfans & de leur
 » laisser du bien: rien ne pouvant être plus
 » préjudiciable à des enfans qu'une conjonc-
 » tion incertaine & vague, ou une dissolu-
 » tion facile & fréquente de la société con-
 » jugale ».

Le même amour de la vérité qui m'a fait exposer sincèrement cette objection, m'excite à l'accompagner de quelques remarques, sinon pour la résoudre, au moins pour l'éclaircir.

1. J'observerai d'abord que les preuves morales n'ont pas une grande force en matière de physique, & qu'elles servent plutôt à rendre raison des faits existans qu'à constater l'existence réelle de ces faits. Or tel est le genre de preuve que M. Locke emploie dans le passage que je viens de rapporter; car quoiqu'il puisse être avantageux à l'espèce humaine que l'union de l'homme & de la femme soit permanente, il ne s'ensuit pas que cela ait été ainsi établi par la nature: autrement il faudroit dire qu'elle a aussi institué la société civile, les arts, le com-

merce & tout ce qu'on prétend être utile aux hommes.

2. J'ignore où M. Locke a trouvé qu'entre les animaux de proie la société du mâle & de la femelle dure plus long-temps que parmi ceux qui vivent d'herbe, & que l'un aide à l'autre à nourrir les petits; car on ne voit pas que le chien, le chat, l'ours, ni le loup reconnoissent leur femelle mieux que le cheval, le béliet, le taureau, le cerf, ni tous les autres quadrupedes ne reconnoissent la leur. Il semble, au contraire, que, si le secours du mâle étoit nécessaire à la femelle pour conserver ses petits, ce seroit sur-tout dans les espèces qui ne vivent que d'herbe, parce qu'il faut fort long-tems à la mere pour paître, & que durant tout cet intervalle elle est forcée de négliger sa portée, au lieu que la proie d'une ourse ou d'une louve est dévorée en un instant, & qu'elle a, sans souffrir la faim, plus de temps pour allaiter ses petits. Ce raisonnement est confirmé par une observation sur le nombre relatif de mammelles & de petits qui distingue les espèces carnacieres des frugivores & dont j'ai parlé dans la note 6. Si cette observation est juste & générale, la femme n'ayant que deux

mammelles & ne faisant gueres qu'un enfant à la fois , voilà une forte raison de plus pour douter que l'espèce humaine soit naturellement carnaciere ; de sorte qu'il semble que , pour tirer la conclusion de Locke , il faudroit retourner tout-à-fait son raisonnement. Il n'y a pas plus de solidité dans la même distinction appliquée aux oiseaux : car qui pourra se persuader que l'union du mâle & de la femelle soit plus durable parmi les vautours & les corbeaux que parmi les tourterelles ? Nous avons deux espèces d'oiseaux domestiques , la canne & le pigeon , qui nous fournissent des exemples directement contraires au systême de cet auteur. Le pigeon , qui ne vit que de grain , reste uni à sa femelle , & ils nourrissent leurs petits en commun. Le canard , dont la voracité est connue , ne reconnoît ni sa femelle ni ses petits , & n'aide en rien à leur subsistance ; & parmi les poules , espèce qui n'est gueres moins carnaciere , on ne voit pas que le coq se mette aucunement en peine de la couvée. Que si dans d'autres espèces le mâle partage avec la femelle le soin de nourrir les petits , c'est que les oiseaux qui d'abord ne peuvent voler & que la mere ne peut allaiter , sont beaucoup moins en état de se

passer de l'assistance du pere, que les quadrupedes à qui suffit la mammelle de la mere, au moins durant quelque temps.

3. Il y a bien de l'incertitude sur le fait principal qui sert de base à tout le raisonnement de M. Locke; car pour sçavoir si, comme il le prétend, dans le pur état de nature, la femme est pour l'ordinaire derechef grosse & fait un nouvel enfant long-temps avant que le précédent puisse pourvoir lui-même à ses besoins, il faudroit des expériences qu'assurément Locke n'avoit pas faites & que personne n'est à portée de faire. La cohabitation continuelle du mari & de la femme est une occasion si prochaine de s'exposer à une nouvelle grossesse, qu'il est bien difficile de croire que la rencontre fortuite ou la seule impulsion du tempérament produisît des effets aussi fréquens dans le pur état de nature que dans celui de la société conjugale; lenteur qui contribueroit peut-être à rendre les enfans plus robustes, & qui d'ailleurs pourroit être compensée par la faculté de concevoir, prolongée dans un plus grand âge chez les femmes qui en auroient moins abusé dans leur jeunesse. A l'égard des enfans, il y a bien des raisons de

croire que leurs forces & leurs organes se développent plus tard parmi nous, qu'ils ne faisoient dans l'état primitif dont je parle. La foiblesse originelle qu'ils tirent de la constitution des parens, les soins qu'on prend d'envelopper & gêner tous leurs membres, la mollesse dans laquelle ils sont élevés, peut-être l'usage d'un autre lait que celui de leur mere, tout contrarie & retarde en eux les premiers progrès de la nature. L'application qu'on les oblige de donner à mille choses sur lesquelles on fixe continuellement leur attention, tandis qu'on ne donne aucun exercice à leurs forces corporelles, peut encore faire une diversion considérable à leur accroissement; de sorte que, si, au lieu de surcharger & fatiguer d'abord leur esprit de mille manieres, on laissoit exercer leur corps aux mouvemens continuels que la nature semble leur demander, il est à croire qu'ils seroient beaucoup plutôt en état de marcher, d'agir, & de pourvoir eux-mêmes à leurs besoins.

4. Enfin M. Locke prouve tout au plus qu'il pourroit bien y avoir dans l'homme un motif de demeurer attaché à la femme lorsqu'elle a un enfant; mais il ne prouve

nullement qu'il a dû s'y attacher avant l'accouchement, & pendant les neuf mois de la grossesse. Si telle femme est indifférente à l'homme pendant ces neuf mois, si même elle lui devient inconnue, pourquoi la secourra-t-il après l'accouchement ? pourquoi lui aidera-t-il à élever un enfant qu'il ne sçait pas seulement lui appartenir, & dont il n'a résolu ni prévu la naissance ? M. Locke suppose évidemment ce qui est en question : car il ne s'agit pas de sçavoir pourquoi l'homme demeurera attaché à la femme après l'accouchement, mais pourquoi il s'attachera à elle après la conception. L'appétit satisfait, l'homme n'a plus besoin de telle femme, ni la femme de tel homme. Celui-ci n'a pas le moindre souci ni peut-être la moindre idée des suites de son action. L'un s'en va d'un côté, l'autre d'un autre, & il n'y a pas d'apparence qu'au bout de neuf mois ils aient la mémoire de s'être connus : car cette espèce de mémoire par laquelle un individu donne la préférence à un individu pour l'acte de la génération, exige, comme je le prouve dans le texte, plus de progrès ou de corruption dans l'entendement humain, qu'on ne peut lui en supposer dans l'état d'animalité dont il s'agit

ici. Une autre femme peut donc contenter les nouveaux desirs de l'homme aussi commodément que celle qu'il a déjà connue, & un autre homme contenter de même la femme, supposé qu'elle soit pressée du même appétit pendant l'état de grossesse, de quoi l'on peut raisonnablement douter. Que si dans l'état de nature la femme ne ressent plus la passion de l'amour après la conception de l'enfant, l'obstacle à sa société avec l'homme en devient encore beaucoup plus grand, puisqu'alors elle n'a plus besoin ni de l'homme qui l'a fécondée ni d'aucun autre. Il n'y a donc dans l'homme aucune raison de rechercher la même femme, ni dans la femme aucune raison de rechercher le même homme. Le raisonnement de Locke tombe donc en ruine, & toute la dialectique de ce Philosophe ne l'a pas garanti de la faute que Hobbes & d'autres ont commise. Ils avoient à expliquer un fait de l'état de nature, c'est-à-dire, d'un état où les hommes vivoient isolés, & où tel homme n'avoit aucun motif de demeurer à côté de tel homme, ni peut-être les hommes de demeurer à côté les uns des autres, ce qui est bien pis; & ils n'ont pas songé à se transporter au-delà des siècles de société, c'est-à-dire, de ces

temps où les hommes ont toujours une raison de demeurer près les uns des autres , & où tel homme a souvent une raison de demeurer à côté de tel homme ou de telle femme.

Page 107.

(* c.) Je me garderai bien de m'embarquer dans les réflexions philosophiques qu'il y auroit à faire sur les avantages & les inconvéniens de cette institution des langues; ce n'est pas à moi qu'on permet d'attaquer les erreurs vulgaires , & le peuple lettré respecte trop ses préjugés pour supporter patiemment mes prétendus paradoxes. Laissons donc parler les gens à qui l'on n'a point fait un crime d'oser prendre quelquefois le parti de la raison contre l'avis de la multitude. *Nec quidquam felicitati humani generis decederet , si , pulsâ tot linguarum peste & confusione , unam artem callerent mortales , & signis , motibus , gestibusque licitum foret quidvis explicare. Nunc verò ita comparatum est , ut animalium quæ vulgò bruta creduntur , melior longè quàm nostra hâc in parte videatur conditio , utpotè quæ promptiùs & forsan feliciùs , sensus & cogitationes suas sine interprete significent , quàm ulli queant mortales , præsertim si*

peregrino utantur sermone. If. Voffius de Poëmat. Cant. & viribus Rythmi, pag. 66.

Page 114.

(* 11.) Platon, montrant combien les idées de la quantité discrète & de ses rapports font nécessaires dans les moindres arts, se moque avec raison des Auteurs de son temps qui prétendoient que Palamede avoit inventé les nombres au siège de Troie, comme si, dit ce Philosophe, Agamemnon eût pu ignorer jusques-là combien il avoit de jambes. En effet, on sent l'impossibilité que la société & les arts fussent parvenus où ils étoient déjà du temps du siège de Troie, sans que les hommes eussent l'usage des nombres & du calcul : mais la nécessité de connoître les nombres avant que d'acquérir d'autres connoissances, n'en rend pas l'invention plus aisée à imaginer. Les noms des nombres une fois connus, il est aisé d'en expliquer le sens, & d'exciter les idées que ces noms représentent ; mais pour les inventer, il fallut, avant que de concevoir ces mêmes idées, s'être, pour ainsi dire, familiarisé avec les méditations philosophiques, s'être exercé à considérer les êtres par leur seule essence, & indépendamment de toute

autre perception, abstraction très pénible, très métaphysique, très peu naturelle, & sans laquelle cependant ces idées n'eussent jamais pu se transporter d'une espèce ou d'un genre à un autre, ni les nombres devenir universels. Un sauvage pouvoit considérer séparément sa jambe droite & sa jambe gauche, ou les regarder ensemble sous l'idée indivisible d'une couple sans jamais penser qu'il en avoit deux; car autre chose est l'idée représentative qui nous peint un objet, & autre chose l'idée numérique qui le détermine. Moins encore pouvoit-il calculer jusqu'à cinq; & quoiqu'appliquant ses mains l'une sur l'autre, il eût pu remarquer que les doigts se répondoient exactement, il étoit bien loin de songer à leur égalité numérique; il ne sçavoit pas plus le compte de ses doigts que de ses cheveux; & si, après lui avoir fait entendre ce que c'est que nombres, quelqu'un lui eût dit qu'il avoit autant de doigts aux pieds qu'aux mains, il eût peut-être été fort surpris, en les comparant, de trouver que cela étoit vrai.

Page 120.

(* 12.) Il ne faut pas confondre l'amour-propre & l'amour de soi-même, deux pas-

sions très différentes par leur nature & par leurs effets. L'amour de soi-même est un sentiment naturel qui porte tout animal à veiller à sa propre conservation, & qui, dirigé dans l'homme par la raison, & modifié par la pitié, produit l'humanité & la vertu. L'amour-propre n'est qu'un sentiment relatif, factice, & né dans la société, qui porte chaque individu à faire plus de cas de soi que de tout autre, qui inspire aux hommes tous les maux qu'ils se font mutuellement, & qui est la véritable source de l'honneur.

Ceci bien entendu, je dis que dans notre état primitif, dans le véritable état de nature, l'amour-propre n'existe pas; car chaque homme en particulier se regardant lui-même comme le seul spectateur qui l'observe, comme le seul être dans l'Univers qui prenne intérêt à lui, comme le seul juge de son propre mérite, il n'est pas possible qu'un sentiment qui prend sa source dans des comparaisons qu'il n'est pas à portée de faire, puisse germer dans son ame. Par la même raison cet homme ne sçauroit avoir ni haine ni desir de vengeance, passions qui ne peuvent naître que de l'opinion de quelque offense reçue;

que ; & comme c'est le mépris ou l'intention de nuire , & non le mal , qui constitue l'offense , des hommes qui ne sçavent ni s'apprécier ni se comparer peuvent se faire beaucoup de violences mutuelles , quand il leur en revient quelque avantage , sans jamais s'offenser réciproquement. En un mot , chaque homme , ne voyant guères ses semblables que comme il verroit des animaux d'une autre espèce , peut ravir la proie au plus foible ou céder la sienne au plus fort , sans envisager ses rapines que comme des événemens naturels , sans le moindre mouvement d'insolence ou de dépit , & sans autre passion que la douleur ou la joie d'un bon ou mauvais succès.

Page 153.

(* 13.) C'est une chose extrêmement remarquable que , depuis tant d'années que les Européens se tourmentent pour amener les sauvages des diverses contrées du monde à leur maniere de vivre , ils n'aient pas pu encore en gagner un seul , non pas même à la faveur du Christianisme ; car nos missionnaires en font quelquefois des Chré-

tiens ; mais jamais des hommes civilisés. Rien ne peut surmonter l'invincible répugnance qu'ils ont à prendre nos mœurs & vivre à notre manière. Si ces pauvres sauvages sont aussi malheureux qu'on le prétend , par quelle inconcevable dépravation de jugement refusent-ils constamment de se policer à notre imitation ou d'apprendre à vivre heureux parmi nous ; tandis qu'on lit en mille endroits que des François & d'autres Européens se sont réfugiés volontairement parmi ces nations, y ont passé leur vie entière, sans pouvoir plus quitter une si étrange manière de vivre , & qu'on voit même des missionnaires sensés regretter avec attendrissement les jours calmes & innocens qu'ils ont passés chez ces peuples si méprisés ? Si l'on répond qu'ils n'ont pas assez de lumières pour juger sainement de leur état & du nôtre, je répliquerai que l'estimation du bonheur est moins l'affaire de la raison que du sentiment. D'ailleurs, cette réponse peut se retourner contre nous avec plus de force encore : car il y a plus loin de nos idées à la disposition d'esprit où il faudroit être pour concevoir le goût que trouvent les sauvages à leur manière de vivre, que des idées

des sauvages à celles qui peuvent leur faire concevoir la nôtre. En effet, après quelques observations, il leur est aisé de voir que tous nos travaux se dirigent sur deux seuls objets; sçavoir, pour soi les commodités de la vie, & la considération parmi les autres. Mais le moyen pour nous d'imaginer la sorte de plaisir qu'un sauvage prend à passer sa vie seul au milieu des bois ou à la pêche, ou à souffler dans une mauvaise flûte, sans jamais sçavoir en tirer un seul ton & sans se soucier de l'apprendre?

On a plusieurs fois amené des sauvages à Paris, à Londres, & dans d'autres villes; on s'est empressé de leur étaler notre luxe, nos richesses, & tous nos arts les plus utiles & les plus curieux; tout cela n'a jamais excité chez eux qu'une admiration stupide, sans le moindre mouvement de convoitise. Je me souviens, entr'autres, de l'histoire d'un chef de quelques Américains septentrionaux qu'on mena à la cour d'Angleterre, il y a une trentaine d'années. On lui fit passer mille choses devant les yeux pour chercher à lui faire quelque présent qui pût lui plaire, sans qu'on trou-

vât rien dont il parût se soucier. Nos armes lui sembloient lourdes & incommodes, nos souliers lui bleffoient les pieds, nos habits le gênoient, il rebutoit tout; enfin on s'apperçut qu'ayant pris une couverture de laine, il sembloit prendre plaisir à s'en envelopper les épaules. Vous conviendrez, au moins, lui dit-on aussi-tôt, de l'utilité de ce meuble? Oui, répondit-il, cela me paroît presque aussi bon qu'une peau de bête. Encore n'eût-il pas dit cela, s'il eût porté l'une & l'autre à la pluie.

Peut-être me dira-t-on que c'est l'habitude qui, attachant chacun à sa maniere de vivre, empêche les sauvages de sentir ce qu'il y a de bon dans la nôtre. Et sur ce pied-là il doit paroître au moins fort extraordinaire que l'habitude ait plus de force pour maintenir les sauvages dans le goût de leur misere, que les Européens dans la jouissance de leur félicité. Mais pour faire à cette derniere objection une réponse à laquelle il n'y ait pas un mot à répliquer, sans alléguer tous les jeunes sauvages qu'on s'est vainement efforcé de civiliser; sans parler des Groënlandois & des habitans de l'Islande, qu'on a tenté

d'élever & nourrir en Danemarck , & que la tristesse & le désespoir ont tous fait périr , soit de langueur , soit dans la mer où ils avoient tenté de regagner leur pays , à la nage ; je me contenterai de citer un seul exemple bien attesté , & que je donne à examiner aux admirateurs de la police Européenne.

« Tous les efforts des missionnaires Hol-
» landois du Cap de Bonne-Espérance n'ont
» jamais été capables de convertir un seul
» Hottentot. Van-der-Stel , Gouverneur du
» Cap , en ayant pris un dès l'enfance le
» fit élever dans les principes de la Religion
» Chrétienne , & dans la pratique des usa-
» ges de l'Europe. On le vêtit richement ,
» on lui fit apprendre plusieurs langues , &
» ses progrès répondirent fort bien aux soins
» qu'on prit pour son éducation. Le Gou-
» verneur espérant beaucoup de son esprit ,
» l'envoya aux Indes avec un commissaire
» général qui l'employa utilement aux af-
» faires de la Compagnie. Il revint au Cap
» après la mort du commissaire. Peu de
» jours après son retour , dans une visite
» qu'il rendit à quelques Hottentots de ses
» parens , il prit le parti de se dépouiller

» de sa parure Européenne pour se revêtir
 » d'une peau de brebis. Il retourna au Fort,
 » dans ce nouvel ajustement, chargé d'un
 » paquet qui contenoit ses anciens habits,
 » &, les présentant au Gouverneur, il lui
 » tint ce discours *. *Ayez la bonté, Monsieur,*
 » *de faire attention que je renonce pour tou-*
 » *jours à cet appareil. Je renonce aussi pour tou-*
 » *te ma vie à la religion Chrétienne ; ma réso-*
 » *lution est de vivre & mourir dans la religion ,*
 » *les manieres & les usages de mes ancêtres.*
 » *L'unique grace que je vous demande est de me*
 » *laisser le collier & le coutelas que je porte. Je*
 » *les garderai pour l'amour de vous. Aussi-tôt*
 » *sans attendre la réponse de Van-der-Stel,*
 » *il se déroba par la fuite, & jamais on ne le*
 » *revit au Cap ».* *Histoire des Voyages, tome*
 5. p. 175.

Page 163.

(* d.) On pourroit m'objecter que, dans un pareil désordre, les hommes, au lieu de s'entr'égorgier opiniâtrément, se seroient dispersés, s'il n'y avoit point eu de bornes à

* Voyez le Frontispice.

leur dispersion. Mais premièrement ces bornes eussent au moins été celles du Monde ; & si l'on pense à l'excessive population qui résulte de l'état de nature, on jugera que la terre dans cet état n'eût pas tardé à être couverte d'hommes ainsi forcés à se tenir rassemblés. D'ailleurs, ils se seroient dispersés, si le mal avoit été rapide & que c'eût été un changement fait du jour au lendemain ; mais ils naissoient sous le joug, ils avoient l'habitude de le porter quand ils en sentoient la pesanteur, & ils se contentoient d'attendre l'occasion de le secouer. Enfin, déjà accoutumés à mille commodités qui les forçoient à se tenir rassemblés, la dispersion n'étoit plus si facile que dans les premiers temps où, nul n'ayant besoin que de soi-même, chacun prenoit son parti sans attendre le consentement d'un autre.

Page 167.

(* 14.) Le Maréchal de V*** contoit que, dans une de ses campagnes, les excessives friponneries d'un entrepreneur des vivres ayant fait souffrir & murmurer l'armée, il le tança vertement & le menaça

de le faire pendre. Cette menace ne me regarde pas, lui répondit hardiment le frippon, & je suis bien aise de vous dire qu'on ne pend point un homme qui dispose de cent mille écus. Je ne sçais comment cela se fit, ajoûtoit naïvement le Maréchal; mais en effet il ne fut point pendu, quoiqu'il eût cent fois mérité de l'être.

Page 189.

(* 15.) La justice distributive s'opposeroit même à cette égalité rigoureuse de l'état de nature, quand elle seroit praticable dans la société civile; & comme tous les membres de l'État lui doivent des services proportionnés à leurs talens & à leurs forces, les citoyens à leur tour doivent être distingués & favorisés à proportion de leurs services. C'est en ce sens qu'il faut entendre un passage d'Isocrate dans lequel il loue les premiers Athéniens d'avoir bien sçu distinguer quelle étoit la plus avantageuse des deux sortes d'égalité, dont l'une consiste à faire part des mêmes avantages à tous les citoyens indifféremment, & l'autre à les distribuer selon le mérite de chacun. Ces habiles politiques, ajoûte l'Orateur, bannissant

cette injuste égalité qui ne met aucune différence entre les méchans & les gens de bien , s'attachèrent inviolablement à celle qui récompense & punit chacun selon son mérite. Mais premierement il n'a jamais existé de société, à quelque degré de corruption qu'elles aient pu parvenir , dans laquelle on ne fit aucune différence des méchans & des gens de bien ; & dans les matieres de mœurs , où la loi ne peut fixer de mesure assez exacte pour servir de regle au Magistrat , c'est très sagement que , pour ne pas laisser le sort ou le rang des citoyens à sa discrétion, elle lui interdit le jugement des personnes pour ne lui laisser que celui des actions. Il n'y a que des mœurs aussi pures que celles des anciens Romains qui puissent supporter des Censeurs ; & de pareils tribunaux auroient bientôt tout bouleversé parmi nous : c'est à l'estime publique à mettre de la différence entre les méchans & les gens de bien ; le Magistrat n'est juge que du droit rigoureux ; mais le peuple est le véritable juge des mœurs , juge integre & même éclairé sur ce point , qu'on abuse quelquefois , mais qu'on ne corrompt jamais. Les rangs des citoyens doivent donc être réglés , non sur leur mérite personnel ;

(ce qui seroit laisser au Magistrat le moyen de faire une application presque arbitraire de la loi) mais sur les services réels qu'ils rendent à l'État & qui sont susceptibles d'une estimation plus exacte.





LETTRE
DE M. DE VOLTAIRE

A M. ROUSSEAU,

*Qui lui avoit envoyé son Discours sur
l'inégalité parmi les hommes.*

J'AI reçu, Monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, & vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine, dont notre ignorance & notre faiblesse se promettent tant de consolations. On n'a jamais tant employé d'esprit à vouloir nous rendre bêtes. Il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre; & je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous & moi. Je ne peux non plus

m'embarquer pour aller trouver les Sauvages du Canada ; premierement, parce que les maladies dont je suis accablé me retiennent auprès du plus grand Médecin de l'Europe , & que je ne trouverais pas les mêmes secours chez les Missouris : secondement, parce que la guerre est portée dans ces pays-là , & que les exemples de nos Nations ont rendu les Sauvages presque aussi méchans que nous. Je me borne à être un Sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de votre patrie , où vous êtes tant desiré.

Je conviens avec vous que les belles-lettres & les sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du *Tasse* firent de sa vie un tissu de malheurs ; ceux de *Galilée* le firent gémir dans les prisons , à soixante & dix ans , pour avoir connu le mouvement de la terre ; & ce qu'il y a de plus honteux , c'est qu'ils l'obligèrent à se rétracter. Vous sçavez quelles traverses vos amis essuyèrent quand ils commencèrent cet ouvrage , aussi utile qu'immense , de l'Encyclopédie , auquel vous avez tant contribué.

Si j'osais me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense , je vous ferais voir des

gens acharnés à me perdre, du jour que je donnai la tragédie d'*Œdipe*; une bibliothèque de calomnies imprimées contre moi; un homme qui m'avait des obligations assez connues, me payant de mon service par vingt libelles; un autre, beaucoup plus coupable encore, faisant imprimer mon propre ouvrage du *Siècle de Louis XIV*, avec des notes dans lesquelles la plus crasse ignorance vomit les plus infâmes impostures; un autre qui vend à un Libraire quelques chapitres d'une prétendue *Histoire universelle* sous mon nom; le Libraire assez avide pour imprimer ce tissu informe de bévues, de fausses dates, de faits & de noms estropiés; & enfin des hommes assez injustes pour m'imputer la publication de cette rapsodie. Je vous ferais voir la Société infectée de ce nouveau genre d'hommes inconnus à toute l'antiquité, qui, ne pouvant embrasser une profession honnête, soit de manœuvre, soit de laquais, & sachant malheureusement lire & écrire, se font courtiers de littérature, vivent de nos ouvrages, volent des manuscrits, les défigurent & les vendent. Je pourrais me plaindre que des fragmens d'une plaisanterie faite, il y a près de 30 ans, sur le même sujet que

Chapelain eut la bêtise de traiter sérieusement, courent aujourd'hui le monde par l'infidélité & l'avarice de ces malheureux qui ont mêlé leurs grossieretés à ce badinage, qui en ont rempli les vuides avec autant de sottise que de malice, & qui enfin, au bout de trente ans, vendent partout en manuscrit, ce qui n'appartient qu'à eux, & qui n'est digne que d'eux. J'ajouterais qu'en dernier lieu on a volé une partie des matériaux que j'avais rassemblés dans les archives publiques pour servir à l'histoire de la guerre de 1741, lorsque j'étais Historiographe de France; qu'on a vendu à un Libraire ce fruit de mon travail; qu'on se saisit à l'envi de mon bien, comme si j'étais déjà mort, & qu'on le denature pour le mettre à l'encan. Je vous peindrais l'ingratitude, l'imposture & la rapine me poursuivant depuis quarante ans jusqu'au pied des Alpes, & jusqu'au bord de mon tombeau. Mais que conclurai-je de toutes ces tribulations? Que je ne dois pas me plaindre; que *Pope*, *Descartes*, *Bayle*, le *Camouens*, & cent autres ont essuyé les mêmes injustices & de plus grandes; que cette destinée est celle de presque tous ceux que l'amour des lettres a trop séduits.

Avouez, en effet, Monsieur, que ce sont-là de ces petits malheurs particuliers, dont à peine la société s'apperçoit. Qu'importe au genre humain que quelques frélons pillent le miel de quelques abeilles? Les gens de lettres font grand bruit de toutes ces petites querelles; le reste du monde ou les ignore, ou en rit.

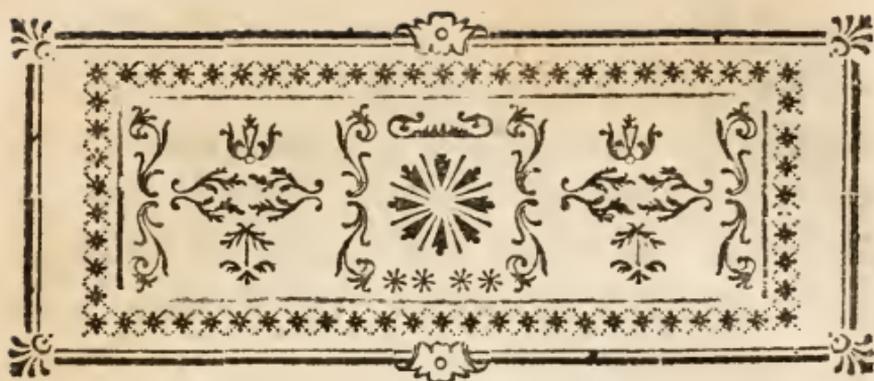
De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine, ce sont-là les moins funestes. Les épines attachées à la littérature & à un peu de réputation, ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui de tout tems ont inondé la terre. Avouez que ni *Cicéron*, ni *Varron*, ni *Lucrèce*, ni *Virgile*, ni *Horace* n'eurent la moindre part aux proscriptions. *Marius* étoit un ignorant. Le barbare *Sylla*, le crapuleux *Antoine*, l'imbécille *Lépide* lisoient peu *Platon* & *Sophocle*; & pour ce tyran sans courage, *Octave Cépius*, surnommé si lâchement *Auguste*, il ne fut un détestable assassin, que dans le temps où il fut privé de la société des gens de lettres.

Avouez que *Pétrarque* & *Bocace* ne firent pas naître les troubles de l'Italie. Avouez que le badinage de *Marot* n'a pas produit la *S.-Barthélemi*, & que la tragédie du *Cid* ne causa pas les troubles

de la Fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorans. Ce qui fait & fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité & l'indomptable orgueil des hommes, depuis *Thamas Kouli-Kan*, qui ne sçavoit pas lire, jusqu'à un commis de la douane qui ne sçait que chiffrer. Les lettres nourrissent l'ame, la rectifient, la consolent; elles vous servent, Monsieur, dans le temps que vous écrivez contr'elles; vous êtes comme *Achille* qui s'emporte contre la gloire, & comme le *Pere Mallebranche*, dont l'imagination brillante écrivoit contre l'imagination.

Si quelqu'un doit se plaindre des lettres, c'est moi; puisque dans tous les temps, & dans tous les lieux, elles ont servi à me persécuter. Mais il faut les aimer, malgré l'abus qu'on en fait; comme il faut aimer la société, dont tant d'hommes méchans corrompent les douceurs; comme il faut aimer sa patrie, quelques injustices qu'on y effuye.





R É P O N S E

D E

M. R O U S S E A U

A M. DE VOLTAIRE.

C'EST à moi, Monsieur, de vous remercier à tous égards. En vous offrant l'ébauche de mes tristes rêveries, je n'ai point cru vous faire un présent digne de vous, mais m'acquitter d'un devoir & vous rendre un hommage que nous vous devons tous, comme à notre chef. Sensible, d'ailleurs, à l'honneur que vous faites à ma patrie, je partage la reconnoissance de mes Concitoyens, & j'espère qu'elle ne fera qu'augmenter encore,

lorsqu'ils auront profité des instructions que vous pouvez leur donner. Embellissez l'asyle que vous avez choisi : éclairez un peuple digne de vos leçons ; & vous , qui sçavez si bien peindre les vertus & la liberté , apprenez-nous à les chérir dans nos murs comme dans vos écrits. Tout ce qui vous approche doit apprendre de vous le chemin de la gloire.

Vous voyez que je n'aspire pas à nous rétablir dans notre bétise , quoique je regrette beaucoup , pour ma part , le peu que j'en ai perdu. A votre égard , Monsieur , ce retour seroit un miracle , si grand à la fois & si nuisible , qu'il n'appartiendroit qu'à Dieu de le faire , & qu'au Diable de le vouloir. Ne tentez donc pas de retomber à quatre pattes ; personne au monde n'y réussiroit moins que vous. Vous nous redressez trop bien sur nos deux pieds pour cesser de vous tenir sur les vôtres.

Je conviens de toutes les disgraces qui poursuivent les hommes célèbres dans les lettres ; je conviens même

de tous les maux attachés à l'Humanité, & qui semblent indépendans de nos vaines connoissances. Les hommes ont ouvert sur eux-mêmes tant de sources de misère, que, quand le hasard en détourne quelqu'une, ils n'en sont guères moins inondés. D'ailleurs; il y a, dans le progrès des choses, des liaisons cachées que le vulgaire n'apperçoit pas, mais qui n'échapperont point à l'œil du Sage, quand il y voudra réfléchir. Ce n'est ni Térence, ni Cicéron, ni Virgile, ni Sénèque, ni Tacite; ce ne sont ni les Sçavans, ni les Poëtes qui ont produit les malheurs de Rome & les crimes des Romains: mais sans le poison lent & secret qui corrompoit peu à-peu le plus vigoureux gouvernement dont l'histoire ait fait mention, Cicéron, ni Lucrece, ni Salluste n'eussent point existé, ou n'eussent point écrit. Le siècle aimable de Lélius & de Térence amenoit de loin le siècle brillant d'Auguste & d'Horace, & enfin les siècles horribles de Sénèque & de Néron, de Domitien & de Martial. Le goût des lettres & des arts naît chez un peuple d'un vice intérieur qu'il augmente; &

s'il est vrai que tous les progrès humains sont pernicious à l'espece, ceux de l'esprit, & des connoissances qui augmentent notre orgueil & multiplient nos égaremens, accélèrent bientôt nos malheurs. Mais il vient un temps où le mal est tel que les causes mêmes qui l'ont fait naître sont nécessaires pour l'empêcher d'augmenter; c'est le fer qu'il faut laisser dans la plaie, de peur que le blessé n'expire en l'arrachant. Quant à moi, si j'avois suivi ma première vocation, & que je n'eusse ni lu, ni écrit, j'en aurois sans doute été plus heureux. Cependant, si les lettres étoient maintenant anéanties, je serois privé du seul plaisir qui me reste. C'est dans leur sein que je me console de tous mes maux: c'est parmi ceux qui les cultivent que je goûte les douceurs de l'amitié, & que j'apprends à jouir de la vie sans craindre la mort. Je leur dois le peu que je suis; je leur dois même l'honneur d'être connu de vous: mais consultons l'intérêt dans nos affaires, & la vérité dans nos écrits. Quoiqu'il faille des Philosophes, des Historiens, des Scavans, pour éclairer le

monde , & conduire les aveugles habitans ; si le sage Memnon m'a dit vrai , je ne connois rien de si fou qu'un peuple de sages.

Convenez-en , Monsieur ; s'il est bon que de grands génies instruisent les hommes , il faut que le vulgaire reçoive leurs instructions : si chacun se mêle d'en donner , qui les voudra recevoir ? Les boiteux , dit Montaigne , sont mal-propres aux exercices du corps ; & aux exercices de l'esprit les ames boiteuses. Mais en ce siècle sçavant , on ne voit que boiteux vouloir apprendre à marcher aux autres. Le peuple reçoit les écrits des sages pour les juger , & non pour s'instruire. Jamais on ne vit tant de Dandins. Le Théâtre en fourmille ; les caffés retentissent de leurs sentences ; ils les affichent dans les Journaux , les quais sont couverts de leurs écrits ; & j'entends critiquer l'*Orphelin* (*).

* Tragédie de M. de Voltaire qu'on jouoit dans ce temps-là.

parce qu'on l'approuve , à tel grimaud si peu capable d'en voir les défauts , qu'à peine en sent-il les beautés.

Recherchons la première source des désordres de la société : nous trouverons que tous les maux des hommes leur viennent de l'erreur bien plus que de l'ignorance , & que ce que nous ne sçavons point nous nuit beaucoup moins que ce que nous croyons sçavoir. Or , quel plus sûr moyen de courir d'erreurs en erreurs , que la fureur de sçavoir tout ? Si l'on n'eût prétendu sçavoir que la terre ne tournoit pas , on n'eût point puni Galilée pour avoir dit qu'elle tournoit. Si les seuls Philosophes en eussent réclamé le titre , l'Encyclopédie n'eût point eu de persécuteurs. Si cent myrmidons n'aspiroient à la gloire , vous jouiriez en paix de la vôtre , ou du moins , vous n'auriez que des rivaux dignes de vous.

Ne soyez donc pas surpris de sentir quelques épines inséparables des fleurs qui couronnent les grands talens. Les injures de vos ennemis sont les accla-

mations satyriques qui suivent le cortège des triomphateurs. C'est l'empressement qu'a le public pour tous vos écrits qui produit les vols dont vous vous plaignez : mais les falsifications n'y sont pas faciles ; car le fer , ni le plomb ne s'allient point avec l'or. Permettez-moi de vous le dire par l'intérêt que je prends à votre repos & à notre instruction : méprisez de vaines clameurs , par lesquelles on cherche moins à vous faire du mal , qu'à vous détourner de bien faire. Plus on vous critiquera , plus vous devez vous faire admirer. Un bon livre est une terrible réponse à des injures imprimées ; & qui vous oseroit attribuer des écrits que vous n'aurez point faits , tant que vous n'en ferez que d'inimitables ?

Je suis sensible à votre invitation ; & si cet hiver me laisse en état d'aller au printemps habiter ma patrie , j'y profiterai de vos bontés. Mais j'aime-rois mieux boire de l'eau de votre fontaine que du lait de vos vaches ; & quant aux herbes de votre verger , je crains bien de n'y en trouver d'autres

que le lotos qui n'est pas la pâture des bêtes, & le moly qui empêche les hommes de le devenir.

Je suis, de tout mon cœur & avec respect, &c.

A PARIS, le 10 Septembre 1755.





L E T T R E

A M. DE BOISSY*,

Au sujet de la précédente.

QUAND je vis, Monsieur, paroître dans le Mercure, sous le nom de M. de Voltaire, la lettre que j'avois reçué de lui, je supposai que

(*) La Lettre de M. de Voltaire avec la Réponse de M. Rousseau furent insérées dans le Mercure. Feu M. de Boissy, qui étoit alors à la tête de ce Journal, y laissa plusieurs fautes d'impression dont M. Rousseau se plaint dans cette Lettre adressée à M. de Boissy lui-même,

vous aviez obtenu pour cela son consentement ; & , comme il avoit bien voulu me demander le mien pour la faire imprimer , je n'avois qu'à me louer de son procédé , fans avoir à me plaindre du vôtre. Mais que puis-je penser du galimathias que vous avez inféré dans le Mercure suivant , sous le titre de ma Réponse ? Si vous me dites que votre copie étoit incorrecte , je demanderai qui vous forçoit d'employer une lettre visiblement incorrecte , qui n'est remarquable que par son absurdité. Vous abstenir d'insérer dans votre ouvrage des écrits ridicules , est un égard que vous devez , sinon aux Auteurs , du moins au Public.

Si vous avez cru , Monsieur , que je consentirois à la publication de cette lettre , pourquoi ne pas me communiquer votre copie pour la revoir ? Si vous ne l'avez pas cru , pourquoi l'imprimer sous mon nom ? S'il est peu convenable d'imprimer les lettres d'autrui , fans l'aveu des Auteurs , il l'est beaucoup moins de les leur at-

tribuer fans être sûr qu'ils les avouent, ou même qu'elles soient d'eux ; & bien moins encore, lorsqu'il est à croire qu'ils ne les ont pas écrites telles qu'on les a. Le libraire de M. de Voltaire qui avoit, à cet égard, plus de droit que personne, a mieux aimé s'abstenir d'imprimer la mienne, que de l'imprimer fans mon consentement qu'il avoit eu l'honnêteté de me demander. Il me semble qu'un homme aussi justement estimé que vous, ne devoit pas recevoir d'un libraire des leçons de procédés. J'ai d'autant plus, Monsieur, à me plaindre du vôtre en cette occasion, que, dans le même volume où vous avez mis, sous mon nom, un écrit aussi mutilé, vous craignez, avec raison, d'imputer à M. de Voltaire des vers qui ne soient pas de lui. Si un tel égard n'étoit dû qu'à la considération, je me garderois d'y prétendre ; mais il est un acte de justice, & vous la devez à tout le monde.

Comme il est bien plus naturel de m'attribuer une sottise lettre, qu'à vous un procédé peu régulier, & que par

conséquent je resterois chargé du tort de cette affaire, si je négligeois de m'en justifier; je vous supplie de vouloir bien insérer ce désaveu dans le prochain Mercure, & d'agréer, Monsieur, mon respect & mes salutations.

A PARIS, le 4 Novembre 1755.



A V I S

*A un Anonyme , par J. J.
Rousseau *.*

J'AI reçu le 26 de ce mois , une lettre anonyme datée du 28 Octobre dernier , qui , mal adressée , après avoir été à Genève , m'est revenue à Paris , franche de

* Deux Anonymes avoient écrit à M. Rousseau , l'un par la voie du Mercure , & l'autre par la poste. Le premier , qui étoit un Bordelois , disoit à M. Rousseau : « Puisque la so-
ciété ne peut changer de face , les Arts lui
sont nécessaires , & l'inégalité des conditions
inévitables. Pourquoi donc en troubler l'or-
dre , en portant dans ses membres le décou-
ragement & l'esprit d'indépendance ?
Un homme tel que vous , quand il écrit pour
les autres , ne doit le faire que pour amuser
ou pour instruire. Ainsi , si , au lieu d'avoir
perdu votre tems à faire deux Discours , vous
eussiez fait un Opéra comme le *Devin du*
Village , il vous auroit une seconde fois gagné
les cœurs de tous ceux qui l'auroient connu ».

On verra par l'Avis de M. Rousseau , quel étoit le sujet de la seconde lettre anonyme.

port. A cette lettre étoit joint un écrit pour ma défense, que je ne puis donner au Mercure, comme l'Auteur le desire, par des raisons qu'il doit sentir, s'il a réellement pour moi l'estime qu'il m'y témoigne. Il peut donc le faire retirer de mes mains, au moyen d'un billet de la même écriture; sans quoi, sa pièce restera supprimée.

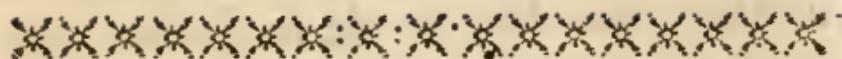
L'Auteur ne devoit pas croire si facilement que celui qu'il réfute, fût citoyen de Genève, quoiqu'il se donne pour tel; car il est aisé de dater de ce pays-là: mais tel se vante d'en être, qui dit le contraire, sans y penser. Je n'ai ni la vanité ni la consolation de croire que tous mes concitoyens pensent comme moi; mais je connois la candeur de leurs procédés: si quelqu'un d'eux m'attaque, ce sera hautement & sans se cacher: ils m'estimeront assez, en me combattant, ou du moins s'estimeront assez eux-mêmes, pour me rendre la franchise dont j'use envers tout le monde. D'ailleurs, eux pour qui cet ouvrage est écrit, eux à qui il est dédié, eux qui l'ont honoré de leur approbation, ne me demanderont point à quoi il est utile: ils ne m'objecteront point, avec

beaucoup d'autres, que, quand tout cela seroit vrai, je n'aurois pas dû le dire, comme si le bonheur de la société n'étoit fondé que sur les erreurs des hommes. Ils y verront, j'ose le croire, de fortes raisons d'aimer leur Gouvernement, des moyens de le conserver; & s'ils y trouvent les maximes qui conviennent au bon & vertueux citoyen, ils ne mépriseront point un écrit qui respire par-tout l'humanité, la liberté, l'amour de la patrie, & l'obéissance aux loix.

Quant aux habitans des autres pays, s'ils ne trouvent dans cet ouvrage rien d'utile ni d'amusant, il seroit mieux, ce me semble, de leur demander pourquoi ils le lisent que de leur expliquer pourquoi il est écrit. Qu'un bel-esprit de Bordeaux m'exhorte gravement à laisser les discussions politiques pour faire des Opéra, attendu que lui, bel-esprit, s'amuse beaucoup plus à la représentation du *Devin du Village* qu'à la lecture du *Discours sur l'inégalité*; il a raison, sans doute, s'il est vrai qu'en écrivant aux citoyens de Genève, je sois obligé d'amuser les bourgeois de Bordeaux.

Quoi qu'il en soit , en témoignant ma reconnoissance à mon défenseur , je le prie de laisser le champ libre à mes adversaires ; & j'ai bien du regret moi-même au temps que je perdois autrefois à leur répondre. Quand la recherche de la vérité dégénere en disputes & querelles personnelles , elle ne tarde pas à prendre les armes du mensonge ; craignons de l'avilir ainsi. De quelque prix que soit la science , la paix de l'ame vaut encore mieux. Je ne veux point d'autre défense pour mes écrits , que la raison & la vérité ; ni pour ma personne , que ma conduite & mes mœurs : si ces appuis me manquent , rien ne me soutiendra ; s'ils me soutiennent , qu'ai-je à craindre ?

A Paris , le 29 Novembre 1755.



L E T T R E

*D'un Bourgeois de Bordeaux à l'Auteur
du Mercure.*

MONSIEUR, en lisant votre Mercure, j'ai trouvé une lettre de l'illustre M. Rousseau, où il se défend contre ceux qui osent attaquer les nouveautés étonnantes de ses systêmes. Je n'entre point dans toutes ces discussions; mais je ne feindrai pas d'avouer que j'ai été surpris de la hauteur stoïque & lacédémonienne avec laquelle il nous traite. Il nous infinie avec une clarté assez dure, que son dessein n'est ni de nous amuser, ni de nous instruire. Je lui réponds d'abord qu'il fera l'un & l'autre malgré lui, par la seule raison que nous nous occupons à le lire: chose qu'il ne sçauroit empêcher. Tout le fruit qu'il pourra tirer de sa mauvaise intention pour nous, c'est de nous dispenser de lui être reconnoissans, puisqu'il ne nous éclaire qu'en protestant qu'il ne veut pas nous éclairer. C'est un vrai larcin que nous lui faisons.

Mais je demande quelle raison lui avons nous donnée de se fâcher contre nous ? Si quelqu'un de nos concitoyens a mérité sa colere par quelques petits dilemmes embarrassans , mais point incivils, toute la ville qu'il proscriit n'a point de part à cela. Une chose bien certaine , c'est que nous admirons son éloquence comme tout le reste du monde: preuve assez evidente que nous valons quelque chose. Comment peut-il avoir la cruauté de foudroyer ainsi ses admirateurs ?

Il semble nous apprendre qu'il n'écrit que pour Genève : cela veut dire qu'il n'aime qu'elle. J'avouerai que j'avois cru jusqu'ici que le vrai Philosophe étoit l'ami du monde entier ; qu'il regardoit tous les hommes comme des freres. Qu'il aime Genève , à la bonne heure ; mais nous osons le prier de nous aimer un peu , tout Bordelois que nous pouvons être ; car après tout , que sçait-il ? peut-être sommes-nous des hommes ?

Il seroit mieux , dit-il , de demander à ceux qui ne sont pas Genevois , & qui ne me goûtent point , pourquoi ils lisent mon ouvrage , que de leur expli-

quer pourquoi il est fait ? Les termes dont il se sert pour dire cela , ont un air sentencieux , mais j'ai bien peur qu'ils n'en aient que l'air. 1^o. Il est très sûr que tout le monde le goûte & l'admire , Genevois ou non ; ainsi il se fonde sur une hypothèse fautive. Supposons , comme lui , l'impossible ; supposons , dis - je , qu'il eût fait un ouvrage où l'utile & l'amusant ne se trouvaient point , & qu'il dît à ceux qui s'en plaindroient : pourquoi le lisez-vous ? Mais , Monsieur , pourroit-on lui répondre , je ne prévoyois pas , en prenant votre livre , qu'il ne devoit m'amuser ni m'instruire. La réponse seroit bonne , personne n'étant devin.

Cependant , quand je réfléchis à sa sentence , je crois y démêler une idée trop fiere pour être la sienne. Ne voudroit-il pas dire , qu'il est peu de gens qui doivent le lire , c'est-à-dire , qu'il en est peu qui soient dignes de le faire ; & puis , en cherchant quels sont ces mortels privilégiés , il semble que ce sont les Genevois , & ceux qui le trouvent instructif & amusant , ou , pour dire la chose comme elle est , ceux qui sont ses approbateurs. Voilà une idée qu'on ne

doit pas attribuer à un Philosophe aussi modeste & aussi bon Logicien que lui. Il est donc de l'équité de convenir que sa sentence ne signifie rien.

Au reste, il ne nous a pas appris à quoi peuvent servir ses systêmes, & quel a été son but en écrivant. J'ai écrit, dira-t-il, pour donner aux Genevois de fortes raisons d'aimer leur Gouvernement, pour leur inspirer l'humanité, l'amour de la patrie & de la liberté, & l'obéissance aux loix.

Je crois donc entendre M. Rousseau parlant ainsi à ses concitoyens : aimez votre Gouvernement, car l'homme auroit beaucoup mieux fait de n'en point établir. Aimez vos semblables, car nous avons eu tort de sortir de cet état ancien où nous n'aimions que le repos, une femme & la nourriture. Aimez votre patrie, puisqu'il est vrai que nous devrions n'en avoir jamais eu d'autre qu'une caverne ou le pied d'un arbre. Soyez libres, attendu que nous sommes à plaindre de n'être plus dépendans d'un Lion ou d'un Ours, qui nous auroit fait fuir devant lui. Enfin obéissez aux loix, puisque vous

étiez faits pour n'obéir à aucune. Si les Genevois n'avoient pas de meilleures raisons pour être bons citoyens, nous n'aurions pas admiré, comme nous faisons, la sagesse de leur Gouvernement & la pureté de leurs mœurs.

Je sçais bien qu'il pourroit répliquer, comme Agamemnon : *Seigneur, je ne rends point compte de mes desseins, surtout devant des adversaires obscurs & indignes de moi, tels que vous êtes ; vous, dont je craindrois de relever la bassesse, si je descendois jusqu'à elle. De plus, que m'importe qu'on m'approuve, ou qu'on me condamne ? Mes approbateurs sont la raison & la vérité, (à Dieu ne plaise que cela soit,) je n'attends rien de personne. Je foule aux pieds les critiques & les suffrages : Si fractus illabatur orbis, impavidum ferient ruinae.* Tous ces sentimens ont une majesté philosophique qui éblouit ; mais je soupçonne qu'ils sont trop métaphysiques pour être réels. La nature a mis dans nos cœurs un violent desir d'être estimé de ses semblables ; & je croirois fort que, sans ce desir-là, personne ne se feroit imprimer, pas même M. Rousseau. De plus, répéter

mille & mille fois qu'on méprise l'estime des hommes, c'est répéter qu'on méprise les hommes mêmes. Or, comme le mépris dérive toujours d'une comparaison relative à sa propre personne, dire qu'on méprise les hommes, c'est dire, en termes couverts, qu'on se croit plus qu'eux. Il seroit pourtant un peu violent de se croire le premier homme du monde.

L'affectation est toujours ridicule. Il y en a, ce me semble, à se proclamer Philosophe par un certain ton altier & crud, qu'on prend un peu trop dans notre siècle. Du moins pour l'être, on ne doit pas traiter son monde d'une manière si hautaine; car alors il paroîtra qu'on a plus de colere que de philosophie.

Pourquoi, par exemple, répondre par des injures? (Le titre de bel-esprit en est une de la manière que M. Rousseau le donne.) Pourquoi, dis-je, ne pas répondre par des raisons? Il n'en avoit point, dira-t-on. Il ne falloit donc pas répondre.

Je connois des gens qui ont cru ap-

percevoir dans ses écrits une humeur fort éloignée de cette douceur gracieuse & liante, qui doit être comme l'habit de la véritable vertu. Je n'ai garde d'être de leur avis; & je suis persuadé que M. Rousseau est aussi aimable par son caractère qu'il est estimable par ses mœurs, & admirable par ses écrits: mais je suis obligé de convenir que cet avis où il répond si durement, a été écrit dans quelque quart-d'heure d'inquiétude; & je gagerois que sa santé n'étoit pas bien disposée dans ce moment-là.

Je finirai par l'avertir que l'indisposition où il pouvoit être alors lui a empêché de faire assez d'attention à la lettre qu'on lui écrit; en sorte qu'il ne lui a pas fait l'honneur de l'entendre. On ne l'exhorte pas à quitter les discussions politiques pour faire des opera; on s'intéresse trop à sa gloire pour exiger de lui une pareille chute; on croit même que la Littérature perdrait trop, s'il n'étoit que Poëte; & qu'en cas qu'il ne fût que Musicien, la Musique ne gagneroit pas autant que l'Éloquence a déjà gagné à être cultivée par lui. On a voulu lui dire seulement qu'il vaut mieux ne faire qu'a-

muser , que de donner des instructions fondées sur des principes aussi dangereux que les siens , d'où dérive naturellement la conséquence que l'homme n'a été fait ni pour une Morale , ni pour une Religion ; conséquence que la droiture pieuse de son cœur désavoueroit assurément. Du reste , on l'exhorte à poursuivre ses recherches , & sur-tout à prétendre aux découvertes neuves , sans aimer les nouveautés. Cet avis , ce n'est point les Bordelois seuls qui le lui donnent ; les Genevois , j'ose le dire , le lui donnent aussi.

Je ne crois pas avoir rien dit de choquant à M. Rousseau , & je viens de relire ma lettre , pour voir s'il m'est échappé la moindre chose qui démentît les sentimens d'estime , d'admiration , & même de respect , dont je suis pénétré pour lui. Je suis même si assuré de la noblesse & de la candeur de ses sentimens , que je suis persuadé qu'il consentira lui-même à ce que cette lettre soit insérée dans votre Mercure ; honneur que je vous supplie de lui accorder.

De Bordeaux , le 14 Janvier 1756.


R É P O N S E

*De M. ROUSSEAU à M. de Boissy,
qui lui avoit communiqué la Lettre
précédente.*

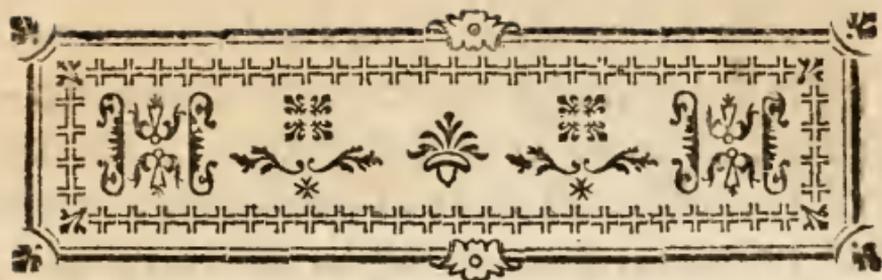
MONSIEUR,

JE remercie très humblement M. de Boissy, de la bonté qu'il a eue de me communiquer cette Piece. Elle me paroît agréablement écrite, assaisonnée de cette ironie fine & plaisante, qu'on appelle, je crois, *de la politesse*, & je ne m'y trouve nullement offensé. Non-seulement je consens à sa publication; mais je desire même qu'elle soit imprimée dans l'état où elle est, pour l'instruction du public & la mienne. Si la morale de l'Auteur paroît plus saine que sa logique, & ses avis meilleurs que ses raisonnemens, ne seroit-ce point que les défauts de ma personne se voient bien

mieux que les erreurs de mon livre ? Au reste , toutes les horribles choses qu'il y trouve , lui montrent plus que jamais , qu'il ne devoit pas perdre son temps à le lire.

R O U S S E A U .

A Paris, le 24 Janvier 1756.



DISCOURS

SUR

L'ÉCONOMIE

POLITIQUE.

LE mot *Économie* ne signifie originairement que le sage & légitime gouvernement de la maison, pour le bien commun de toute la famille. Le sens de ce terme a été dans la suite étendu au gouvernement de la grande famille, qui est l'*État*. Pour distinguer ces deux acceptions, on l'appelle dans ce dernier cas, *Économie générale* ou *politique*, & dans l'autre, *Économie domestique*, ou *particulière*. Ce n'est que de la première qu'il est question dans cet article.

Quand il y auroit entre l'*État* & la famille autant de rapport que plusieurs Au-

teurs le prétendent, il ne s'ensuivroit pas pour cela que les regles de conduite propres à l'une de ces deux sociétés, fussent convenables à l'autre : elles different trop en grandeur pour pouvoir être administrées de la même maniere, & il y aura toujours une extrême différence entre le gouvernement domestique, où le pere peut tout voir par lui même ; & le gouvernement civil, où le chef ne voit presque rien que par les yeux d'autrui. Pour que les choses devinssent égales à cet égard, il faudroit que les talens, la force & toutes les facultés du pere augmentassent en raison de la grandeur de la famille, & que l'ame d'un puissant Monarque fût à celle d'une homme ordinaire, comme l'étendue de son Empire est à l'héritage d'un particulier.

Mais comment le gouvernement de l'État pourroit il être semblable à celui de la famille, dont le fondement est si différent ? Le pere étant physiquement plus fort que ses enfans, aussi longtems que son secours leur est nécessaire, le pouvoir paternel passe avec raison pour être établi par la nature. Dans la grande famille, dont tous les membres sont naturellement égaux, l'autorité politique,

purement arbitraire, quant à son institution, ne peut être fondée que sur des conventions; ni le Magistrat commander aux autres, qu'en vertu des loix. Les devoirs du pere lui sont dictés par des sentimens naturels, & d'un ton qui lui permet rarement de désobéir. Les chefs n'ont point de semblable regle, & ne sont réellement tenus envers le peuple qu'à ce qu'ils lui ont promis de faire, & dont il est en droit d'exiger l'exécution. Une autre différence plus importante encore, c'est que, les enfans n'ayant rien que ce qu'ils reçoivent du pere, il est évident que tous les droits de propriété lui appartiennent, ou émanent de lui: c'est tout le contraire dans la grande famille, où l'administration générale n'est établie que pour assurer la propriété particulière qui lui est antérieure. Le principal objet des travaux de toute la maison est de conserver & d'accroître le patrimoine du pere, afin qu'il puisse un jour le partager entre ses enfans sans les appauvrir; au lieu que la richesse du fisc n'est qu'un moyen, souvent mal entendu, pour maintenir les particuliers dans la paix & dans l'abondance. En un mot, la petite famille est destinée à s'éteindre, & à se

réfoudre un jour en plusieurs autres familles semblables ; mais la grande étant faite pour durer toujours dans le même état , il faut que la première s'augmente pour se multiplier : & non-seulement il suffit que l'autre se conserve , mais on peut prouver aisément que toute augmentation lui est plus préjudiciable qu'utile.

Par plusieurs raisons tirées de la nature de la chose , le pere doit commander dans la famille. Premièrement , l'autorité ne doit pas être égale entre le pere & la mere : mais il faut que le gouvernement soit un , & que dans les partages d'avis il y ait une voix prépondérante qui décide. 2^o. Quelque légères qu'on veuille supposer les incommodités particulières à la femme , comme elles sont toujours pour elle un intervalle d'inaction , c'est une raison suffisante pour l'exclure de cette primauté : car quand la balance est parfaitement égale , une paille suffit pour la faire pencher. De plus , le mari doit avoir inspection sur la conduite de sa femme , parce qu'il lui importe de s'assurer que les enfans , qu'il est forcé de reconnoître & de nourrir , n'appartiennent pas à d'autres qu'à lui. La femme qui n'a rien de semblable à craindre , n'a pas le

même droit sur le mari. 3°. Les enfans doivent obéir au pere, d'abord par nécessité, ensuite par reconnoissance; après avoir reçu de lui leurs besoins durant la moitié de leur vie, ils doivent consacrer l'autre à pourvoir aux siens. 4°. A l'égard des domestiques, ils lui doivent aussi leurs services en échange de l'entretien qu'il leur donne, sauf à rompre le marché, dès qu'il cesse de leur convenir. Je ne parle point de l'esclavage, parce qu'il est contraire à la nature, & qu'aucun droit ne peut l'autoriser.

Il n'y a rien de tout cela dans la Société politique. Loin que le chef ait un intérêt naturel au bonheur des particuliers, il ne lui est pas rare de chercher le sien dans leur misere. La Magistrature est-elle héréditaire: c'est souvent un enfant qui commande à des hommes. Est-elle élective: mille inconvéniens se font sentir dans les élections; & l'on perd, dans l'un & l'autre cas, tous les avantages de la paternité. Si vous n'avez qu'un seul chef, vous êtes à la discrétion d'un maître qui n'a nulle raison de vous aimer; si vous en avez plusieurs, il faut supporter à la fois leur tyrannie & leurs divisions. En un mot, les abus sont inévi-

tables & leurs suites funestes dans toute Société où l'intérêt public & les loix n'ont aucune force naturelle, & sont sans cesse attaqués par l'intérêt personnel & les passions du chef & des membres.

Quoique les fonctions du pere de famille & du premier Magistrat doivent tendre au même but, c'est par des voies si différentes, leur devoir & leurs droits sont tellement distingués, qu'on ne peut les confondre sans se former de fausses idées des loix fondamentales de la Société, & sans tomber dans des erreurs fatales au genre humain. En effet, si la voix de la nature est le meilleur conseil que doit écouter un bon pere pour bien remplir ses devoirs, elle n'est pour le Magistrat qu'un faux guide qui travaille sans cesse à l'écartier des siens, & qui l'entraîne tôt ou tard à sa perte, ou à celle de l'État, s'il n'est retenu par la plus sublime vertu. La seule précaution nécessaire au pere de famille, est de se garantir de la dépravation, & d'empêcher que les inclinations naturelles ne se corrompent en lui; mais ce sont elles qui corrompent le Magistrat. Pour bien faire, le premier n'a qu'à consulter son cœur; l'autre devient un traître au moment qu'il écoute le sien: sa
raison

sa raison même lui doit être suspecte; & il ne doit suivre d'autre règle que la raison publique, qui est la loi. Aussi la nature a-t-elle fait une multitude de bons peres de famille; mais il est douteux que, depuis l'existence du monde, la sagesse humaine ait jamais fait dix hommes capables de gouverner leurs semblables.

De tout ce que je viens d'exposer, il s'ensuit que c'est avec raison qu'on a distingué l'*Économie publique* de l'*Économie particuliere*, & que l'État n'ayant rien de commun avec la famille que l'obligation qu'ont les chefs de rendre heureux l'un & l'autre, les mêmes règles de conduite ne sçauroient convenir à tous les deux. J'ai cru qu'il suffiroit de ce peu de lignes pour renverser l'odieux systême que le Chevalier *Filmer* a tâché d'établir dans un ouvrage intitulé *Patriarcha*, auquel deux hommes illustres ont fait trop d'honneur en écrivant des livres pour le réfuter. Au reste cette erreur est fort ancienne, puisqu'Aristote même a jugé à propos de la combattre par des raisons qu'on peut voir au premier livre de ses *Politiques*.

Je prie mes Lecteurs de bien distinguer encore l'*Économie publique* dont j'ai

à parler, & que j'appelle *Gouvernement*, de l'autorité suprême que j'appelle *Souveraineté*: distinction qui consiste en ce que l'une a le droit législatif, & oblige en certains cas le corps même de la nation; tandis que l'autre n'a que la puissance exécutive, & ne peut obliger que les particuliers.

Qu'on me permette d'employer pour un moment une comparaison commune & peu exacte à bien des égards, mais propre à me faire mieux entendre.

Le corps politique, pris individuellement, peut être considéré comme un corps organisé, vivant & semblable à celui de l'homme. Le pouvoir souverain représente la tête: les loix & les coutumes sont le cerveau, principe des nerfs & siège de l'entendement, de la volonté & des sens, dont les Juges & Magistrats sont les organes. Le commerce, l'industrie & l'agriculture, sont la bouche & l'estomach qui préparent la subsistance commune. Les finances publiques sont le sang qu'une sage *Économie*, en faisant les fonctions du cœur, renvoie distribuer par tout le corps la nourriture & la vie. Les citoyens sont le corps & les membres qui font mouvoir, vivre & travailler

la machine, & qu'on ne sauroit blesser en aucune partie, qu'aussi-tôt l'impression douloureuse ne s'en porte au cerveau, si l'animal est dans un état de santé.

La vie de l'un & de l'autre est le *moi* commun au tout, la sensibilité réciproque & la correspondance interne de toutes les parties. Cette communication vient-elle à cesser, l'unité formelle à s'évanouir, & les parties contiguës à n'appartenir plus l'une à l'autre que par juxtaposition; l'homme est mort, ou l'État est dissous.

Le corps politique est donc aussi un être moral qui a une volonté; & cette volonté générale, qui tend toujours à la conservation & au bien-être du tout & de chaque partie, & qui est la source des loix, est pour tous les membres de l'État, par rapport à eux & à lui, la règle du juste & de l'injuste: vérité qui, pour le dire en passant, montre avec combien de sens tant d'Écrivains ont traité de vol la subtilité prescrite aux enfans de Lacédémone pour gagner leur frugal repas, comme si tout ce qu'ordonne la loi pouvoit ne pas être légitime.

Il est important de remarquer que cette règle de justice, sûre par rapport à

tous les citoyens , peut être fautive avec les Étrangers ; & la raison de ceci est évidente : c'est qu'alors la volonté de l'État , quoique générale par rapport à ses membres , ne l'est plus par rapport aux autres États , & à leurs membres , mais devient pour eux une volonté particulière & individuelle , qui a sa règle de justice dans la loi de nature , ce qui rentre également dans le principe établi ; car alors la grande ville du monde devient le corps politique dont la loi de nature est toujours la volonté générale , & dont les États & Peuples divers ne sont que des membres individuels.

De ces mêmes distinctions appliquées à chaque société politique & à ses membres , découlent les règles les plus universelles & les plus sûres sur lesquelles on puisse juger d'un bon ou d'un mauvais Gouvernement , & en général de la moralité de toutes les actions humaines.

Toute société politique est composée d'autres sociétés plus petites de différentes espèces , dont chacune a ses intérêts & ses maximes ; mais ces sociétés , que chacun apperçoit , parce qu'elles ont une forme extérieure & autorisée , ne sont pas les seules qui existent réellement dans

l'État : tous les particuliers qu'un intérêt commun réunit, en compoient autant d'autres, permanentes ou passageres, dont la force n'est pas moins réelle pour être moins apparente, & dont les divers rapports bien observés font la véritable connoissance des mœurs. Ce sont toutes ces associations tacites ou formelles qui modifient de tant de manieres les apparences de la volonté publique par l'influence de la leur. La volonté de ces sociétés particulieres a toujours deux relations; pour les membres de l'association, c'est une volonté générale; pour la grande société, c'est une volonté particuliere, qui très souvent se trouve droite au premier égard, & vicieuse au second. Tel peut être Prêtre dévot, ou brave Soldat, ou Patricien zélé, & mauvais citoyen. Telle délibération peut être avantageuse à la petite communauté, & très pernicieuse à la grande. Il est vrai que, les sociétés particulieres étant toujours subordonnées à celle-ci préférablement aux autres, les devoirs du citoyen vont avant ceux du Sénateur, & ceux de l'homme avant ceux du citoyen; mais malheureusement l'intérêt personnel se trouve toujours en raison inverse du de-

voir, & augmente à mesure que l'association devient plus étroite & l'engagement moins sacré; preuve invincible que la volonté la plus générale est aussi toujours la plus juste, & que la voix du peuple est en effet la voix de Dieu.

Il ne s'ensuit pas pour cela que les délibérations publiques soient toujours équitables; elles peuvent ne l'être pas, lorsqu'il s'agit d'affaires étrangères: j'en ai dit la raison. Ainsi il n'est pas impossible qu'une République bien gouvernée fasse une guerre injuste. Il ne l'est pas non plus que le conseil d'une Démocratie passe de mauvais décrets & condamne les innocens; mais cela n'arrivera jamais, que le peuple ne soit séduit par des intérêts particuliers, qu'avec du crédit & de l'éloquence, quelques hommes adroits sçauront substituer aux siens. Alors autre chose sera la délibération publique, & autre chose la volonté générale. Qu'on ne m'oppose donc point la Démocratie d'Athènes, parce qu'Athènes n'étoit point en effet une Démocratie, mais une Aristocratie très tyrannique, gouvernée par des savans & des orateurs. Examinez avec soin ce qui se passe dans une délibération quelconque, & vous verrez que

la volonté générale est toujours pour le bien commun ; mais très souvent il se fait une scission secrète , une confédération tacite , qui , pour des vues particulières , sçait éluder la disposition naturelle de l'assemblée. Alors le corps social se divise réellement en d'autres dont les membres prennent une volonté générale , bonne & juste à l'égard de ces nouveaux corps , injuste & mauvaise à l'égard du tout dont chacun d'eux se démembre.

On voit avec quelle facilité l'on explique , à l'aide de ces principes , les contradictions apparentes qu'on remarque dans la conduite de tant d'hommes remplis de scrupule & d'honneur à certains égards , trompeurs & fripons à d'autres , foulant aux pieds les devoirs les plus sacrés , & fideles jusqu'à la mort à des engagemens souvent illégitimes. C'est ainsi que les hommes les plus corrompus rendent toujours quelque sorte d'hommage à la foi publique : c'est ainsi que les brigands mêmes , qui sont les ennemis de la vertu dans la grande société , en adorent le simulacre dans leur caverne.

En établissant la volonté générale pour premier principe de l'Économie publique & regle fondamentale du Gouvernement,

je n'ai pas cru nécessaire d'examiner sérieusement si les Magistrats appartiennent au peuple, ou le peuple aux Magistrats ; & si dans les affaires publiques on doit consulter le bien de l'État ou celui des chefs. Depuis longtems cette question a été décidée d'une maniere par la pratique, & d'une autre par la raison ; &, en général, ce seroit une grande folie d'espérer que ceux qui dans le fait sont les maîtres, préféreront un autre intérêt au leur. Il seroit donc à propos de diviser encore l'Économie publique en populaire & tyrannique. La premiere est celle de tout État où regne entre le peuple & les chefs unité d'intérêt & de volonté ; l'autre existera nécessairement par-tout où le Gouvernement & le peuple auront des intérêts différens & par conséquent des volontés opposées. Les maximes de celle-ci sont inscrites au long dans les archives de l'histoire & dans les satyres de Machiavel. Les autres ne se trouvent que dans les écrits des Philosophes qui osent réclamer les droits de l'humanité.

I. La premiere & la plus importante maxime du Gouvernement légitime ou populaire, c'est-à-dire de celui qui a pour objet le bien du peuple, est donc, comme

Je l'ai dit, de suivre en tout la volonté générale ; mais pour la suivre, il faut la connoître, & sur-tout la bien distinguer de la volonté particulière, en commençant par soi-même : distinction toujours fort difficile à faire, & pour laquelle il n'appartient qu'à la plus sublime vertu de donner de suffisantes lumières. Comme pour vouloir il faut être libre, une autre difficulté qui n'est gueres moindre, est d'assurer à la fois la liberté publique & l'autorité du Gouvernement. Cherchez les motifs qui ont porté les hommes, unis par leurs besoins mutuels dans la grande société, à s'unir plus étroitement par des sociétés civiles ; vous n'en trouverez point d'autre que celui d'assurer les biens, la vie & la liberté de chaque membre par la protection de tous : or comment forcer les hommes à défendre la liberté de l'un d'entr'eux, sans porter atteinte à celle des autres ? & comment pourvoir aux besoins publics, sans altérer la propriété particulière de ceux qu'on force d'y contribuer ? De quelques sophismes qu'on puisse colorer tout cela, il est certain que, si l'on peut contraindre ma volonté, je ne suis plus libre, & que je ne suis plus maître de mon bien, si quelqu'autre peut y toucher. Cette

difficulté, qui devoit sembler insurmontable, a été levée avec la première par la plus sublime de toutes les institutions humaines, ou plutôt par une inspiration céleste qui apprit à l'homme à imiter ici bas les décrets immuables de la Divinité. Par quel art inconcevable a-t-on pu trouver le moyen d'assujettir les hommes pour les rendre libres ? d'employer au service de l'État les biens, les bras & la vie même de tous ses membres, sans les contraindre & sans les consulter ? d'enchaîner leur volonté de leur propre aveu ? de faire valoir leur consentement contre leur refus, & de les forcer à se punir eux-mêmes quand ils font ce qu'ils n'ont pas voulu ? Comment se peut-il faire qu'ils obéissent & que personne ne commande, qu'ils servent & n'aient point de maître ? d'autant plus libres en effet que sous une apparente sujettion, nul ne perd de sa liberté que ce qui peut nuire à celle d'un autre ? Ces prodiges sont l'ouvrage de la loi : c'est à la loi seule que les hommes doivent la justice & la liberté : c'est cet organe salutaire de la volonté de tous, qui rétablit dans le droit l'égalité naturelle entre les hommes : c'est cette voix céleste qui dicte à chaque citoyen les préceptes de la raison

publique, & lui apprend à agir selon les maximes de son propre jugement, & à n'être pas en contradiction avec lui-même : c'est elle seule aussi que les chefs doivent faire parler quand ils commandent. Car sitôt qu'indépendamment des loix, un homme en prétend soumettre un autre à sa volonté privée, il sort à l'instant de l'état civil, & se met vis-à-vis de lui dans le pur état de la nature, où l'obéissance n'est jamais prescrite que par la nécessité.

Le plus pressant intérêt du chef, de même que son devoir le plus indispensable, est donc de veiller à l'observation des loix dont il est le ministre, & sur lesquelles est fondée toute son autorité. S'il doit les faire observer aux autres, à plus forte raison doit-il les observer lui-même, qui jouit de toute leur faveur. Car son exemple est de telle force, que, quand même le peuple voudroit bien souffrir qu'il s'affranchît du joug de la loi, il devroit se garder de profiter d'une si dangereuse prérogative, que d'autres s'efforceroient bientôt d'usurper à leur tour, & souvent à son préjudice. Au fond, comme tous les engagements de la société sont réciproques par leur nature, il n'est

pas possible de se mettre au-dessus de la loi sans renoncer à ses avantages, & personne ne doit rien à quiconque prétend ne rien devoir à personne. Par la même raison, nulle exemption de la loi ne sera jamais accordée, à quelque titre que ce puisse être dans un Gouvernement bien policé. Les citoyens même qui ont bien mérité de la patrie doivent être récompensés par des honneurs, & jamais par des privilèges : car la République est à la veille de sa ruine, sitôt que quelqu'un peut penser qu'il est beau de ne pas obéir aux loix. Mais si jamais la noblesse ou le militaire, ou quelque autre Ordre de l'État adoptoit une pareille maxime, tout seroit perdu sans ressource.

La puissance des loix dépend encore plus de leur propre sagesse que de la sévérité de leurs ministres ; & la volonté publique tire son plus grand poids de la raison qui l'a dictée. C'est pour cela que *Platon* regarde comme une précaution très importante de mettre toujours à la tête des édits un préambule raisonné qui en montre la justice & l'utilité. En effet, la première des loix est de respecter les

loix : la rigueur des châtimens n'est qu'une vaine ressource imaginée par de petits esprits pour substituer la terreur à ce respect qu'ils ne peuvent obtenir. On a toujours remarqué que les pays où les supplices sont les plus terribles, sont aussi ceux où ils sont les plus fréquens ; de sorte que la cruauté des peines ne marque guere que la multitude des infracteurs, & qu'en punissant tout avec la même sévérité, l'on force les coupables de commettre des crimes pour échapper à la punition de leurs fautes.

Mais quoique le Gouvernement ne soit pas le maître de la loi, c'est beaucoup d'en être le garant & d'avoir mille moyens de la faire aimer. Ce n'est qu'en cela que consiste le talent de regner. Quand on a la force en main, il n'y a point d'art à faire trembler tout le monde, & il n'y en a pas même beaucoup à gagner les cœurs ; car l'expérience a depuis long-temps appris au peuple à tenir grand compte à ses chefs de tout le mal qu'ils ne lui font pas, & à les adorer quand il n'en est pas haï. Un imbécille obéi peut comme un autre punir les forfaits : le véritable homme d'État sçait les prévenir ; c'est sur les volontés enco-

re plus que sur les actions, qu'il étend son respectable empire. S'il pouvoit obtenir que tout le monde fût bien, il n'auroit lui-même plus rien à faire, & le chef-d'œuvre de ses travaux seroit de pouvoir rester oisif. Il est certain, du moins, que le plus grand talent des Chefs est de déguiser leur pouvoir pour le rendre moins odieux, & de conduire l'État si paisiblement qu'il semble n'avoir pas besoin de conducteurs.

Je conclus donc que, comme le premier devoir du Législateur est de conformer les loix à la volonté générale; la première regle de l'*Economie* publique est que l'administration soit conforme aux loix. C'en sera même assez pour que l'État ne soit pas mal gouverné, si le Législateur a pourvu comme il le devoit à tout ce qu'exigeoient les lieux, le climat, le sol, les mœurs, le voisinage, & tous les rapports particuliers du peuple qu'il avoit à instituer. Ce n'est pas qu'il ne reste encore une infinité de détails de Police & d'*Economie*, abandonnés à la sagesse du Gouvernement; mais il a toujours deux regles infailibles pour se bien conduire dans ces occasions; l'une est l'esprit de la loi qui doit servir à

la décision des cas qu'elle n'a pu prévoir ; l'autre est la volonté générale, source & supplément de toutes les loix, & qui doit toujours être consultée à leur défaut. Comment, me dira-t-on, connoître la volonté générale dans les cas où elle ne s'est point expliquée ? Faudra-t-il assembler toute la nation à chaque événement imprévu ? Il faudra d'autant moins l'assembler, qu'il n'est pas sûr que sa décision fût l'expression de la volonté générale ; que ce moyen est impraticable dans un grand peuple ; & qu'il est rarement nécessaire quand le Gouvernement est bien intentionné ; car les Chefs savent assez que la volonté générale est toujours pour le parti le plus favorable à l'intérêt public, c'est-à-dire le plus équitable : de sorte qu'il ne faut qu'être juste pour s'assurer de suivre la volonté générale. Souvent quand on la choque trop ouvertement, elle se laisse appercevoir, malgré le frein terrible de l'autorité publique. Je cherche le plus près qu'il m'est possible les exemples à suivre en pareil cas. A la Chine, le Prince a pour maxime constante de donner le tort à ses Officiers dans toutes les altercations qui s'élevent entr'eux & le peuple. Le pain

est-il cher dans une Province ; l'Intendant est mis en prison : se fait-il dans une autre une émeute ; le Gouverneur est cassé : & chaque Mandarin répond sur sa tête de tout le mal qui arrive dans son département. Ce n'est pas qu'on n'examine ensuite l'affaire dans un procès régulier ; mais une longue expérience en a fait prévenir ainsi le jugement. L'on a rarement en cela quelque injustice à réparer ; & l'Empereur, persuadé que la clameur publique ne s'éleve jamais sans sujet, démêle toujours, au travers des cris séditieux qu'il punit, de justes griefs qu'il redresse.

C'est beaucoup que d'avoir fait regner l'ordre & la paix dans toutes les parties de la République, c'est beaucoup que l'Etat soit tranquille & la loi respectée : mais si l'on ne fait rien de plus, il y aura dans tout cela plus d'apparence que de réalité ; & le Gouvernement se fera difficilement obéir, s'il se borne à l'obéissance. S'il est bon de sçavoir employer les hommes tels qu'ils sont, il vaut beaucoup mieux encore les rendre tels qu'on a besoin qu'ils soient : l'autorité la plus absolue est celle qui pénètre jusqu'à l'intérieur de l'homme, & ne s'exerce pas moins sur la volonté, que sur les actions.

Il est certain que les Peuples sont à la longue ce que le Gouvernement les fait être; guerriers, citoyens, hommes, quand il le veut; populace & canaille, quand il lui plaît: & tout Prince qui méprise les sujets se déshonore lui-même, en montrant qu'il n'a pas sçu les rendre estimables. Formez donc des hommes, si vous voulez commander à des hommes; si vous voulez qu'on obéisse aux loix, faites qu'on les aime, & que, pour faire ce qu'on doit, il suffise de songer qu'on le doit faire. C'étoit-là le grand art des Gouvernemens anciens, dans ces temps reculés où les Philosophes donnoient des loix aux peuples, & n'employoient leur autorité qu'à les rendre sages & heureux. De-là tant de loix somptuaires, tant de reglemens sur les mœurs, tant de maximes publiques admises ou reïettées avec le plus grand soin. Les Tyrans mêmes n'oublioient pas cette importante partie de l'administration; & on les voyoit attentifs à corrompre les mœurs de leurs esclaves avec autant de soin qu'en avoient les Magistrats à corriger celles de leurs concitoyens. Mais nos Gouvernemens modernes, qui croient avoir tout fait, quand ils ont tiré

de l'argent, n'imaginent pas même qu'il soit nécessaire ou possible d'aller jusques-là.

II. Seconde regle essentielle de l'Économie publique, non moins importante que la première. Voulez-vous que la volonté générale soit accomplie ? faites que toutes les volontés particulières s'y rapportent ; & comme la vertu n'est que cette conformité de la volonté particulière à la générale, pour dire la même chose en un mot, faites régner la vertu.

Si les politiques étoient moins aveuglés par leur ambition, ils verroient combien il est impossible qu'aucun établissement, quel qu'il soit, puisse marcher selon l'esprit de son institution, sil n'est dirigé selon la loi du devoir ; ils sentiroient que le plus grand ressort de l'autorité publique est dans le cœur des citoyens, & que rien ne peut suppléer aux mœurs pour le maintien du Gouvernement. Non-seulement il n'y a que des gens de bien qui sachent administrer les loix ; mais il n'y a dans le fond que d'honnêtes gens qui sachent leur obéir. Celui qui vient à bout de braver les remords, ne tardera pas à braver les supplices, châtimement moins rigoureux,

moins continuel , & auquel on a du moins l'espoir d'échapper ; & , quelques précautions qu'on prenne , ceux qui n'attendent que l'impunité pour mal faire , ne manquent guère de moyens d'é luder la loi ou d'échapper à la peine. Alors, comme tous les intérêts particuliers se réunissent contre l'intérêt général qui n'est plus celui de personne , les vices publics ont plus de force pour énerver les loix , que les loix n'en ont pour réprimer les vices ; & la corruption du peuple & des chefs s'étend enfin jusqu'au Gouvernement , quelque sage qu'il puisse être. Le pire de tous les abus est de n'obéir en apparence aux loix que pour les enfreindre en effet avec sûreté. Bientôt les meilleures loix deviennent les plus funestes ; il vaudroit mieux cent fois qu'elles n'existassent pas ; ce seroit une ressource qu'on auroit encore quand il n'en reste plus. Dans une pareille situation l'on ajoûte vainement Edits sur Edits , Réglemens sur Réglemens. Tout cela ne sert qu'à introduire d'autres abus sans corriger les premiers. Plus vous multipliez les loix , plus vous les rendez méprisables ; & tous les surveillans que vous instituez ne font que de nouveaux

infracteurs destinés à partager avec les anciens, ou à faire leur pillage à part. Bientôt le prix de la vertu devient celui du brigandage : les hommes les plus vils sont les plus accrédités : plus ils sont grands, plus ils sont méprisables : leur infamie éclate dans leurs dignités, & ils sont déshonorés par leurs honneurs. S'ils achètent les suffrages des chefs ou la protection des femmes, c'est pour vendre à leur tour la justice, le devoir & l'Etat ; & le peuple, qui ne voit pas que ses vices sont la première cause de ses malheurs, murmure & s'écrie en gémissant : « Tous mes maux ne viennent » que de ceux que je paye pour m'en » garantir ».

C'est alors qu'à la voix du devoir qui ne parle plus dans les cœurs, les chefs sont forcés de substituer le cri de la terreur ou le leurre d'un intérêt apparent dont ils trompent leurs créatures.

C'est alors qu'il faut recourir à toutes les petites & méprisables ruses qu'ils appellent *maximes d'Etat*, & *mystères du Cabinet*. Tout ce qui reste de vigueur au Gouvernement est employé par ses membres à se perdre & supplanter l'un l'autre, tandis que les affaires demeurent aban-

données, ou ne se font qu'à mesure que l'intérêt personnel le demande, & selon qu'il les dirige. Enfin toute l'habileté de ces grands politiques est de fasciner tellement les yeux de ceux dont ils ont besoin, que chacun croye travailler pour son intérêt en travaillant pour *le leur*: je dis *le leur*, si tant est qu'en effet le véritable intérêt des chefs soit d'ancantir les peuples pour les soumettre, & de ruiner leur propre bien pour s'en assurer la possession.

Mais quand les citoyens aiment leur devoir, & que les dépositaires de l'autorité publique s'appliquent sincèrement à nourrir cet amour par leur exemple & par leurs soins, toutes les difficultés s'évanouissent, l'administration prend une facilité qui la dispense de cet art ténébreux dont la noirceur fait tout le mystère. Ces esprits vastes, si dangereux & si admirés, tous ces grands Ministres dont la gloire se confond avec les malheurs du peuple, ne sont plus regrettés: les mœurs publiques suppléent au génie des chefs; & plus la vertu regne, moins les talens sont nécessaires. L'ambition même est mieux servie par le devoir que par l'usurpation: le peuple,

convaincu que ses chefs ne travaillent qu'à faire son bonheur, les dispense par sa déférence de travailler à affermir leur pouvoir; & l'histoire nous montre en mille endroits que l'autorité qu'il accorde à ceux qu'il aime & dont il est aimé, est cent fois plus absolue que toute la tyrannie des usurpateurs. Ceci ne signifie pas que le Gouvernement doive craindre d'user de son pouvoir, mais qu'il n'en doit user que d'une manière légitime. On trouvera dans l'histoire mille exemples de chefs ambitieux ou pusillanimes, que la mollesse ou l'orgueil ont perdus; aucun qui se soit mal trouvé de n'être qu'équitable. Mais on ne doit pas confondre la négligence avec la modération, ni la douceur avec la foiblesse. Il faut être severe pour être juste: souffrir la méchanceté qu'on a le droit & le pouvoir de réprimer, c'est être méchant soi-même.

Ce n'est pas assez de dire aux citoyens, soyez bons; il faut leur apprendre à l'être; & l'exemple même, qui est à cet égard la première leçon, n'est pas le seul moyen qu'il faille employer: l'amour de la patrie est le plus efficace; car, comme je l'ai déjà dit, tout homme

est vertueux, quand sa volonté particulière est conforme en tout à la volonté générale : & nous voulons volontiers ce que veulent les gens que nous aimons.

Il semble que le sentiment de l'humanité s'évapore & s'affoiblisse en s'étendant sur toute la terre, & que nous ne sçaurions être touchés des calamités de la Tartarie ou du Japon, comme de celles d'un peuple Européen. Il faut en quelque manière borner & comprimer l'intérêt & la commisération pour lui donner de l'activité. Or comme ce penchant en nous ne peut être utile qu'à ceux avec qui nous avons à vivre, il est bon que l'humanité concentrée entre les concitoyens, prenne en eux une nouvelle force par l'habitude de se voir, & par l'intérêt commun qui les réunit. Il est certain que les plus grands prodiges de vertu ont été produits par l'amour de la patrie : ce sentiment doux & vif, qui joint la force de l'amour-propre à toute la beauté de la vertu, lui donne une énergie qui, sans la défigurer, en fait la plus héroïque de toutes les passions. C'est lui qui produit tant d'actions immortelles dont l'éclat éblouit nos foibles yeux, & tant de grands hommes dont les antiques vertus

passent pour des fables depuis que l'amour de la patrie est tourné en dérision. Ne nous en étonnons pas : les transports des cœurs tendres paroissent autant de chimères à quiconque ne les a point sentis ; & l'amour de la patrie, plus vif & plus délicieux cent fois que celui d'une maitresse, ne se conçoit de même qu'en l'éprouvant : mais il est aisé de remarquer dans tous les cœurs qu'il échauffe, dans toutes les actions qu'il inspire, cette ardeur bouillante & sublime dont ne brille pas la plus pure vertu, quand elle en est séparée. Osons opposer *Socrate* même à *Caton* ; l'un étoit plus Philosophe, & l'autre plus citoyen. Athènes étoit déjà perdue, & *Socrate* n'avoit plus de patrie que le monde entier : *Caton* porta toujours la sienne au fond de son cœur ; il ne vivoit que pour elle, il ne put lui survivre. La vertu de *Socrate* est celle du plus sage des hommes : mais entre *César* & *Pompée*, *Caton* semble un Dieu parmi des mortels. L'un instruit quelques particuliers, combat les Sophistes, & meurt pour la vérité : l'autre défend l'État, la liberté, les loix contre les conquérans du monde, & quitte enfin la terre, quand il n'y avoit plus de patrie à servir. Un di-

gne élève de *Socrate* feroit le plus vertueux de ses contemporains ; un digne émule de *Caton* en feroit le plus grand. La vertu du premier feroit son bonheur ; le second chercheroit son bonheur dans celui de tous. Nous serions instruits par l'un , & conduits par l'autre ; & cela seul décideroit de la préférence : car on n'a jamais fait un peuple de sages ; mais il n'est pas impossible de rendre un peuple heureux.

Voulons - nous que les peuples soient vertueux ? Commençons donc par leur faire aimer la patrie ; mais comment l'aimeront-ils , si la patrie n'est rien de plus pour eux que pour des étrangers , & qu'elle ne leur accorde que ce qu'elle ne peut refuser à personne ? Ce seroit bien pis , s'ils n'y jouissoient pas même de la sûreté civile , & que leurs biens , leur vie ou leur liberté fussent à la discrétion des hommes puissans , sans qu'il leur fût possible ou permis d'oser réclamer les loix. Alors soumis aux devoirs de l'état civil , sans jouir même des droits de l'état de nature , & sans pouvoir employer leurs forces pour se défendre , ils seroient par conséquent dans la pire condition où se puissent trouver

des hommes libres, & le mot de *Patrie* ne pourroit avoir pour eux qu'un sens odieux ou ridicule. Il ne faut pas croire que l'on puisse offenser ou couper un bras, que la douleur ne s'en porte à la tête; & il n'est pas plus croyable que la volonté générale consente qu'un membre de l'Etat, quel qu'il soit, en blesse ou détruise un autre, qu'il ne l'est que les doigts d'un homme usant de sa raison aillent lui crever les yeux. La sûreté particulière est tellement liée avec la considération publique, que, sans les égards que l'on doit à la foiblesse humaine, cette convention seroit dissoute par le droit, s'il périssoit dans l'Etat un seul citoyen qu'on eût pû secourir, si l'on en retenoit à tort un seul en prison, & s'il se perdoit un seul procès avec une injustice évidente: car les conventions fondamentales étant enfreintes, on ne voit plus quel droit ni quel intérêt pourroit maintenir le peuple dans l'union sociale: à moins qu'il n'y fût retenu par la seule force qui fait la dissolution de l'Etat civil.

En effet, l'engagement du corps de la nation n'est-il pas de pourvoir à la conservation du dernier de ses membres

avec autant de soin qu'à celle de tous les autres? & le salut d'un citoyen est-il moins la cause commune que celui de tout l'État? Qu'on nous dise qu'il est bon qu'un seul périsse pour tous, j'admurerai cette sentence dans la bouche d'un digne & vertueux patriote qui se consacre volontairement & par devoir à la mort pour le salut de son pays : mais si l'on entend qu'il soit permis au gouvernement de sacrifier un innocent au salut de la multitude, je tiens cette maxime pour une des plus exécrables que jamais la tyrannie ait inventées, la plus fautive qu'on puisse avancer, la plus dangereuse qu'on puisse admettre, & la plus directement opposée aux loix fondamentales de la société. Loin qu'un seul doive périr pour tous, tous ont engagé leurs biens & leurs vies à la défense de chacun d'eux, afin que la foiblesse particulière fût toujours protégée par la force publique, & chaque membre par tout l'État. Après avoir par supposition retranché du peuple un individu après l'autre, pressez les partisans de cette maxime à mieux expliquer ce qu'ils entendent par le *Corps de l'Etat*, & vous verrez qu'ils le réduiront à la fin à un petit nombre d'hommes qui

ne sont pas le peuple , mais les Officiers du peuple ; & qui , s'étant obligés par un serment particulier à périr eux-mêmes pour son salut , prétendent prouver par-là que c'est à lui de périr pour le leur.

Veut-on trouver des exemples de la protection que l'État doit à ses membres, & du respect qu'il doit à leurs personnes ? Ce n'est que chez les plus illustres & les plus courageuses nations de la terre qu'il faut les chercher , & il n'y a guère que les peuples libres où l'on sache ce que vaut un homme. A Sparte , on fait en quelle perplexité se trouvoit toute la République , lorsqu'il étoit question de punir un citoyen coupable. En Macédoine , la vie d'un homme étoit une affaire si importante, que, dans toute la grandeur d'*Alexandre*, ce puissant Monarque n'eût osé de sang-froid faire mourir un Macédonien criminel , que l'accusé n'eût comparu pour se défendre devant ses concitoyens , & n'eût été condamné par eux. Mais les Romains se distinguèrent au-dessus de tous les peuples de la terre par les égards du gouvernement pour les particuliers , & par son attention scrupuleuse à respecter les droits inviolables de

tous les membres de l'État. Il n'y avoit rien de si sacré que la vie des simples citoyens ; il ne falloit pas moins que l'assemblée de tout le peuple pour en condamner un ; le Sénat même ni les Consuls, dans toute leur majesté, n'en avoient pas le droit ; & chez le plus puissant peuple du monde , le crime & la peine d'un citoyen étoient une désolation publique ; aussi parut-il si dur d'en verser le sang pour quelque crime que ce pût être , que, par la loi *Porcia* , la peine de mort fut commuée en celle de l'exil , pour tous ceux qui voudroient survivre à la perte d'une si douce patrie. Tout respiroit à Rome & dans les armées cet amour des concitoyens les uns pour les autres , & ce respect pour le nom Romain qui élevoit le courage & animoit la vertu de quiconque avoit l'honneur de le porter. Le chapeau d'un citoyen délivré d'esclavage, la couronne civique de celui qui avoit sauvé la vie à un autre , étoit ce qu'on regardoit avec le plus de plaisir dans la pompe des triomphes ; & il est à remarquer que, des couronnes dont on honoroit à la guerre les belles actions , il n'y avoit que la civique & celle des triomphateurs qui fussent d'herbe & de feuilles : toutes les au-

tres n'étoient que d'or. C'est ainsi que Rome fut vertueuse, & devint la maitresse du monde. Chefs ambitieux! un Pâtre gouverne ses chiens & ses troupeaux, & n'est que le dernier des hommes. S'il est beau de commander, c'est quand ceux qui nous obéissent peuvent nous honorer: respectez donc vos concitoyens, & vous vous rendrez respectables: respectez la liberté, & votre puissance augmentera tous les jours: ne passez jamais vos droits, & bien-tôt ils feront sans bornes.

Que la patrie se montre donc la mere commune des citoyens; que les avantages dont ils jouissent dans leur pays le leur rendent cher; que le Gouvernement leur laisse assez de part à l'administration publique pour sentir qu'ils sont chez eux; & que les loix ne soient à leurs yeux que les garans de la commune liberté. Ces droits, tout beaux qu'ils sont, appartiennent à tous les hommes; mais sans paroître les attaquer directement, la mauvaise volonté des chefs en réduit aisément l'effet à rien. La loi dont on abuse sert à la fois au puissant d'arme offensive, & de bouclier contre le foible; & le prétexte du bien public est toujours le plus dangereux fléau du peuple. Ce qu'il y a de

plus nécessaire, & peut être de plus difficile dans le gouvernement, c'est une intégrité sévère à rendre justice à tous, & sur-tout à protéger le pauvre contre la tyrannie du riche. Le plus grand mal est déjà fait, quand on a des pauvres à défendre & des riches à contenir. C'est sur la médiocrité seule que s'exerce toute la force des loix; elles sont également impuissantes contre les trésors du riche & contre la misère du pauvre: le premier les élude, le second leur échappe: l'un brise la toile, & l'autre passe au travers.

C'est donc une des plus importantes affaires du gouvernement, de prévenir l'extrême inégalité des fortunes: non en enlevant les trésors à leurs possesseurs, mais en ôtant à tous les moyens d'en accumuler: non en bâtissant des hôpitaux pour les pauvres, mais en garantissant les citoyens de le devenir. Les hommes inégalement distribués sur le territoire, & entassés dans un lieu, tandis que les autres se dépeuplent; les arts d'agrément & de pure industrie favorisés aux dépens des métiers utiles & pénibles, l'agriculture sacrifiée au commerce; le Publicain rendu nécessaire par la mauvaise administration des deniers de l'État; enfin la

vénalité poussée à tel excès , que la considération se compte avec les pistoles , & que les vertus mêmes se vendent à prix d'argent : telles sont les causes les plus sensibles de l'opulence & de la misère , de l'intérêt public , de la haine mutuelle des citoyens , de leur indifférence pour la cause commune , de la corruption du peuple , & de l'affoiblissement de tous les ressorts du Gouvernement. Tels sont par conséquent les maux qu'on guérit difficilement , quand ils se font sentir ; mais qu'une sage administration doit prévenir , pour maintenir avec les bonnes mœurs le respect pour les loix , l'amour de la patrie , & la vigueur de la volonté générale.

Mais toutes ces précautions seront insuffisantes , si l'on ne s'y prend de plus loin encore. Je finis cette partie de l'*Economie* publique , par où j'aurois dû la commencer. La patrie ne peut subsister sans la liberté , ni la liberté sans la vertu , ni la vertu sans les citoyens : vous aurez tout si vous formez des citoyens : sans cela vous n'aurez que de méchants esclaves , à commencer par les chefs de l'État. Or former des citoyens n'est pas l'affaire d'un jour ; & , pour les avoir hommes , il faut les instruire enfans. Qu'on me dise

que quiconque a des hommes à gouverner, ne doit pas chercher hors de leur nature une perfection dont ils ne sont pas susceptibles ; qu'il ne doit pas vouloir détruire en eux les passions, & que l'exécution d'un pareil projet ne seroit pas plus desirable que possible. Je conviendrai d'autant mieux de tout cela, qu'un homme qui n'auroit point de passions seroit certainement un mauvais citoyen : mais il faut convenir aussi que, si l'on n'apprend point aux hommes à n'aimer rien, il n'est pas impossible de leur apprendre à aimer un objet plutôt qu'un autre, & ce qui est véritablement beau, plutôt que ce qui est difforme. Si, par exemple, on les exerce assez tôt à ne jamais regarder leur individu que par ses relations avec le corps de l'État, & à n'appercevoir, pour ainsi dire, leur propre existence que comme une partie de la sienne ; ils pourront parvenir enfin à s'identifier en quelque sorte avec ce plus grand Tout, à se sentir membres de la patrie, à l'aimer de ce sentiment exquis que tout homme isolé n'a que pour soi-même, à élever perpétuellement leur ame à ce grand objet, & à transformer ainsi en une vertu sublime, cette disposition dangereuse d'où naissent tous

nos vices. Non seulement la philosophie démontre la possibilité de ces nouvelles directions, mais l'histoire en fournit mille exemples éclatans : s'ils sont si rares parmi nous, c'est que personne ne se soucie qu'il y ait des citoyens, & qu'on s'avise encore moins de s'y prendre assez tôt pour les former. Il n'est plus temps de changer nos inclinations naturelles, quand elles ont pris leur cours, & que l'habitude s'est jointe à l'amour-propre : il n'est plus temps de nous tirer hors de nous-mêmes, quand une fois le *Moi humain* concentré dans nos cœurs y a acquis cette méprisable activité qui absorbe toute vertu & fait la vie des petites ames. Comment l'amour de la patrie pourroit-il germer au milieu de tant d'autres passions qui l'étouffent ? & que reste-t-il pour les concitoyens, dans un cœur déjà partagé entre l'avarice, une maîtresse, & la vanité ?

C'est du premier moment de la vie, qu'il faut apprendre à mériter de vivre ; & comme on participe, en naissant, aux droits des citoyens, l'instant de notre naissance doit être le commencement de l'exercice de nos devoirs. S'il y a des loix pour l'âge mûr, il doit y en avoir pour l'enfance, qui enseignent à obéir

aux autres ; & comme on ne laisse pas la raison de chaque homme unique arbitre de ses devoirs ; on doit d'autant moins abandonner aux lumieres & aux préjugés des peres l'éducation de leurs enfans , qu'elle importe à l'État encore plus qu'aux peres : car, selon le cours de la nature , la mort du pere lui dérobe souvent les derniers fruits de cette éducation ; mais la patrie en sent tôt ou tard les effets : l'État demeure & la famille se dissout. Que si l'autorité publique , en prenant la place des peres , & se chargeant de cette importante fonction , acquiert leurs droits en remplissant leurs devoirs ; ils ont d'autant moins sujet de s'en plaindre , qu'à cet égard ils ne font proprement que changer de nom , & qu'ils auront en commun , sous le nom de citoyens , la même autorité sur leurs enfans qu'ils exerçoient séparément sous le nom de peres , & n'en seront pas moins obéis en parlant au nom de la loi , qu'ils l'étoient en parlant au nom de la nature. L'éducation publique , sous des regles prescrites par le Gouvernement , & sous des Magistrats établis par le Souverain , est donc une des maximes fondamentales du Gouvernement populaire ou légitime.

Si les enfans font élevés en commun dans le fein de l'égalité, s'ils font imbus des loix de l'État & des maximes de la volonté générale, s'ils font instruits à les respecter par-dessus toutes choses, s'ils font environnés d'exemples & d'objets qui leur parlent sans cesse de la tendre mere qui les nourrit, de l'amour qu'elle a pour eux, des biens inestimables qu'ils reçoivent d'elle, & du retour qu'ils lui doivent, ne doutons pas qu'ils n'apprennent ainsi à se chérir mutuellement comme des freres, à ne vouloir jamais que ce que veut la Société, à substituer des actions d'hommes & de citoyens au stérile & vain babil des Sophistes, & à devenir un jour les défenseurs & les peres de la patrie, dont ils auront été si long-temps les enfans.

Je ne parlerai point des Magistrats destinés à présider à cette éducation, qui certainement est la plus importante affaire de l'État. On sent que, si de telles marques de la confiance publique étoient légèrement accordées si cette fonction sublime n'étoit, pour ceux qui auroient dignement rempli toutes les autres, le prix de leurs travaux, l'honorable & doux repos de leur vieillesse & le comble de tous les honneurs; toute l'entreprise

feroit inutile & l'éducation sans succès : car par-tout où la leçon n'est pas soutenue par l'autorité , & le précepte par l'exemple , l'instruction demeure sans fruit , & la vertu même perd son crédit dans la bouche de celui qui ne la pratique pas. Mais que des guerriers illustres, courbés sous le faix de leurs lauriers, prêchent le courage ; que des Magistrats intègres, blanchis dans la pourpre & sur les tribunaux , enseignent la justice : les uns & les autres se formeront ainsi de vertueux successeurs , & transmettront d'âge en âge aux générations suivantes , l'expérience & les talens des chefs , le courage & la vertu des citoyens , & l'émulation commune à tous de vivre & de mourir pour la patrie.

Je ne sçache que trois peuples qui aient autrefois pratiqué l'éducation publique ; sçavoir les Crétois , les Lacédémoniens & les anciens Perses. Chez tous les trois elle eut le plus grand succès ; elle fit des prodiges chez les deux derniers. Quand le monde s'est trouvé divisé en nations trop grandes pour pouvoir être bien gouvernées , ce moyen n'a plus été praticable , & d'autres raisons , que le lecteur peut voir aisément , ont encore

empêché qu'il n'ait été tenté chez aucun peuple moderne. C'est une chose très remarquable que les Romains aient pu s'en passer ; mais Rome fut durant cinq cents ans un miracle continuel que le monde ne doit plus espérer de revoir. La vertu des Romains, engendrée par l'horreur de la tyrannie & des crimes des tyrans, & par l'amour inné de la patrie, fit de toutes les maisons de Rome autant d'écoles de citoyens : le pouvoir sans bornes des peres sur leurs enfans mit tant de sévérité dans la police particuliere, que le pere, plus craint que les Magistrats, étoit dans son tribunal domestique le censeur des mœurs & le vengeur des loix.

C'est ainsi qu'un Gouvernement attentif & bien intentionné, veillant sans cesse à maintenir ou rappeler chez le peuple l'amour de la patrie & les bonnes mœurs, prévient de loin les maux qui résultent tôt ou tard de l'indifférence des citoyens pour le sort de la République, & contient dans d'étroites bornes cet intérêt personnel, qui isole tellement les particuliers, que l'État s'affoiblit par leur puissance & n'a rien à espérer de leur bonne volonté. Par-tout où le peuple aime son pays, respecte les loix & vit

simplement, il reste peu de chose à faire pour le rendre heureux; & dans l'administration publique, où la fortune a moins de part qu'au sort des particuliers, la sagesse est si près du bonheur, que ces deux objets se confondent.

Ce n'est pas assez d'avoir des citoyens & de les protéger; il faut encore songer à leur subsistance: pourvoir aux besoins publics, est une suite évidente de la volonté générale, & le troisième devoir essentiel du Gouvernement. Ce devoir n'est pas, comme on doit le sentir, de remplir les greniers des particuliers & les dispenser du travail; mais de maintenir l'abondance tellement à leur portée, que, pour l'acquérir, le travail soit toujours nécessaire & ne soit jamais inutile. Il s'étend aussi à toutes les opérations qui regardent l'entretien du fisc, & les dépenses de l'administration publique. Ainsi, après avoir parlé de l'*Économie* générale par rapport au gouvernement des personnes; il nous reste à la considérer par rapport à l'administration des biens.

Cette partie n'offre pas moins de difficultés à résoudre, ni de contradictions à lever, que la précédente. Il est certain que le droit de propriété est le plus sacré

de tous les droits des citoyens , & plus important à certains égards que la liberté même : soit parce qu'il tient de plus près à la conservation de la vie; soit parce que, les biens étant plus faciles à usurper & plus pénibles à défendre que la personne, on doit plus respecter ce qui se peut ravir plus aisément; soit enfin parce que la propriété est le vrai fondement de la Société civile , & le vrai garant des engagements des citoyens : car si les biens ne répondoient pas des personnes , rien ne seroit si facile que d'é luder ses devoirs & de se moquer des loix. D'un autre côté, il n'est pas moins sûr que le maintien de l'État & du Gouvernement exige des frais & de la dépense; & comme quiconque accorde la fin ne peut refuser les moyens, il s'ensuit que les membres de la société doivent contribuer de leurs biens à son entretien. De plus , il est difficile d'affûrer d'un côté la propriété des particuliers sans l'attaquer d'un autre , & il n'est pas possible que tous les Réglemens qui regardent l'ordre des successions, les testamens , les contrats, ne gênent les citoyens , à certains égards , sur la disposition de leur propre bien , & par conséquent sur leurs droits de propriété.

Mais, outre ce que j'ai dit ci-devant de l'accord qui regne entre l'autorité de la loi & la liberté du citoyen, il y a, par rapport à la disposition des biens une remarque importante à faire, qui leve bien des difficultés. C'est, comme l'a montré *Puffendorff*, que par la nature du droit de propriété, il ne s'étend point au-delà de la vie du propriétaire, & qu'à l'instant qu'un homme est mort, son bien ne lui appartient plus. Ainsi lui prescrire les conditions sous lesquelles il en peut disposer, c'est au fond moins altérer son droit en apparence, que l'étendre en effet.

En général, quoique l'institution des loix qui reglent le pouvoir des particuliers dans la disposition de leur propre bien n'appartienne qu'au Souverain, l'esprit de ces loix, que le Gouvernement doit suivre dans leur application, est que, de pere en fils & de proche en proche, les biens de la famille en sortent & s'aliénent le moins qu'il est possible. Il y a une raison sensible de ceci en faveur des enfans, à qui le droit de propriété seroit fort inutile, si le pere ne leur laissoit rien, & qui de plus, ayant souvent contribué par leur travail à l'acquisition des biens du pere, sont de leur chef associés

à son droit. Mais une autre raison plus éloignée & non moins importante, est que rien n'est plus funeste aux mœurs & à la République, que les changemens continuels d'état & de fortune entre les citoyens; changemens qui sont la preuve & la source de mille désordres, qui bouleversent & confondent tout; & par lesquels ceux qui sont élevés pour une chose, se trouvant destinés pour une autre, ni ceux qui montent ni ceux qui descendent ne peuvent prendre les maximes ni les lumières convenables à leur nouvel état, & beaucoup moins en remplir les devoirs. Je passe à l'objet des finances publiques.

Si le peuple se gouvernoit lui-même, & qu'il n'y eût rien d'intermédiaire entre l'administration de l'État & les citoyens, ils n'auroient qu'à se cottiſer dans l'occasion, à proportion des besoins publics & des facultés des particuliers; & comme chacun ne perdrait jamais de vue le recouvrement ni l'emploi des deniers, il ne pourroit se glisser ni fraude, ni abus dans leur maniement: l'État ne seroit jamais obéré de dettes, ni le peuple accablé d'impôts; ou du moins la certitude de l'emploi le consoleroit de la dureté de

la taxe. Mais les choses ne ſçauroient aller ainſi : & quelque borné que ſoit un État, la ſociété civile y eſt toujours trop nombreuſe pour pouvoir être gouvernée par tous ſes membres. Il faut néceſſairement que les deniers publics paſſent par les mains des chefs, lesquelſ, outre l'intérêt de l'État, ont tous le leur particulier, qui n'eſt pas le dernier écouté. Le peuple, de ſon côté, qui s'apperçoit plutôt de l'avidité des chefs, & de leurs folles dépenſes, que des beſoins publics, murmure de ſe voir dépouiller du néceſſaire pour fournir au ſuperflu d'autrui ; & quand une fois ces manœuvres l'ont aigri juſqu'à certain point, la plus integre adminiſtration ne viendroit pas à bout de rétablir la confiance. Alors, ſi les contributions ſont volontaires, elles ne produiſent rien ; ſi elles ſont forcées, elles ſont illégitimes ; & c'eſt dans cette cruelle alternative de laiſſer périr l'État ou d'attaquer le droit ſacré de la propriété, qui en eſt le ſoutien, que conſiſte la difficulté d'une juſte & ſage *Économie*.

La première choſe que doit faire, après l'établifſement des loix, l'inſtituteur d'une République, c'eſt de trouver un fonds ſuffiſant pour l'entretien des Magiſtrats,

& autres officiers , & pour toutes les dépenses publiques. Ce fonds s'appelle *Ærarium* ou *Fisc* , s'il est en argent ; *Domaine public* , s'il est en terres ; & ce dernier est de beaucoup préférable à l'autre , par des raisons faciles à voir. Quiconque aura suffisamment réfléchi sur cette matière , ne pourra guere être à cet égard d'un autre avis que *Bodin* , qui regarde le domaine public comme le plus honnête & le plus sûr de tous les moyens de pourvoir aux besoins de l'État ; & il est à remarquer que le premier soin de *Romulus* , dans la division des terres , fut d'en destiner le tiers à cet usage. J'avoue qu'il n'est pas impossible que le produit du domaine mal administré , se réduise à rien ; mais il n'est pas de l'essence du domaine d'être mal administré.

Préalablement à tout emploi , ce fonds doit être assigné ou accepté par l'assemblée du peuple ou des États du pays , qui doit ensuite en déterminer l'usage. Après cette solemnité , qui rend ces fonds inaliénables , ils changent , pour ainsi dire , de nature ; & leurs revenus deviennent tellement sacrés , que c'est non-seulement le plus infâme de tous les vols , mais un crime de lèse-majesté que d'en

détourner la moindre chose au préjudice de leur destination. C'est un grand déshonneur pour Rome que l'intégrité du Questeur *Caton* y ait été un sujet de remarque, & qu'un Empereur, récompensant de quelques écus le talent d'un chanteur, ait eu besoin d'ajouter que cet argent venoit du bien de sa famille, & non de celui de l'État. Mais s'il se trouve peu de *Galba*, où chercherons-nous des *Catons*? & quand une fois le vice ne déshonorera plus, quels seront les chefs assez scrupuleux pour s'abstenir de toucher aux revenus publics abandonnés à leur discrétion, & pour ne pas s'en imposer bien-tôt à eux-mêmes, en affectant de confondre leurs vaines & scandaleuses dissipations avec la gloire de l'État, & les moyens d'étendre leur autorité avec ceux d'augmenter sa puissance? C'est sur-tout en cette délicate partie de l'administration que la vertu est le seul instrument efficace, & que l'intégrité du Magistrat est le seul frein capable de contenir son avarice. Les livres & tous les comptes des Régisseurs servent moins à déceler leurs infidélités qu'à les couvrir, & la prudence n'est jamais aussi prompte à imaginer de nouvelles précautions que

la friponnerie à les éluder. Laissez donc les registres & papiers, & remettez les finances en des mains fidelles; c'est le seul moyen qu'elles soient fidèlement régies.

Quand une fois les fonds publics sont établis, les chefs de l'État en sont de droit les administrateurs; car cette administration fait une partie du Gouvernement toujours essentielle, quoique non toujours également: son influence augmente à mesure que celle des autres ressorts diminue; & l'on peut dire qu'un Gouvernement est parvenu à son dernier degré de corruption, quand il n'a plus d'autre nerf que l'argent: or comme tout Gouvernement tend sans cesse au relâchement, cette seule raison montre pourquoi nul État ne peut subsister, si les revenus n'augmentent sans cesse.

Le premier sentiment de la nécessité de cette augmentation, est aussi le premier signe du désordre intérieur de l'État; & le sage administrateur, en songeant à trouver de l'argent pour pourvoir au besoin présent, ne néglige pas de rechercher la cause éloignée de ce nouveau besoin: comme un marin, voyant l'eau gagner son vaisseau, n'oublie pas, en fai-

fant jouer les pompes, de faire aussi chercher & boucher la voie.

De cette regle découle la plus importante maxime de l'administration des finances, qui est de travailler avec beaucoup plus de soin à prévenir les besoins qu'à augmenter les revenus. De quelque diligence qu'on puisse user, le secours qui ne vient qu'après le mal, & plus lentement, laisse toujours l'État en souffrance : tandis qu'on songe à remédier à un inconvenient, un autre se fait déjà sentir, & les ressources mêmes produisent de nouveaux inconveniens : de sorte qu'à la fin la nation s'obère, le peuple est foulé, le Gouvernement perd toute sa vigueur & ne fait plus que peu de chose avec beaucoup d'argent. Je crois que de cette grande maxime bien établie, découloient les prodiges des Gouvernemens anciens qui faisoient plus avec leur parcimonie, que les nôtres avec tous leurs trésors ; & c'est peut-être de-là qu'est dérivée l'acception vulgaire du mot d'*Économie*, qui s'entend plutôt du sage ménagement de ce qu'on a, que des moyens d'acquérir ce que l'on n'a pas.

Indépendamment du domaine public, qui rend à l'État à proportion de la pro-

bité de ceux qui le régissent , si l'on connoissoit assez toute la force de l'administration générale , surtout quand elle se borne aux moyens légitimes , on seroit étonné des ressources qu'ont les chefs pour prévenir tous les besoins publics , sans toucher aux biens des particuliers. Comme ils sont les maîtres de tout le commerce de l'État , rien ne leur est si facile que de le diriger d'une manière qui pourvoye à tout , souvent sans qu'ils paroissent s'en mêler. La distribution des denrées , de l'argent & des marchandises par de justes proportions, selon les temps & les lieux , est le vrai secret des Finances & la source de leurs richesses , pourvu que ceux qui les administrent sachent porter leur vue assez loin , & faire dans l'occasion une perte apparente & prochaine pour avoir réellement des profits immenses dans un temps éloigné. Quand on voit un Gouvernement payer des droits, loin d'en recevoir, pour la sortie des bleds dans les années d'abondance, & pour leur introduction dans les années de disette , on a besoin d'avoir de tels faits sous les yeux pour les croire véritable , & on les mettroit au rang des romans , s'ils se fussent passés anciennement. Supposons

posons que, pour prévenir la disette dans les mauvaises années, on proposât d'établir des magasins publics, dans combien de pays l'entretien d'un établissement si utile ne serviroit-il pas de prétexte à de nouveaux impôts? A Genève ces greniers établis & entretenus par une sage administration, font la ressource publique dans les mauvaises années, & le principal revenu de l'État dans tous les temps; *Alit & ditat*, c'est la belle & juste inscription qu'on lit sur la façade de l'édifice. Pour exposer ici le système économique d'un bon Gouvernement, j'ai souvent tourné les yeux sur celui de cette République : heureux de trouver ainsi dans ma patrie l'exemple de la sagesse & du bonheur que je voudrois voir regner dans tous les pays!

Si l'on examine comment croissent les besoins d'un État, on trouvera que souvent cela arrive à-peu-près comme chez les particuliers, moins par une véritable nécessité que par un accroissement de desirs inutiles, & que souvent on n'augmente la dépense que pour avoir un prétexte d'augmenter la recette : de sorte que l'État gagneroit quelquefois à se passer d'être riche, & que cette richesse appa-

rente lui est au fond plus onéreuse que ne feroit la pauvreté même. On peut espérer, il est vrai, de tenir les peuples dans une dépendance plus étroite, en leur donnant d'une main ce qu'on leur a pris de l'autre; & ce fut la politique dont usa *Joseph* avec les Égyptiens; mais ce vain sophisme est d'autant plus funeste à l'État, que l'argent ne rentre plus dans les mêmes mains d'où il est sorti; & qu'avec de pareilles maximes, on n'enrichit que des fainéans de la dépouille des hommes utiles.

Le goût des conquêtes est une des causes les plus sensibles & les plus dangereuses de cette augmentation. Ce goût, engendré souvent par une autre espèce d'ambition que celle qu'il semble annoncer, n'est pas toujours ce qu'il paroît être, & n'a pas tant pour véritable motif le desir apparent d'aggrandir la nation, que le desir caché d'augmenter au-dedans l'autorité des chefs, à l'aide de l'augmentation des troupes, & à la faveur de la diversion que font les objets de la guerre dans l'esprit des citoyens.

Ce qu'il y a du moins de très certain, c'est que rien n'est si foulé ni si misérable que les peuples conquérans, & que leurs

succès mêmes ne font qu'augmenter leur misère : quand l'histoire ne nous l'apprendroit pas, la raison suffiroit pour nous démontrer que plus un État est grand, & plus les dépenses y deviennent proportionnellement fortes & onéreuses : car il faut que toutes les provinces fournissent leur contingent aux frais de l'administration générale, & que chacune, outre cela, fasse pour la sienne particulière, la même dépense que si elle étoit indépendante. Ajoûtez que toutes les fortunes se font dans un lieu & se consomment dans un autre ; ce qui rompt bien-tôt l'équilibre du produit & de la consommation & appauvrit beaucoup de pays pour enrichir une seule Ville.

Autre source de l'augmentation des besoins publics, qui tient à la précédente. Il peut venir un temps où les citoyens, ne se regardant plus comme intéressés à la cause commune, cesseroient d'être les défenseurs de la patrie, & où les Magistrats aimeroient mieux commander à des mercénaires qu'à des hommes libres, ne fût-ce qu'afin d'employer en temps & lieu les premiers pour mieux assujettir les autres. Tel fut l'État de Rome sur la fin de la République & sous les Empe-

reurs : car toutes les victoires des premiers Romains , de même que celles d'*Alexandre* , avoient été remportées par de braves citoyens, qui sçavoient donner au besoin leur sang pour la patrie, mais qui ne le vendoient jamais. Ce ne fut qu'au siège de Veïes qu'on commença de payer l'infanterie Romaine. *Marius* fut le premier qui dans la guerre de *Jugurtha* déshonora les légions, en y introduisant des affranchis, des vagabonds & autres mercénaires. Devenus les ennemis des peuples qu'ils s'étoient chargés de rendre heureux, les tyrans établirent des troupes réglées, en apparence pour contenir l'étranger, & en effet pour opprimer l'habitant. Pour former ces troupes, il fallut enlever à la terre des cultivateurs, dont le défaut diminua la quantité des denrées, & dont l'entretien introduisit des impôts qui en augmentèrent le prix. Ce premier désordre fit murmurer les peuples ; il fallut, pour les réprimer, multiplier les troupes, & par conséquent la misère ; & plus le désespoir augmentoit, plus l'on se voyoit contraint de l'augmenter encore pour en prévenir les effets. D'un autre côté ces mercénaires, qu'on pouvoit estimer sur le prix auquel ils se ven-

doient eux-mêmes, fiers de leur avilissement, méprisant les loix dont ils étoient protégés, & leurs freres dont ils mangeoient le pain, se crurent plus honorés d'être les satellites de *César* que les défenseurs de Rome; &, dévoués à une obéissance aveugle, tenoient par état le poignard levé sur leurs concitoyens, prêts à tout égorger au premier signal. Il ne seroit pas difficile de montrer que ce fut là une des principales causes de la ruine de l'Empire Romain

L'invention de l'artillerie & des fortifications a forcé de nos jours les Souverains de l'Europe à rétablir l'usage des troupes réglées pour garder leurs places: mais, avec des motifs plus légitimes, il est à craindre que l'effet n'en soit également funeste. Il n'en faudra pas moins dépeupler les campagnes, pour former les armées & les garnisons; pour les entretenir, il n'en faudra pas moins fouler les peuples: & ces dangereux établissemens s'accroissent depuis quelque temps avec une telle rapidité dans tous nos climats, qu'on n'en peut prévoir que la dépopulation prochaine de l'Europe, & tôt ou tard la ruine des peuples qui l'habitent.

Quoi qu'il en soit, on doit voir que de telles institutions renversent nécessairement le vrai système économique, qui tire le principal revenu de l'État du domaine public, & ne laisse que la ressource fâcheuse des subsides & impôts, dont il me reste à parler.

Il faut se ressouvenir ici que le fondement du pacte social est la propriété; & sa première condition, que chacun soit maintenu dans la paisible jouissance de ce qui lui appartient. Il est vrai que par le même traité chacun s'oblige, au moins tacitement, à se cottiser dans les besoins publics; mais cet engagement ne pouvant nuire à la loi fondamentale, & supposant l'évidence du besoin reconnue par les contribuables, on voit que, pour être légitime, cette cottisation doit être volontaire, non d'une volonté particulière, comme s'il étoit nécessaire d'avoir le consentement de chaque citoyen, & qu'il ne dût fournir que ce qu'il lui plaît, ce qui seroit directement contre l'esprit de la confédération; mais d'une volonté générale à la pluralité des voix, & sur un tarif proportionnel qui ne laisse rien d'arbitraire à l'imposition.

Cette vérité que les impôts ne peuvent

être établis légitimement que du consentement du peuple ou de ses représentans, a été reconnue généralement de tous les Philosophes & Jurisconsultes qui se sont acquis quelque réputation dans les matieres de droit politique, sans en excepter *Bodin* même. Si quelques uns ont établi des maximes contraires en apparence, outre qu'il est aisé de voir les motifs particuliers qui les y ont portés, ils y mettent tant de conditions & de restrictions, qu'au fond la chose revient exactement au même : car que le peuple puisse refuser, ou que le Souverain ne doive pas exiger, cela est indifférent, quant au droit ; & s'il n'est question que de la force, c'est la chose la plus inutile que d'examiner ce qui est légitime ou non.

Les contributions qui se levent sur le peuple sont de deux sortes ; les unes réelles, qui se perçoivent sur les choses ; les autres personnelles, qui se payent par tête. On donne aux unes & aux autres le nom d'*impôts* ou de *subsidés* : quand le peuple fixe la somme qu'il accorde, elle s'appelle *subside* ; quand il accorde tout le produit d'une taxe, alors c'est un *impôt*. On trouve dans le livre de *l'Esprit*

des Loix, que l'imposition par tête est plus propre à la servitude, & la taxe réelle plus convenable à la liberté. Cela seroit incontestable, si les contingens par tête étoient égaux; car il n'y auroit rien de plus disproportionné qu'une pareille taxe, & c'est surtout dans les proportions exactement observées, que consiste l'esprit de la liberté. Mais si la taxe par tête est exactement proportionnée aux moyens des particuliers, comme pourroit être celle qui porte en France le nom de *capitation*, & qui de cette manière est à la fois réelle & personnelle, elle est la plus équitable, & par conséquent la plus convenable à des hommes libres. Ces proportions paroissent d'abord très faciles à observer, parce qu'étant relatives à l'état que chacun tient dans le monde, les indications sont toujours publiques; mais, outre que l'avarice, le crédit & la fraude sçavent éluder jusques à l'évidence, il est rare que l'on tienne compte, dans ces calculs, de tous les élémens qui doivent y entrer. Premièrement, on doit considérer le rapport des quantités, selon lequel, toutes choses égales, celui qui a dix fois plus de bien qu'un autre, doit payer dix fois

plus que lui. Secondement, le rapport des usages, c'est-à-dire, la distinction du nécessaire & du superflu. Celui qui n'a que le simple nécessaire, ne doit rien payer du tout; la taxe de celui qui a du superflu, peut aller, au besoin, jusques à la concurrence de tout ce qui excède son nécessaire. A cela il dira, qu'eu égard à son rang, ce qui seroit superflu pour un homme inférieur, est nécessaire pour lui; mais c'est un mensonge: car un grand a deux jambes, ainsi qu'un bouvier, & n'a qu'un ventre non plus que lui. De plus, ce prétendu nécessaire est si peu nécessaire à son rang, que, s'il sçavoit y renoncer pour un sujet louable, il n'en seroit que plus respecté. Le peuple se prosternerait devant un Ministre qui iroit au conseil à pied pour avoir vendu ses carrosses dans un pressant besoin de l'État. Enfin la loi ne prescrit la magnificence à personne, & la bienséance n'est jamais une raison contre le droit.

Un troisieme rapport, qu'on ne compte jamais, qu'on devroit toujours compter le premier, est celui des utilités que chacun retire de la confédération sociale, qui protege fortement les immenses pos-

et il sur son passage ; ses gens sont prêts à l'assommer ; & cinquante honnêtes piétons allant à leurs affaires seroient plutôt écrasés qu'un faquin oisif retardé dans son équipage. Tous ces égards ne lui coûtent pas un sou ; ils sont le droit de l'homme riche , & non le prix de la richesse. Que le tableau du pauvre est différent ! plus l'humanité lui doit , plus la société lui refuse : toutes les portes lui sont fermées , même quand il a le droit de les faire ouvrir : & si quelquefois il obtient justice , c'est avec plus de peine qu'un autre n'obtient droit grace : s'il y a des corvées à faire , une milice à tirer , c'est à lui qu'on donne la préférence : il porte toujours , outre sa charge , celle dont son voisin plus riche a le crédit de se faire exempter : au moindre accident qui lui arrive , chacun s'éloigne de lui : si sa pauvre charette renverse , loin d'être aidé par personne , je le tiens heureux s'il évite en passant les avanies des gens lestes d'un jeune Duc : en un mot , toute assistance gratuite le fuit au besoin , précisément parce qu'il n'a pas de quoi la payer : mais je le tiens pour un homme perdu , s'il a le malheur d'avoir l'ame honnête , une fille aimable & un puissant voisin.

Une autre attention non moins importante à faire, c'est que les pertes des pauvres sont beaucoup moins réparables que celles du riche, & que la difficulté d'acquérir croît toujours en raison du besoin. On ne fait rien avec rien; cela est vrai dans les affaires comme en Physique: l'argent est la semence de l'argent, & la première pistole est quelquefois plus difficile à gagner que le second million. Il y a plus encore: c'est que tout ce que le pauvre paye, est à jamais perdu pour lui, & reste ou revient dans les mains du riche; & comme c'est aux seuls hommes qui ont part au Gouvernement, ou à ceux qui en approchent, que passe tôt ou tard le produit des impôts, ils ont, même en payant leur contingent, un intérêt sensible à les augmenter.

Résumons en quatre mots le pacte social des deux états. *Vous avez besoin de moi, car je suis riche & vous êtes pauvre; faisons donc un accord entre nous: je permettrai que vous ayez l'honneur de me servir, à condition que vous me donnerez le peu qui vous reste pour la peine que je prendrai de vous commander.*

Si l'on combine avec soin toutes ces choses, on trouvera que, pour répartir

les taxes d'une maniere équitable & vraiment proportionnelle, l'imposition n'en doit pas être faite seulement en raison des biens des contribuables; mais en raison composée de la différence de leurs conditions & du superflu de leurs biens: opération très importante & très difficile que font tous les jours des multitudes de commis honnêtes gens & qui sçavent l'arithmétique; mais dont les *Platons* & les *Montesquieu* n'eussent osé se charger qu'en tremblant & en demandant au ciel des lumieres & de l'intégrité.

Un autre inconvénient de la taxe personnelle, c'est de se faire trop sentir, & d'être levée avec trop de dureté; ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit sujette à beaucoup de non-valeurs, parce qu'il est plus aisé de dérober au rôle & aux poursuites sa tête que ses possessions.

De toutes les autres impositions, le cens sur les terres ou la taille réelle a toujours passé pour la plus avantageuse dans le pays où l'on a plus d'égard à la quantité du produit & à la sûreté du recouvrement, qu'à la moindre incommodité du peuple. On a même osé dire qu'il falloit charger le paysan pour éveiller sa paresse, & qu'il ne feroit rien, s'il

n'avoit rien à payer. Mais l'expérience dément chez tous les peuples du monde cette maxime ridicule : c'est en Hollande, en Angleterre, où le cultivateur paye très peu de chose, & sur-tout à la Chine, où il ne paye rien, que la terre est le mieux cultivée. Au contraire, partout où le laboureur se voit chargé à proportion du produit de son champ, il le laisse en friche, ou n'en retire exactement que ce qu'il lui faut pour vivre. Car, pour qui perd le fruit de sa peine, c'est gagner que de ne rien faire ; & mettre le travail à l'amende, est un moyen fort singulier de bannir la paresse.

De la taxe sur les terres ou sur le bled, sur-tout quand elle est excessive, résultent deux inconvéniens si terribles, qu'ils doivent dépeupler & ruiner à la longue tous les pays où elle est établie.

Le premier vient du défaut de circulation des espèces ; car le commerce & l'industrie attirent dans les capitales tout l'argent de la campagne ; & l'impôt détruisant la proportion qui pouvoit se trouver encore entre les besoins du laboureur & le prix de son bled, l'argent vient sans cesse & ne retourne jamais ; plus la ville est riche, plus le pays est mi-

féral. Le produit des tailles passe des mains du Prince ou des Financiers dans celles des artistes & des marchands ; & le cultivateur qui n'en reçoit jamais que la moindre partie , s'épuise enfin en payant toujours également & recevant toujours moins. Comment voudroit-on que pût vivre un homme qui n'auroit que des veines & point d'arteres , ou dont les arteres ne porteroient le sang qu'à quatre doigts du cœur ? *Chardin* dit qu'en Perse les droits du Roi sur les denrées se payent aussi en denrées ; cet usage, qu'*Hérodote* témoigne avoir autrefois été pratiqué dans le même pays jusqu'à *Darius* , peut prévenir le mal dont je viens de parler. Mais à moins qu'en Perse les intendans , directeurs , commis , & garde-magasins ne soient une autre espèce de gens que par-tout ailleurs , j'ai peine à croire qu'il arrive jusqu'au Roi la moindre chose de tous ces produits , que les bleds ne se gâtent pas dans tous les greniers , & que le feu ne consume pas la plupart des magasins.

Le second inconvénient vient d'un avantage apparent , qui laisse aggraver les maux avant qu'on les apperçoive. C'est que le bled est une denrée que les

impôts ne renchérisse point dans le pays qui l'a produit, & dont, malgré son absolue nécessité, la quantité diminue, sans que le prix en augmente; ce qui fait que beaucoup de gens meurent de faim, quoique le bled continue d'être à bon marché, & que le laboureur reste seul chargé de l'impôt qu'il n'a pu défalquer sur le prix de la vente. Il faut bien faire attention qu'on ne doit pas raisonner de la taille réelle comme des droits sur toutes les marchandises qui en font hausser le prix, & sont ainsi payés moins par les marchands que par les acheteurs. Car ces droits, quelque forts qu'ils puissent être, sont pourtant volontaires, & ne sont payés par le marchand qu'à proportion des marchandises qu'il achète; & comme il n'achète qu'à proportion de son débit, il fait la loi au particulier. Mais le laboureur qui, soit qu'il vende ou non, est contraint de payer à des termes fixes pour le terrain qu'il cultive, n'est pas le maître d'attendre qu'on mette à sa denrée le prix qu'il lui plaît; & quand il ne la vendroit pas pour s'entretenir, il seroit forcé de la vendre pour payer la taille, de sorte que c'est quelquefois l'énormité de l'imposition qui maintient la denrée à vil prix.

Remarquez encore que les ressources du commerce & de l'industrie, loin de rendre la taille plus supportable par l'abondance de l'argent, ne la rendent que plus onéreuse. Je n'insisterai point sur une chose très évidente, sçavoir que si la plus grande ou moindre quantité d'argent dans un Etat, peut lui donner plus ou moins de crédit au dehors, elle ne change en aucune maniere la fortune réelle des citoyens, & ne les met ni plus ni moins à leur aise. Mais je ferai ces deux remarques importantes; l'une, qu'à moins que l'État n'ait des denrées superflues & que l'abondance de l'argent ne vienne de leur débit chez l'étranger, les villes où se fait le commerce, se sentent seules de cette abondance, & que le paysan ne fait qu'en devenir relativement plus pauvre; l'autre, que le prix de toutes choses haussant avec l'augmentation de l'argent, il faut aussi que les impôts haussent à proportion; de sorte que le laboureur se trouve plus chargé sans avoir plus de ressources.

On doit voir que la taille sur les terres est un véritable impôt sur leur produit. Cependant chacun convient que rien n'est si dangereux qu'un impôt payé par

l'acheteur : comment ne voit on pas que le mal est cent fois pire quand cet impôt est payé par le cultivateur même ? N'est-ce pas attaquer la subsistance de l'Etat jusques dans sa source ? N'est-ce pas travailler aussi directement qu'il est possible à dépeupler le pays, & par conséquent à le ruiner à la longue ? Car il n'y a point pour une nation de pire disette que celle des hommes.

Il n'appartient qu'au véritable homme d'Etat d'élever ses vues dans l'affiette des impôts plus haut que l'objet des Finances, de transformer des charges onéreuses en d'utiles reglemens de Police, & de faire douter au peuple si de tels établissemens n'ont pas eu pour fin le bien de la nation plutôt que le produit des taxes.

Les droits sur l'importation des marchandises étrangères dont les habitans sont avides sans que le pays en ait besoin, sur l'exportation de celles du crû du pays dont il n'a pas de trop, & dont les étrangers ne peuvent se passer, sur les productions des arts inutiles & trop lucratifs, sur les entrées dans les villes des choses de pur agrément, & en général sur tous les objets du luxe, rempliront tout ce

double objet. C'est par de tels impôts , qui soulagent la pauvreté , & chargent la richesse , qu'il faut prévenir l'augmentation continuelle de l'inégalité des fortunes , l'asservissement aux riches d'une multitude d'ouvriers & de serviteurs inutiles , la multiplication des gens oisifs dans les villes , & la désertion des campagnes.

Il est important de mettre entre le prix des choses & les droits dont on les charge , une telle proportion , que l'avidité des particuliers ne soit point trop portée à la fraude par la grandeur des profits. Il faut encore prévenir la facilité de la contrebande , en préférant les marchandises les moins faciles à cacher. Enfin il convient que l'impôt soit payé par celui qui emploie la chose taxée , plutôt que par celui qui la vend , auquel la quantité des droits dont il se trouveroit chargé , donneroit plus de tentations & de moyens pour les frauder. C'est l'usage constant de la Chine , le pays du monde où les impôts sont les plus forts & les mieux payés : le marchand ne paye rien ; l'acheteur seul acquitte le droit , sans qu'il en résulte ni murmures ni séditions ; parce que les

denrées nécessaires à la vie, telles que le riz & le bled, étant absolument franches, le peuple n'est point foulé, & l'impôt ne tombe que sur les gens aisés. Au reste toutes ces précautions ne doivent pas tant être dictées par la crainte de la contrebande, que par l'attention que doit avoir le Gouvernement pour garantir les particuliers de la séduction des profits illégitimes, qui, après en avoir fait de mauvais citoyens, ne tarderoit pas d'en faire de malhonnêtes gens.

Qu'on établisse de fortes taxes sur la livrée, sur les équipages, sur les glaces, lustres & ameublemens, sur les étoffes & la dorure, sur les cours & jardins des hôtels, sur les spectacles de toute espece, sur les professions oiseuses, comme baladins, chanteurs, histrions, & en un mot sur cette foule d'objets de luxe, d'amusement & d'oisiveté, qui frappent tous les yeux, & qui peuvent d'autant moins se cacher, que leur seul usage est de se montrer, & qu'ils seroient inutiles s'ils n'étoient vus. Qu'on ne craigne pas que de tels produits fussent arbitraires, pour n'être fondés que sur des choses qui ne sont pas d'absolue nécessité: c'est bien mal connoître les hommes que de croire

qu'après s'être laissés une fois séduire par le luxe, ils y puissent jamais renoncer; ils renonceroient cent fois plutôt au nécessaire, & aimeroient encore mieux mourir de faim que de honte. L'augmentation de la dépense ne fera qu'une nouvelle raison pour la soutenir, quand la vanité de se montrer opulent fera son profit du prix de la chose & des fraix de la taxe. Tant qu'il y aura des riches, ils voudront se distinguer des pauvres, & l'État ne sçauroit se former un revenu moins onéreux ni plus assuré que sur cette distinction.

Par la même raison l'industrie n'auroit rien à souffrir d'un ordre économique qui enrichiroit les finances, ranimeroit l'agriculture, en soulageant le laboureur, & rapprocheroit insensiblement toutes les fortunes de cette médiocrité qui fait la véritable force d'un État. Il se pourroit, je l'avoue, que les impôts contribuassent à faire passer plus rapidement quelques modes; mais ce ne seroit jamais que pour en substituer d'autres sur lesquelles l'ouvrier gagneroit sans que le fisc eût rien à perdre. En un mot, supposons que l'esprit du Gouvernement soit constamment d'asseoir toutes les

taxes sur le superflu des richesses, il arrivera de deux choses l'une : ou les riches renonceront à leurs dépenses superflues pour n'en faire que d'utiles, qui retourneront au profit de l'État ; alors l'affiette des impôts aura produit l'effet des meilleures loix somptuaires ; les dépenses de l'État auront nécessairement diminué avec celles des particuliers ; & le fisc ne sçauroit moins recevoir de cette manière, qu'il n'ait beaucoup moins encore à déboursier : ou, si les riches ne diminuent rien de leurs profusions, le fisc aura dans le produit des impôts les ressources qu'il cherchoit pour pourvoir aux besoins réels de l'État. Dans le premier cas, le fisc s'enrichit de toute la dépense qu'il a de moins à faire ; dans le second, il s'enrichit encore de la dépense inutile des particuliers.

Ajoûtons à tout ceci une importante distinction en matiere de droit politique, & à laquelle les Gouvernemens, jaloux de faire tout par eux-mêmes, devroient donner une grande attention. J'ai dit que les taxes personnelles & les impôts sur les choses d'une absolue nécessité, attaquant directement le droit de propriété, & par conséquent le vrai fondement de

la société politique, sont toujours sujets à des conséquences dangereuses, s'ils ne sont établis avec l'express consentement du peuple ou de ses représentans. Il n'en est pas de même des choses dont on peut s'interdire l'usage ; car alors le particulier n'étant point absolument contraint à payer, sa contribution peut passer pour volontaire : de sorte que le consentement particulier de chacun des contribuans supplée au consentement général, & le suppose même en quelque manière : car pourquoi le peuple s'opposeroit-il à toute imposition qui ne tombe que sur quiconque veut bien la payer ? Il me paroît certain que tout ce qui n'est pas proscriit par les loix, ni contraire aux mœurs, & que le Gouvernement peut défendre, il peut le permettre moyennant un droit. Si, par exemple, le Gouvernement peut interdire l'usage des carrosses, il peut à plus forte raison imposer une taxe sur les carrosses, moyen sage & utile d'en blâmer l'usage sans le faire cesser. Alors on peut regarder la taxe comme une espèce d'amende, dont le produit dédommage de l'abus qu'elle punit.

Quelqu'un m'objectera peut-être que ceux que *Bodin* appelle *imposteurs*, c'est.

à-dire ceux qui imposent ou imaginent les taxes, étant dans la classe des riches, n'auront garde d'épargner les autres à leurs propres dépens, & de se charger eux-mêmes pour soulager les pauvres. Mais il faut rejeter de pareilles idées. Si dans chaque nation ceux à qui le Souverain commet le gouvernement des peuples, en étoient les ennemis par état, ce ne seroit pas la peine de rechercher ce qu'ils doivent faire pour les rendre heureux.

Fin du Tome troisième.

